









DE L'ÉTUDE

DES

HIÉROGLYPHES.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN.

DE L'ÉTUDE

DES

HIÉROGLYPHES.

FRAGMENS.

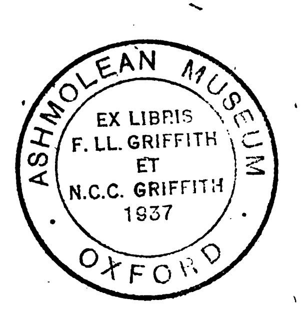
Multa renascentur.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, n°. 243;
COLNET, quai Voltaire, n°. 27;
TREUTTEL et WURTZ, rue de Lille, n°. 17.

1812.



DE L'ÉTUDE
DES HIÉROGLYPHES.

TROISIÈME FRAGMENT.

HIÉROGLYPHES DES MONUMENS MIXTES.

Recueil de Caylus.

AYANT passé en revue les monumens portatifs d'amulettes et de pierres gravées, qui, liant les origines aux usages de nos jours, et l'inconnu à ce qu'on a cru connoître, ont paru propres à servir d'échelons pour remonter au secret de l'antiquité, nous en approcherons de plus près par les nouveaux exemples que le recueil de Caylus offre à nos études. Nous y trouverons les noms divins sous leur première forme artificielle, imitée des idoles vivantes, de tous les objets adorés. Sur leurs copies travaillées en ronde-bosse, on traçoit les *noms nouveaux* et les volontés des dieux, les principes de la sagesse religieuse et morale. Ces images des Égyptiens et des peuples imitateurs, ou également inspirés par la nature, ont constamment les mêmes valeurs que nous avons reconnues aux mêmes représentations servant de lettres dans les pierres gravées. Aussi les Grecs mêmes, qui reconnois-

soient, dans chaque image égyptienne appelée lettre [1], une science entière et une doctrine [2], ont-ils considéré comme des noms divins, *lettres sacrées* et *idées*, leurs propres idoles et statues des dieux [3], soit portatives, soit colossales. Car la grandeur ou la petitesse des lettres n'y fait rien. On voit que les plus naturelles étoient les grandes en ronde-bosse, et que le colosse assignant encore l'attribut de grand à l'homme qu'il représente, a commencé par exprimer cette confession (Dieu est grand), par laquelle les Orientaux témoignent leur confiance en lui. Cette observation générale nous dispensera du détail immense des monumens de l'antiquité, moins expliquée qu'obscurcie par ceux que leurs honorables travaux mêmes ont empêché d'entrer dans l'esprit des anciens par le sentiment et l'expérience d'une vie active.

Le premier volume de Caylus porte déjà, à la première planche, N°. 1, une de ces lettres de cinq pieds de hauteur, en deux espèces de pierre. La tête humaine noire, et des pieds aussi noirs, y sont attachés à un corps informe, ou à une masse de

(1) Lucien.

(2) Ἄγαλμα ἕκαστον ἐπιστήμη καὶ σοφία. Plotin. Enead. v. l. 8. c. 6. et Plutarque, sur l'image d'Harpocrate, qu'il appelle doctrine.

(3) Maximus Tyrius, Diss. XXXVIII. p. 452. Pollux Anom. I. 1. p. 6. 7. Quæ verò colimus simulacra, statuas, etc. species seu ideas vocamus, εἴδη, ἰδέας.

pierre de forme pyramidale renversée, que Pythagore proposoit pour symbole de la matière. C'est l'*esprit invisible et caché qui préside à la matière*, qui en est le principe, le *chef*, et qui la met en *mouvement* par des ressorts aussi invisibles. Cette tête étant en même temps celle d'une vieille femme à l'air masculin, *virago*, forme avec le terme les noms assignés à ce principe : l'antique, la mère, *Ischa*, la reine Isis.

N°. 2. Face humaine, ou masque-amulette fréquent sous cette forme, par où l'on voit que ce caractère a été considéré souvent sous un faux point de vue; qu'il est emprunté de l'Égypte et de cette demi-tête qu'on y adoroit comme dieu, suivant Lucien [1] : sans doute parce qu'elle représentoit Ops, ou le nom de l'esprit, de l'âme intellectuelle, dont la face humaine est un symbole [2].

N°. 3. Phylactère de lion couchant déjà expliqué : Que le Seigneur te garde; celui qui te garde ne sommeillera point : ou bien, Il s'est couché comme un lion, qui osera le réveiller? Car nous venons de voir, par l'exemple des obélisques et de ce caractère même dans le scarabée, N°. 24 de Raspe, qu'on prononce avec un symbole toute

(1) Dans Jupiter Tragœdus, κεφαλῆς ἡμίτομον.

(2) Facies quidem symbolum animæ intellectualis. Clem. Alex. Strom. v.

une pensée qu'il éveille : ce qui, dans quelques occasions, s'étendoit peut-être à ce résumé de doctrine entière que renfermoient les images.

P. 76 avant les planches. Une petite figure d'or représentant une femme nue qui fléchit le genou, l'âme qui invoque Dieu, rappelle les *nymphes d'or* que les juifs interrogeoient en Égypte, suivant Philon, et qui, invoquées toutes les heures, montroient ce qu'il falloit faire et éviter (1). C'étoit là réciter ses *heures* sur les livres primitifs de colonnes qui forment le corps des prières personnifiées adressées au soleil, dont les images varioient aussi de forme dans chaque division du temps.

P. 2, N°. 1. Image, ou composé des attributs divins du juste et de celui qui sauve (2), du sévère et miséricordieux, du magnifique et du fort; ou de pasteur et laboureur, qui sauve et qui nourrit (3), qui bénit et qui conserve. Car c'est ce que désignent les sceptres de l'image que Zacharie (4) appelle l'aménité et la mort; et Orphée, *les clefs de la douleur et de la joie* (5). Elle figure aussi l'ancien et parfait par la barbe; le tout-puissant,

(1) Witsius, AEgyptiaca. p. 39.

(2) Justus et salvans. Isaïe, XLV. 21.

(3) Hermès, déjà cité.

(4) Ch. XI. 7. Sumtisque duobus pedis, quorum alterum amœnitatem, alterum exitium vocabo. La vulgate traduit, *decorem* et *funiculum*.

(5) Ἔχεις σοὶ γὰρ λύπης τε χαρᾶς κλεῖδας ἔχεσθαι. Orph. Hymn. 72.

le bon, couronné d'intelligence et de sagesse, par le bonnet décoré du serpent bon et des plumes qui représentent le gouvernement de l'esprit et des sens, le *conseil* d'Orphée, dans lequel on a reconnu les couronnes des cabalistes [1], l'immuable [2], l'immortel, ou l'éternité triomphante, par les jambes réunies dans une colonne de victoire et de gloire; le Seigneur qui demeure éternellement, par la base sur laquelle elle est posée, et qui est garnie ordinairement d'une bélière et d'une vis pour être attachée à la muraille, d'après un usage décrit par la Sagesse [3], auquel le prophète Isaïe fait allusion [4]. De même que la couleur foncée de l'image du Créateur difficile à trouver, elle exprime l'attribut, invisible, par le visage d'un nègre, très-distinct dans un exemplaire de notre collection, mais en enseignant également que la divinité se fait voir par-derrière, se fait connoître par ses œuvres, que représente l'image de la nature ou d'Isis, sur le derrière de la figure [5]. Dans l'exemplaire cité, les deux mains soutenues dans une parfaite égalité, ou sur une même ligne, portent en-

(1) Sanchoniaton, Basnage. t. II. 940.

(2) Jamblic. de Myster. I. 5. VIII. 2. Porphyr. de Abstin. l. 2.

(3) Ch. XIII. 15. 16.

(4) Ch. XLI. 7.

(5) Rom. I. 19. 20. Exod. XXXIII. 20. 23. XX. 30. On dérive des noms hébraïques de visions et signes, de celui de derrière, *achor*.

core *la ceinture de la beauté qui modère la justice par la miséricorde*. On voit achevé de la sorte, dans une de ces images égyptiennes embrassant l'ensemble de la sagesse, l'original de la figure d'homme sur laquelle les cabalistes distribuent quelquefois les dix séphiroth comprenant toutes les connoissances divines et humaines, qu'ils font dériver du nom de Jehovah, ou Jao exprimé par les sceptres et le bonnet de la figure égyptienne, attributs d'Isis, Arouer et Osiris. J. a. o. Une seule figure pareille fait comprendre la plupart des expressions bizarres, mais symboliques, des plus anciens de ces docteurs juifs, et l'étrange malentendu auquel elles ont donné lieu parmi leurs successeurs qui ont perdu la tradition. Elle fait connoître *le grand visage* ou figure qui a une barbe si merveilleuse; *la petite figure* qui a des bras nommés sévérité et bénignité; la couronne avec les deux autres séphiroth supérieurs qui lui sont associés dans la figure cabalistique comme dans l'égyptienne; la distribution des autres; *le mystère de la colonne* et du canal par lequel Dieu influe dans le ciel de Mercure, etc. On y reconnoît le modèle qui a fait assigner le derrière à Malcuth, ou le royaume qui est le monde de fabrique, le derrière de Dieu, la reine du ciel. C'est la même source où les cabalistes arabes ont puisé leurs images talismaniques, portant à la tête les noms de Dieu, Jah et El, et

sur les deux mains ceux du miséricordieux, du juste, et où Pythagore a puisé l'idéal de ces images conformes aux principes du culte orphique, mais nullement liées à la figure humaine, par lesquelles il montroit les qualités des dieux contenant tout, et semblables à l'univers, tant par leur nature que par leur figure. A en juger d'après les différences les plus essentielles des images par lesquelles on communiquoit au peuple d'Égypte les lumières nécessaires sur les attributs de Dieu, il paroît qu'il en a fallu plusieurs pour achever son instruction; et nous en verrons une qui est chargée des premières clefs de l'écriture. Il se peut qu'on les ait appelées Teraphim et Urim, d'après ces lumières, ou Or, le dieu de la lumière, et en même temps le monde, que représentent ces *manifestations*, qui, dans l'inscription de Rosette, expriment ce mot par lequel les septante rendent les noms, Urim et Thumim, Teraphim.

N°. 2. Amulette portant sur la base le nom encadré, *sol propugnaculum Deus*, entre lequel, et une ligne droite, caractère du Seigneur, un bœuf est assis sur son derrière. Sans tête en apparence, et comme dans plusieurs exemples, il lève, en acte d'invocation, son *pied fendu* de devant, désignant *celui qui craint Dieu* (1). Le nom du Seigneur *sur-*

(1) Qui habet fissam ungulam timens Dominum. Barnabas dans Clem. Alex. Strom. v. p. 117.

montant le crocodile; son adorateur, qui s'est mis à sa hauteur, surmonte de même ce symbole du mal, mais de côté pour s'en éloigner. C'est tout à la fois, Prov. III. 8 : Craignez Dieu et éloignez-vous du mal; et 2. Tim. II. 19: Tous ceux qui invoquent le nom de Dieu s'éloignent de l'iniquité [1]. Le bœuf désignant le monde, comme le bouc et le chien, partage aussi avec eux la valeur de *tous*. Nous verrons encore d'autres exemples de ces paroles du sceau de *la base de Dieu*, ou du scarabée que portoit l'initié pour se rappeler la base de la philosophie religieuse écartant le mal, afin d'établir le bien, et avec l'espoir de refleurir comme une fleur, comme la feuille verte parmi les saints immortels. Car ce vœu est exprimé, sur le haut du cachet, par une croix parfaite ou carrée, composée de feuilles en forme de fleur, et croisée par une autre croix grecque, dont les extrémités portent le soleil et la lune.

N°. 3. L'hippopotame qui désigne Typhon, et suivant Horapollon, l. II. c. 20, l'heure, apparemment parce que Typhon coupa Osiris, le ciel et le temps, en parties, en heures. Puisqu'il se met en marche, et que, d'après des autorités déjà citées, il désigne l'époque du printemps, où la destruction du monde aura lieu, il a pu faire souve-

[1] Voyez aussi Job. XXVIII. 28. Prov. I. 7. IX. 10. Eccles. I. 16.

nir de l'heure qui viendra, du jugement dernier.

Pl. III, N°. 1, 2. Nom du Tout-Puissant, le juste, etc., exprimé par une image dont le triple fouet, ou discipline à manche de corde, est distingué par trois fois trois pyramides, exprimant les œuvres de justice de Dieu. Elle présente par-là l'idée des *quipus* égyptiens chargés des signes de l'univers, de toute chose. Car ces cordelettes sont aussi triples dans l'inscription de Rosette, et le nombre neuf leur a été consacré partout.

N°. 3. Vœu et sauts de joie, ou actions de grâces pour le passage de l'âme à l'autre vie, où la scène des barques, à la fête de Bubaste, est remarquable par le bonnet des danseurs, tel que le portent encore les bouffons des fêtes publiques et particulières du Levant. L'eau est désignée par des oiseaux et des plantes aquatiques.

Pl. IV, N°. 1, 2. La mère nourricière d'Orus nouveau-né, et dont la tête, couverte de la poule de Pharaon, soutient la masse du monde sublunaire : Neith la miséricordieuse, ou l'esprit de miséricorde qui couve et soutient la nature, en nourrissant, comme une tendre mère, le monde nouveau, l'objet de l'espoir de ses adorateurs.

Pl. VI, N°. 1. Figure d'hymne personnifié. Elle est distinguée de celles des prières par la beauté idéale de son visage *agréable* : terme qui, en trope

oriental, distingue un hymne (1), ainsi qu'une classe de prières dans le rituel parse (2), et une autre des psaumes de David (3), dont les dix modes de musique et l'onzième surnuméraire fixent, si je ne me trompe, le nombre des réceptacles des pièces liturgiques égyptiennes inscrites sur des symboles et figures d'attitudes diverses. Les langes de nouveau-né de celle-ci, ou ces habits sacrés qui, suivant un Père de l'Église et Plutarque, signifient écriture, paroles des dieux (4), et qui le plus souvent en sont couverts, en effet, ne présentent ici que des lignes vides, pour figurer la louange qui se fait par le silence. Avec la charrue, symbole des peines de l'adorant, ou bien du Créateur, au nom de qui se fait la prière, elle porte un instrument inconnu, mais qu'on retrouve exactement tel dans les mains d'une idole indienne de Vischnou, dans sa septième incarnation, sous le nom de Balaputren. Les grandes figures de cette espèce, d'une coudée et plus de hauteur, peuvent être comparées aux *grands Koschnoumen* parses, contenant les attributs principaux de la Divinité, à laquelle

(1) *Islahhi Galatati Meschhouré*, ou, rectification des mots vulgaires corrompus.

(2) Le grand et petit *Khoschnouman*, qui plaît, *qui se montre sous une apparence agréable.*

(3) *Neym*, le second mode de musique.

(4) *Vestes sacræ scripturæ sunt.* et Plut. de Is. et Os., sur l'habit isiaque des morts.

ils sont adressés, et ajoutant à chacun : Je vous fais *isechné* humble soumission : ce que représentent les nombreuses figures d'hommes qui, dans les inscriptions de ces images, plient le genou en levant une main, et touchant la terre de l'autre. Les petits Koschnoumen, comparables aux images moindres à petites inscriptions, ne portent cette formule qu'à la fin de la liste des attributs. Les images de la grande espèce en pierre dure sont peut-être des *shèles* déposés dans les tombeaux des rois; car ces images, appuyées le plus souvent sur des colonnes plates ou tables, et destinées à rester debout comme les *termes*, colonnes d'Hermès dont elles offrent la forme, en ont aussi dû porter le nom, et celui de colonnes animées et parlantes : expressions dont leur tête, leurs membres humains et leurs inscriptions, semblent expliquer le mystère. Aussi fait-on dériver avec raison de *nes, nour, nahas*, lumière, avertissement, et ensuite de *merias*, colonne, le nom *maniros* [*manir*] d'un chant [1]; d'un disciple des muses, inventeur de l'*agriculture* et de la musique [2]; d'un personnage de la fable d'Osiris; de son image-colonne de la hauteur d'une coudée, qu'on portoit dans les fes-

(1) Καλοῦσι δὲ τὸ ᾆσμα Αἰγύπτιοι τῇ ἐπιχωρίῳ φωνῇ Μανέρων. Pausanias. Threnodia AEgyptiis Maneros, Græcis Linos dicta. Suidas.

(2) Julius Pollux Onomastic. l. 4. c. 7. § 2.

tins (1); du cantique particulier enfin récité à cette occasion, et probablement écrit sur l'image (2). Ces circonstances et le nom, minaret, de la colonne d'où les mahométans appellent à la prière, viennent à l'appui de ce que nous avançons au sujet de ces images-colonnes (3), appelant à réciter les prières dont elles sont chargées, lesquelles portent le nom hébraïque d'un visage ou face, commun au côté duquel on écrit (4), aux figures cabalistiques, à toute figure, et probablement à ces Théraphím que les Septante traduisent quelquefois, *parlantes*, et *cénotaphes* lorsqu'il s'agit d'habits formant l'apparence d'un homme couché (5). Le philosophe Salluste, traçant en quelque sorte le plan du système symbolique, y accorde aussi aux prières considérées comme symboles ou images, la place distinguée qui leur appartient. Selon lui, les temples représentent le ciel; les autels, la terre; les statues, la vie; les *prières*, l'intellectuel [tout comme le visage]; les caractères intellec-

(1) C'est la coudée du caractère chinois, de laquelle dérive celui de cadavre. Bayer, III. 310. 341.

(2) De Is. et Os.

(3) Ἀνδριάντες στηλῶν. L'*homme et colonne*, la Divinité que le manichéen Agapius adoroit dans l'air. Photius, cod. 169. p. 405.

(4) Schindler, Lexicon, p. 1455. Ezech. II. 10. Gen. XIX. 21.

(5) 1. Reg. XIX.

tuels ou linéaires, les puissances supérieures ineffables; les herbes et les pierres, la matière; les animaux qu'on sacrifie, la vie en nous, mais l'animal dépourvu de raison : c'est-à-dire, les sens, les désirs, les passions, les actions, tout ce dont on doit faire sacrifice à la Divinité.

N°. 2, 3, offrent un nouvel exemple de ces figures humaines exprimant, de même que dans le code mexicain, le précepte de l'action qu'elles représentent. Dans la nudité d'un esprit pur, et d'un récipiendaire dans les mystères, la tête couverte et le cou orné du collier des ancêtres, elle *repose* assise sur le cube de la droiture, et médite, dans les caractères d'un rouleau, toutes les œuvres du Seigneur, les ouvrages de ses mains (1). Ils sont désignés, dans la ligne *en haut*, et dans celle *en bas*, par les degrés ou échelles, et par les faisceaux de nœuds que nous verrons figurer les deux ordres de caractères qui dérivent de ces *koua* et *lo-xu* égyptiens, représentant les choses célestes et terrestres. Nous reconnoîtrons leurs clefs générales dans la ligne perpendiculaire s'élevant sur une horizontale en image de l'ascension, et dans ces lignes doublées qui, à la partie supérieure du rouleau, environnent l'aigle du Seigneur. Le faisceau de l'inférieure est suivi du caractère du bois tel que l'ancien chinois, désignant le consacré,

(1) Ps. CXLIII. 5.

qui est séparé pour quelqu'un, le *sien ;* d'un autre caractère ayant l'apparence d'une double table de la loi, mais qui est une modification du carré oblong, symbole de la terre, laquelle est l'expression et l'effet de la justice divine ; de l'œuf enfin ou l'ellipse, caractère du nombre et de la mesure. En rapprochant ce monument de quelques variantes dans Montfaucon et ailleurs, on voit que l'ensemble des caractères du *volume écrit du livre*, présente l'idée générale des choses intellectuelles et créées, avec celle du système de leurs doubles signes qu'il faut étudier les unes par les autres, en reconnoissant *le Seigneur qui a élevé ses degrés dans le ciel, et qui a fondé ses nœuds sur la terre* [1], en observant règle et mesure. Car ces nœuds sont *les liens de toutes les œuvres qui sont faites dans le monde extérieur;* ces liens *par lesquels les Indiens désignent la forme ; et ce qui est formé ou fait* [2]. C'est une expression aussi ancienne que prophétique, et une allusion que font également Amos, Isaïe et le Psalmiste [3], au système primitif de signes qui, représentant les œuvres de Dieu et de l'homme, étoient employés dans les affaires de la société et dans des abus que le der-

(1) Amos, IX. 6.

(2) Oupnek'hat.

(3) Isaïe, XXVIII. 10 — 13. Ps. LXIV. 6 — 9. CXXXIX. 3 — 6.

nier relève. Cette double application d'une même image à Dieu et aux hommes, est celle que faisoient les Égyptiens de tous leurs symboles communs du *haut* et du *bas*, et qui constitue la philosophie symbolique par laquelle ils montoient de la terre au ciel, comme les élèves de l'école pythagoricienne recevant cette triple explication des mêmes symboles dont nous avons déjà parlé, et à laquelle ce monument s'offre de lui-même. Car les caractères du rouleau sont aussi propres à rappeler l'être pur et juste, par les bases de la science et de l'écriture, son obligation et son espoir de remonter au Seigneur par les quatre degrés de l'initiation et par le cinquième, par toutes ses œuvres contemplées : en gardant le lien sacré des statuts des premiers pères.

N°. 4. Un homme pur, couronné de myrte, et revêtu du costume du pèlerinage du ciel, dans lequel il est représenté portant une fleur de lotus qui se relève : Que ma fleur se relève ! *Flos meus resurgat adhuc!* Comme il la tient des deux mains, il la possède, elle est sienne.

Pl. VII. 1. Un enfant mâle nu, indiquant qu'il a soif, et une jeune fille vêtue, qui paroissent manger ensemble dans un plat de la forme d'un caractère commun du ciel et de la terre, que la dernière propose au premier, forment le tableau mystique d'un festin de l'Amour et de Psyché, de

l'esprit et de l'âme entraînant son époux, comme faisoit Eve.

N°. 2. Apis porté sur un brancard, est le même avis de la langue d'action que présentoit ce symbole de Dieu *exalté parmi les peuples* dans les processions.

Pl. VIII, N°. 2. Harpocrate portant à l'oreille un symbole de la force, soit la corne, soit une boucle de cheveux, dont la valeur de force est connue par celle de Samson.

N°. 3, nous a paru exprimer le précepte de garder ce puits de sagesse, bain de Minerve, que célèbrent les Orientaux et Callimaque, et qui a pu donner lieu à la figure prophétique reprochant aux Israélites d'abandonner la source d'eau vive, pour adorer des citernes. C'est une image qu'Origènes (1) a empruntée des mystères pour l'appliquer, comme tant d'autres, à la doctrine chrétienne, en remplaçant la sagesse par le Saint-Esprit, auquel des sectaires l'ont substituée à leur tour.

Pl. IX, N°. 3. Base de scarabée, portant le soleil et le croissant au-dessus d'un bâton pastoral, une corne, ou bonnet et un couteau : l'Éternel, le clément, le puissant et le juste ; Isis, Arouer, Osiris : Jao. Nous savons déjà que deux de ces

(1) Si quis servaverit lavacrum Spiritûs sancti, iste in resurrectione primæ parti conservatur.

symboles figurent également le créateur et le conservateur, que représentent le couteau et le harpon tracés seuls dans une pierre gravée de Gorlée. P. 1, N°. 213.

N°. 4. Amulette chargé, d'un côté, de l'image du ciel, du prophète de Dieu en marche, qui l'annonce au son de la trompette. L'autre côté porte, avec les deux lignes qui dénotent le Seigneur, le gardien à tête de chien, et l'œil aussi gardien autour d'un *beth* samaritain désignant la voie de la vie, l'entrée et la sortie, et plus bas, un adorant avec le caractère linéaire de l'homme. C'est le vœu : Que le ministre du Seigneur garde les voies, l'entrée et la sortie de l'homme qui l'adore.

Pl. XVI, N°. 2. Cynocéphale assis dans *l'angle des peuples*. Couvert d'un chaperon à divisions nombreuses, il soutient de la tête le soleil et la lune ; et de la main, une table d'inscription qui répète le sens de la figure même représentant tous les peuples de la terre qui exaltent l'Éternel, et qui louent son saint nom.

Pl. XVII, 12. Tube d'eau décoré de la tête du lion gardien qui ne dort point, de l'esprit du feu qui garde les eaux de purification coulant dans leur lit : symbole dont le temple de Tentyris fera sentir la valeur.

N°. 3. Un homme dans l'attitude et le costume d'un garde, ou un esprit gardien monté sur une

barque, paroît exprimer le vœu d'être bien gardé au passage des eaux dans cette vie pour l'autre.

Pl. XVIII, 1. Cylindre persan, où le ciel et la terre célèbrent le Seigneur, comme dans les exemples déjà cités. Des caractères particuliers, linéaires et géométriques, accompagnent ces symboles, et ceux du N°. suivant. Nous suspendrons l'explication de la colonne-autel qui occupe la XIX°. planche.

Pl. XXI suiv. Pièce de toile ayant servi à couvrir une momie, et devant présenter, par conséquent, les œuvres ou les prières que l'ancienne doctrine fait servir de vêtemens aux morts passant à l'autre vie pour être jugés selon leurs œuvres et leur piété. La disposition des figures telle que dans les diagrammes des Ophites divisés en deux parties, dont la supérieure contenoit différentes images, cercles et noms, et l'inférieure, les invocations des esprits représentés, comme les archanges, par les symboles de lion, de bœuf, de serpent, d'aigle, d'ours et d'âne (1); d'autres détails, communs avec cette espèce de catéchisme d'initiation, rendent probable que le texte du manuscrit ne contient de même que des formules

(1) Mosheim, Hist. des Ophites, p. 81. suiv. et ses notes sur Origènes contr. Celsum. On donne au septième archange la tête de chien. Les astrologues figurent les sept planètes par l'âne, l'aigle, le loup, le lion, la colombe, le serpent et le bœuf.

d'invocation adressées aux chefs des astres par lesquels les âmes des défunts étoient censées retourner au sein de la Divinité. Ces chefs présidant également aux divisions du ciel et du temps produites par le cours des astres, on saisit facilement le sens des douze divisions du texte terminé par deux serpens représentatifs des dieux comme de l'année et du temps, par une enceinte de même valeur, par trois cruches renversées, et par douze carrières ou périodes diversement tracées. Tous ces détails, qui seront éclaircis par le papyrus qu'a publié M. Cadet, rappellent les principes supérieurs correspondant aux inférieurs qui président à l'année, aux trois saisons et aux mois, mais ne peuvent pas autoriser l'opinion singulière qu'on auroit couvert les corps des morts d'un calendrier.

Nous avons cru deviner, mais sans tenter de le déchiffrer, le texte, composé des caractères de l'alphabet du monument de Rosette, et de celui qu'on a cru pouvoir former des autres, soit symboles, soit hiéroglyphes linéaires semblables aux chiffres arabes, qui n'ont été d'abord que des lettres désignant les nombres, comme chez la plupart des anciens peuples (1). Peut-être sont-ce des lettres hiératiques, ou l'alphabet d'un nome qui, de

(1) On prétend qu'ils ont servi de lettres aux Scythes, qui les auroient reçus des Égyptiens.

même que celui d'Oxirinchus [1], ou de même que les différens rois d'Égypte, suivant les Arabes [2], en a pu avoir un particulier, toujours emprunté des caractères sacrés, qui ont été appliqués à la représentation des choses ayant des noms monosyllabiques, et ensuite de ces syllabes des consonnes et des voyelles. Le vrai modèle de la cabale des Hébreux n'est autre vraisemblablement que l'écriture hiératique d'Égypte, où les sons assignés aux caractères auroient été considérés comme un simple moyen de les énoncer, et les mots qu'ils forment indépendamment des valeurs infinies qui leur étant distribuées par les dix séphiroth, nombres ou catégories, embrassoient par conséquent toute chose sensible et intellectuelle. Il paroît même que les sons indépendans, de la sorte, des valeurs, sont assignés aux caractères de cette pièce par une manière d'alphabet qui, à la xxv[e]. planche, est placé dans une colonne verticale au bord du tableau, et à la tête du texte; de la même manière que les Juifs assurent qu'un alphabet fut gravé sur les tables des lois *le long du bord*, afin d'instruire Moïse et le peuple de la manière de lire le décalogue. On y voit du moins une suite d'hiéroglyphes formant un texte, comme le fait l'alphabet hébreu, suivant saint Jérôme, et qui ne sont pas

(1) Palladius, qui en attribue la connoissance à Origènes.

(2) Ibn Vaschija.

moins des lettres alphabétiques connues pour la plupart, dont le nombre est celui des caractères d'anciens alphabets, et qui commencent par les premières lettres phéniciennes. On conçoit qu'une suite de signes dont les sons auroient été déterminés par leurs valeurs, ait pu servir d'une manière analogue à la chinoise, à fixer la lecture de tous les autres signes des choses, suivant leurs places dans le système symbolique, correspondant à celles des lettres dans un alphabet. Par un tel arrangement, propre à éclaircir l'origine de l'alphabet et de la cabale, la valeur de tous les signes des choses passa au petit nombre de signes de sons qui déterminent le ton des premiers.

Parmi les monumens dits étrusques, la figure de femme, par laquelle on désignoit l'année et le monde (1), semble représenter, à la XXVIIIe. planche, N°. 1, les jours et les puissances au même nombre, par les ronds significatifs ou commémoratifs moyennant leur nombre, qui sont distribués sur le devant et le derrière de son habillement. Car c'est de la même manière que les pierres précieuses et les sonnettes dans l'habit du grand-prêtre de Jérusalem (2), et des petites boules sur les mais des daphnéphories, figuroient les astres et l'année, dont le dieu Janus étoit désigné par les notes du

(1) Horap. I. 3.

(2) Clem. Alex. Strom. V.

nombre de ses jours qu'il portoit sur les mains [1].

Pl. XXIV. 1. Vase portant le tableau d'un homme nu agenouillé, qui présente la colonne de gloire à une image divine posée sur une base, et qui tient l'âne lié derrière ses épaules : Celui qui invoque le nom du Seigneur se détourne du mal. Les détails des symboles développent le résumé de la doctrine religieuse, en définissant la divinité comme adorée et adorable, ou bien comme pieuse avec le pieux [2], puisqu'elle est aussi à genoux; et comme créateur et conservateur, ou nourricier, puisqu'elle réunit le sein d'une femme à un membre viril qui est le couteau formateur. Sa tête décèle l'idée effrayante que des sectes anciennes avoient du créateur de ce bas-monde, ou du moins de la création, comme un acte de justice correctionnelle. L'ensemble de l'image forme un nom correspondant à celui que d'autres expressions de la même sentence portent enfermé dans un ovale sur une ligne droite, qu'on sait déjà avoir la même signification de Seigneur que la base de l'idole, et les bases des images antiques en général figurant le Seigneur, la dame, la reine, dont la statue exprime le nom. L'âne, son attitude et sa place figurent, avec l'arbre sec derrière lui, le vice et la chair domptés, liés, *rejetés derrière le dos*, que

(1) Photius. Macrob. Plin. XXXIV. 7.

(2) Ps. XVIII. 26.

l'adorateur lui tourne : le tout conformément aux expressions de la langue sacrée. La colonne, semblable à celles qu'on voit présenter à la Divinité sur des obélisques, et à des colonnes portatives couvertes d'hiéroglyphes, que nous examinerons dans la suite, indique l'usage de ces monumens, sur lesquels on récitoit les hymnes et les invocations devant les images divines. Quelle que soit l'origine de ce vase, il porte des symboles égyptiens répandus partout avec le culte isiaque.

Pl. xxxii. Autre vase chargé d'un tableau égyptien encore plus familier. C'est celui de la prière pour les morts, adressée au soleil et aux dieux, qui sont figurés par le disque et des ronds au nombre des vingt-six membres d'Osiris. Le geste du priant semble exprimer la demande pour la réception du défunt; tandis que le serpent-cheval, de l'autre côté du vase, figure les dieux sollicités de le transporter, le cheval étant entre autres le caractère d'un vaisseau de transport. Ces *vases de psaume*, trouvés dans des tombeaux, y accompagnoient les morts. C'est ainsi que les canopes et autres vases, même du genre de ceux qu'on appelle étrusques, sont déposés dans les tombeaux égyptiens. On peut juger par-là du sens de la plupart de leurs emblèmes communs aux hiéroglyphes, des thyrses, des tableaux de danse, etc., ainsi que des corps humains nus, si légers et fluets,

d'après un prétendu style étrusque, mais qui sont tels que les mânes sont définis par leur nom hébraïque [1], ou qu'ils étoient requis pour les âmes, afin que leur partie divine ne fût pas opprimée et affligée par la partie mortelle. Ce sont là les propres expressions de Plutarque à ce sujet [2]. Nous retrouverons sur un temple d'Égypte l'original du tableau de vase N°. 1. Pl. XXXVI.

Pl. LVIII. 1. Figure romaine ou gauloise d'un homme à la tête barbue de Jupiter, appuyée sur une *haste*, et tenant d'une main le vase de baume par lequel *le Seigneur bénit.*

Pl. LXVI. 2. Le nom immortel de l'éternel Seigneur, le clément et le juste, ou le bienfaisant, le défenseur qui bénit et conserve, figuré par la corne d'abondance et la foudre, au lieu du soleil et du boulevard : ce qui revient à la triade péruvienne du Dieu suprême du soleil et de la foudre [3]. Surmontant le mal, il est environné des puissances célestes, des planètes et des astres des deux hémisphères, que représentent les têtes de Castor et Pollux. L'autel placé au bas d'une de ces têtes, et la plume avec

(1) Rephaim de Rafus, flaccidus fuit. v. Jenaisch. Litt. Zeit. n°. 34. 13 février 1806.

(2) De Is. et Os. c. 4. On peut voir d'autres symboles égyptiens sur des monumens étrusques, dans Dempster, Etruria Regalis. Tab. 19. 26. 35. 39. 47. 63. 66. 77. 78. 88. Zoega, l. c. p. 617.

(3) Acosta, Hist. Ind. l. v. c. 4.

l'œuf au bas de l'autre, semblent ajouter au nom victorieux et adoré les deux préceptes généraux des mystères, qui comprennent les devoirs envers Dieu et les hommes : Vénérez les dieux et honorez les parens : précepte que le Hiao-King chinois explique en plaçant la perfection de l'obéissance filiale dans la vénération des parens, qui est parfaite lorsqu'elle est jointe à la vénération de Dieu.

Pl. LXXI. 3. Chien, *Mercuri :* ou nom de Mercure en deux langues, et par une des pièces justificatives de la valeur des symboles.

Pl. LXXXII. 3. Mercure en course, tenant la patère dans la main : les cieux l'adorent; comme dans les pierres gravées.

T. II. Pl. II. N°. 1. Femme ou nymphe vêtue, âme incorporée, dans l'attitude d'un garde qui exprime le terme garder, et portant un vase sur la tête couverte du voile religieux : image qui est une doctrine, comme dit Plutarque de celle d'Harpocrate, et le précepte : garde ton vase en sainteté. Son habit de lin fin, collé au corps comme celui des lévites et des prêtres de Poulon (1), ajoute à ce sens en désignant que le corps léger aérien, qu'il falloit conserver en pureté, est aussi peu matériel que possible.

N°. 2. Enfant et homme par lesquels une ins-

(1) Ile à dix ou douze lieues nord du Nicobar.

cription de temples (1) s'adresse à tous, petits et grands, à ceux qui entrent dans la vie et en sortent. Ils sont ici rappelés de la mort, et exhortés à la piété par le même symbole de souris qui y exhortoit sur la main de la statue de Séthos, suivant Hérodote, confirmé par le monument, T. IV. Pl. X. N°. 3 de ce même recueil de Caylus.

N°. 3. Vase dans lequel on brûloit le parfum de même valeur que les hymnes orphiques de ce titre, remplacés ici et ailleurs par le vase.

Pl. III. N°. 1. Ammon en attitude de garde : Garde-moi, ô Dieu fort ! comme au Ps. XVI. 1 : explication applicable à toutes les images divines dans la même attitude.

Pl. IV. 2. Feuille d'or trouvée sur l'estomac d'une momie, où l'on a aussi trouvé un feuillet d'argent publié par M. Denon, semblable à ces lames dont les Juifs et autres ont couvert les parties stigmatisées des morts, ou qu'ils ont insérées dans leur bouche et sous la langue, en les marquant du nom d'un démon ou de Jehovah. Par un malentendu ordinaire des symboles, cela s'est pratiqué afin de ressusciter immédiatement le mort (2). L'accomplissement plus éloigné de ce vœu est annoncé dans les Proverbes XI. 28, par l'image de la feuille

(1) Clem. Alex. Strom. V. 7. de Is. et Os. p. 436.

(2) Prudence, hymne de saint Romain ; Basnage, l. c. p. 850. Notes sur Philostrate, p. 909. Witsius, l. c. p. 126.

toujours verte qui l'exprime ici peut-être. La valeur de paroles que les feuilles ont en songe; la feuille de figuier figurant le vœu pour un heureux voyage, ainsi que l'abreuvement de tous et le roi du midi (1), ce *refrigerium* et ce roi que nous recevons dans le temps de la résurrection, suivant une expression des Commentaires d'Origènes sur Job; la feuille d'if imprimée sur le corps des initiés dans les mystères de Bacchus; celles dont on les couronnoit; d'autres usages pareils servent à éclaircir ce petit monument, qu'on a eu tort de prendre pour la pièce de monnoie destinée à Caron, qui, en Égypte, étoit un nautonier réel, et qui auroit été frustré de son salaire si les morts l'eussent emporté avec eux.

Pl. VI. N°. 1, paroît être la nature qui adore et toute la terre qui se prosterne devant les voies ineffables du très-saint, l'Éternel : tableau rendu par l'image à tête de chat, le cynocéphale prosterné, le limaçon et deux fois trois sphères.

N°. 3. Fleur entre deux canopes : Qu'il refleurisse entre les sources des êtres.

Pl. VIII. 1. 2. L'attitude préliminaire des Mahométans en prière, lorsqu'ils prononcent le nom du Dieu très-haut : Il n'y a point de Dieu, sinon Dieu; les hommages sont pour Dieu. Elle exprime quelque formule pareille attachée à cette attitude.

(1) De Is. et Os.

s'écarter de la voie publique et s'abstenir du mal pour se préparer à bien faire, ont donc porté sur eux, comme des sceaux de Dieu à qui ils s'étoient attachés, ces scarabées dont la base figuroit la base de Dieu.

Pl. x. 3. Soleil, lune; œil auquel est attaché le bâton pastoral: Que l'Éternel te garde et te conserve.

Pl. xxiv. 1. 2. 3. Image de toute la terre qui célèbre le Seigneur.

Pl. xxx. Le couvercle d'un vase représentant, comme un autre vase égyptien, un adorateur, indique à quel acte du culte le vase de cette forme étoit particulièrement consacré, et quelle étoit par-là sa valeur symbolique.

Pl. xli, 2. Pan jouant de la lyre, vase de baume et terme de Priape: Que l'univers chante la louange et encense l'esprit père, le Seigneur.

Pl. xlvii. 3. Amulette d'or de l'aigle enlevant un enfant nu, lequel, d'un air pieux, *élève la main vers le Seigneur qui l'enlève innocent* (1): ce qui est la traduction d'une épitaphe romaine, sous laquelle on n'a pas prétendu cacher le sens assigné au symbole de Ganymède beau d'esprit (2), qu'un savant distingué fait dériver du récit d'Énoch enlevé par

(1) Oculos ad sidera lætus extulit, et cœlo palmas cum voce tetendit.

(2) Xénophon in Symposio.

le Seigneur [1], et qui est au nombre de ceux que les anciens nous apprennent avoir conduit le plus sûrement à la recherche d'une acception mystérieuse, et relevée par cela même que l'apparente étoit trop choquante [2].

Pl. LXXXIX. 1. 2. Anneaux-serpens formant les caractères de l'Éternel et des dieux immortels, tels qu'on les voit sur les monumens d'Égypte copiés par M. Denon.

Pl. XCII. 6. Amulette à double chien : les gardiens à droite et à gauche.

Pl. XCV. 1. Vase cinéraire qui, environné d'une couronne de laurier et de lierre, présente l'idée de la gloire et de la joie qui environnent les cendres.

T. III. Pl. I. N°. 1. Prière distinguée par les bras croisés, par la plante qu'elle tient offerte dans les premiers sacrifices, et par les cheveux épars comme les portoient les femmes à l'occasion des prières dans de grandes calamités [3]. Son vêtement marqué de douze traits rappelle la valeur des douze robes des initiés dans les mystères d'Isis.

Pl. II. 1. Le père céleste, remarquable par le fouet de la peine ou de la colère [4], qu'il élève du ciel chargé des douze colonnes de lumière; ainsi

(1) Ursinus, Analect. 1. p. 237.

(2) Philosophie selon les Égyptiens, IV. 6.

(3) Justinus, l. XXIV. 8. AEneid. 1. 480.

(4) Table de Cébès, et Isaïe, X. 5. Iræ fustis.

que par le collier, bracelet, coiffure et barbe tressée d'un chef barbare africain qui attache à chacun un sens symbolique : par le costume primitif imité dans les images faites les premières, et conservé ensuite par principe religieux.

Pl. III. 1. Gardien à tête de serpent soutenant cinq bâtons : vœu comme ci-dessus, pour que l'esprit divin, *celui qui est cinq*, garde.

N°. 2. Une manière de clef du Nil sur le caractère du ciel, retrace la maxime hermétique et chinoise : La vérité est au ciel.

Pl. IV. 1. Le chef de la nature visible, soit terrestre, soit céleste, qui, au milieu des dons de Dieu, saute de joie, à la tête de ses œuvres qui le louent, et sont rappelées par la harpe de louange des sphères, à neuf cordes, et par le cercle qui, tracé autour de ce tableau, est distingué par des ronds, au nombre des lettres de l'alphabet hébreu et des officians des chœurs qui, dans le Papyrus-Cadet, célèbrent Dieu dans sa présence.

N°. 3. L'esprit, ou la force qui porte le soleil, comme Plutarque définit Orus, et qui, dans sa nudité spirituelle, porte sur sa tête la face solaire rayonnante tant par la barbe que par les plumes qui la couronnent. Descendant, il marche sur les ténèbres que figure le crocodile. Abaissant les cieux et dirigeant les astres à son gré, il tient baissés dans ses mains les serpens qui en désignent le cours, avec

les signes du bélier et du scorpion, dans lesquels la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, triomphent alternativement. Le premier, qui a un rapport mystique à l'âme du monde et à l'âme humaine remontant au ciel comme le soleil, dans ce signe, a le dessus dans cet exemple : suivant le vœu exprimé. Le retable à côté, contenant des animaux avec des caractères linéaires qu'on ne peut distinguer, et le vase de parfum à brûler sur le revers, figurent les hymnes qu'on voit gravés des deux côtés de petites tables hiéroglyphiques, ou colonnes du soleil, portant la même figure, et que cette pierre remplace en indiquant leur valeur et leur consécration.

Pl. v. 2. Canope à retable d'inscription surmonté d'une triple plante qui indique une prière, un acte de culte et de louange ultérieurement exprimé par les plumes qui, au commencement de l'inscription, accompagnent le serpent formant l'angle du carré. A ce symbole de Dieu succède l'étoile désignant Dieu présent dans le monde, ἐγκόσμιον, l'oiseau fétiche avec le serpent qui désigne le *toujours vivant;* le même oiseau avec un caractère du négatif, et un homme monté dans celui des bornes qui est répété pour le pluriel. Tout cela exprime le premier verset du IXe. Oracle chaldaïque concernant le Temps, ou Saturne, que les Égyptiens confondoient, suivant Plutar-

que [1], avec Anubis à la tête de chien de ce canope. L'hiéroglyphe y ajoute l'expression *louons* : « Dieu présent dans le monde ; Dieu toujours vivant ; Dieu sans bornes, » ou qui n'est point dans des bornes. Car un symbole de Dieu est toujours répété, tandis que le texte grec ne porte que ces mots simples : Θεὸν ἐγκόσμιον αἰώνιον ἀπέρατον.

La suite de l'inscription répond de même à la suite de l'oracle. Elle porte une fleur qui, par la jeunesse de la plante, rappelle celle de l'homme et de l'année ; un homme dans l'attitude d'un vieillard décrépit ; encore un oiseau de Dieu ; une spirale très-distinctement formée et accompagnée de caractères modificatifs, deux petits traits avec un Y renversé qui, en ancien caractère chinois, désigne l'acte de sortir comme d'une porte, comme l'eau sort d'une source ; le caractère de Dieu un avec les plumes qui désignent le mouvement, et un homme monté sur le bras qui figure le verbe actif ; une charrue avec une ligne droite, la ligne de pureté et un cercle, ou sphère : le tout présentant, avec les symboles de Dieu, les idées de jeune et de vieux, de forme spirale, source secondaire qui met en mouvement la première et immatérielle sphère de la création :

Νέον καὶ πρεσβύτην, ἑλικοειδῆ,
Καὶ πηγαῖον ἄλλον, ὃς τὸν ἐμπόριον κόσμον ἄγει.

(1) De Is. et Os.

Nous retrouverons encore d'autres oracles sur des canopes qui en sont les vases et les siéges.

Pl. VI. 2. Cynocéphale dans la même attitude et de même valeur que son amulette dans Denon, rendant à Dieu la louange de toute la terre.

Pl. VII. 4. 5. Orus, le monde, qui célèbre en courant son invisible auteur.

Pl. VIII. 2. Figure humaine sans vêtement, esprit sans corps, ou qui s'en détache pour méditer en repos le rouleau écrit du livre, la loi, la parole de Dieu : suivant l'expression consacrée de David que retrace cette figure-précepte.

Pl. X. 3. décrit peut-être avec sa valeur dans les monomésies, troisième décan de la Vierge, Aphut, 24. — *Anser collo ad pilam alligatus — natus restrictus ad laborem.* Le symbole d'un fils, l'oie est ici attachée par le cou, et moyennant le triangle de l'univers ou son principe, à la triple colonne du monde matériel, laquelle paroît surmontée de trois clous. Le tout admet des sens mystiques fort étendus, également applicables au christianisme, qui peut réclamer ce monument singulier, propre à rapprocher des N°. 16. 35. du catalogue de Raspe.

N°. 4. Pierre persane. Un vieillard couronné de la sphère, et en adoration ; la croix de Tot, le soleil et la lune, sept globes et deux coquilles : Le ciel et la terre adorent les voies ineffables de l'É-

et te sauve. Au N°. 3, l'épervier est exalté sur les mains de deux hommes pareils, ou en chœur : Exaltons, etc.

Pl. XXIV. 5. Homme nu ayant la tête entièrement couverte d'un casque : esprit caché qui, assis sur la sphère du ciel, son trône, tend son arc pour la défense de celui qui la demande.

Pl. XXVI. 1. 2. Hercule-amulette est la demande du secours du Dieu fort.

Pl. XXXV. 1. Caverne sépulcrale près de Seyde, telle que les tombeaux d'Égypte, et distinguée par un tableau symbolique qui est aussi égyptien. Car les deux femmes debout, qui portent la main à la bouche, et qui sont rangées autour d'un squelette enveloppé d'un linceul, auprès duquel, et au-dessous de la coupe que tient l'une des femmes, est écrit le nom de l'âme, ψυχὴ, exprimant la formule : Priez pour l'âme du défunt, que nous avons déjà vue rendue d'une manière analogue.

N°. 4. Cylindre persan où toute la terre *porte* devant Dieu sa supplication personnifiée comme dans les psaumes.

Pl. XXXVIII. 1. 2. Des trépieds qui, dans Artémidore, désignent la vie et toute la constitution des choses. Supportés par des sphinx qui sont posés sur des pieds de bouc, et par des faunes aussi à pieds de bouc, ils offrent les images de la piété universelle, de toutes les œuvres de Dieu qui chan-

tent ses louanges : conformément aux images connues par lesquelles toute la terre, et la Palestine en particulier, sont considérées comme un encensoir, un autel de parfum.

Pl. XL. 4 ; XLII. 1. L'attribut divin indien : qui possède l'éternité : ou bien, le Seigneur, le maître du temps, qui en tient le cercle dans la main.

Pl. XLI. 2. Orus assis, s'appuyant sur la massue de la force, et tenant en main le globe du soleil : la force qui porte le soleil, comme Plutarque définit cette déité. Des Orus-Harpocrate ayant un symbole de la force dans la boucle des cheveux, portent tantôt le disque du soleil sur la tête, et la massue sur le bras ; tantôt ce disque seul dans les deux mains.

Pl. XLII. 4. Une belle femme *nue* qui donne un coup de pied bien appliqué dans le derrière d'un satyre, dont les intentions sont manifestés, n'est pas un sujet plus badin que l'exhortation à l'âme de chasser les désirs de la chair, et la volupté contre laquelle les anciens sages de la Grèce et de Rome ont réuni leur voix à celle des prêtres des Indes et d'Égypte (1).

Pl. XLIII. 3 ; L. 3. Figures de femmes distribuant deux pains, des bénédictions.

Pl. XLV. Enfant nu, ayant des ailes à la tête et

(1) Chæremon, dans Porphyr. de Abstin. IV. 6. Heliod. Æthiop. I. 2.

aux épaules, qui lève une main, et pose l'autre sur la tortue par laquelle Phidias figuroit la retraite dans l'intérieur des maisons. C'est l'image et le précepte du recueillement de l'esprit dans la prière.

Pl. XLVII. 1. Le même qui danse, rend des actions de grâce.

Pl. L. 1. Génie portant d'une main les fruits de l'abondance, et de l'autre sa corne vide, terminée par la tête du serpent sauveur : Bénédiction et salut; ce qui est répété pl. LIV. 3. où le pain remplace les fruits.

Pl. L. 4; et pl. C. 4, 5. Lampe en forme de pied, présente l'idée de la pensée éclairée : en rappelant aussi la *lampe au pied*, la lumière pour le sentier qui est la parole de Dieu, sa loi et son commandement.

Pl. L. 5. Sans discuter le sens facile à saisir de la libation que fait une femme nue et dansante à l'esprit père, générateur de tout, qui domine la matière et l'anime, nous observerons que le papillon assis sur le thyrse, exprime la joie de l'âme reconnoissante. On peut lire: Réjouis-toi, mon âme, et rends des actions de grâce à l'esprit père, etc. Par une méprise singulière, les monumens de la dévotion mystique la plus ardente, exprimée par des images primitives à la vérité, mais adoptées souvent dans le code sacré, sont ceux mêmes que

les modernes ont entendus dans le sens le plus frivole et le plus indécent.

Pl. LII. 4. Petit autel : Priez, rendez honneur aux dieux ; ce qui en indien a un nom commun avec l'autel, Poojah, et que l'autel représente dans la Bible.

N°. 5. Nymphe naïade avec les ceps, comme Psyché du N°. 7170 de Raspe : Ame descendue ici-bas, où elle est altérée dans sa prison, où elle cherche l'ombre et les sources d'eaux figurées par un arbre et des urnes. Ces détails fixant le sens d'une représentation considérée par Caylus comme de simple fantaisie et grotesque, en écartent aussi l'application à la Vénus de Lacédémone, Morpho, distinguée par des ceps aux pieds, que Tyndare lui avoit donnés, disoit-on, pour désigner la constance des femmes.

Pl. LIII. 4. Pied nu lavé devant l'image du Seigneur, présente, dans l'acception du pied parmi les pythagoriciens et dans la Bible, l'exhortation prophétique : Lavez-vous, nettoyez-vous, ôtez devant mes yeux la malice de vos pensées ; le précepte de toute l'antiquité depuis Zoroastre jusqu'à Cicéron et Marc-Aurèle, de n'approcher Dieu qu'avec des affections et des pensées pures [1]. Cette parole de l'antique langue d'ac-

[1] Isaïe, I. 16. Euthymius in Ps. LXXII. Cassiodor. in Ps. CXX. Gyraldi, sur le précepte pythagoricien, Sacrifiez à

tion qu'on trouve parmi les préceptes de Pythagore, et que les Mahométans répètent en se lavant chaque fois qu'ils entrent au temple, est adoptée dans l'écriture chinoise [1], et en langue parlée orientale, où *abdest* signifie tout à la fois ablution des mains, vase d'eau, dévot et dévotion.

Pl. LIV. 4. Homme nu, assis dans l'attitude d'un prophète hébreu, lorsqu'il pria pour la pluie, pour l'eau du ciel. Auprès de lui est un vase à anse rabattue, semblable aux pots de cuivre dans lesquels on porte de l'eau ; ce qui ramène ce symbole à la soif spirituelle.

Pl. LV. 2. Génie accroupi qui, tenant l'équerre, se repose sur une base formée d'un pied d'aigle : image du juste qui se repose sur Dieu, le Seigneur.

Pl. LVII. 3. Bas-relief où l'on ne peut méconnoître la fable du Faune averti par le berger de ne pas trop s'approcher de l'autel de la sagesse, crainte de s'y brûler. Rousseau avoit mis à la tête de son discours sur le danger des sciences, une représentation moderne et moins bonne du même sujet.

Pl. LVIII. 3. Corne terminée en tête de bouc : Le Tout-Puissant.

Pl. LXXXIV. 5. Fourchette que nous citerons pour

pieds nus. Cicero, de Leg. l. II. de Nat. Deor. l. II. etc. Marc Aurel. IV. 6. VI. 30., etc.

(1) Bayer, III. 430. 439.

prouver que les anciens, connoissant la langue des symboles dans laquelle ils s'exprimoient, attachoient un sens fixe et raisonnable aux emblèmes dont ils décoroient les ustensiles les plus communs; car le pied d'animal à ongles fourchus, qui sert de manche à la fourchette, lui fait distinguer et séparer les bons morceaux des mauvais.

Pl. LXXXVIII. 3. Béni soit le nom du Seigneur: exprimé par le *vase de baume* sur la tête d'un homme nu qui reste debout sur une *base* décorée d'une face ailée. On trouve chez les rabbins la traduction plus littérale : Que la bénédiction repose sur la tête du nom du Seigneur!

T. IV. Pl. VI. N°. 1 — 5. L'âme qui présente sa supplication devant l'esprit de force, gardien de la justice de l'Éternel, et le précepte à ce sujet.

Pl. VII. 4. 5. 6. Figure à la tête du lion gardien qui ne dort point, dans l'attitude d'un garde, et portant dans une main la plume d'autruche qui désigne la justice [1]. C'est le ministre gardien de la justice de l'Éternel bon, dont il porte le symbole sur la tête, de la manière que les crieurs publics des princes nègres portent les fétiches de leurs maîtres. Le précepte concernant l'observance de la loi du Seigneur qu'il ordonne, est ultérieurement développé sur les quatre côtés d'une des deux plinthes sur lesquelles cette figure est mon-

(1) Horap. II. 118.

tée. L'inscription sur le devant contient le caractère de l'élévation dans une porte, le lion couchant au-dessus de la double ligne, un obélisque et la clef du Nil : Élevez dans les portes la justice du Seigneur, pour être la lumière de la terre; ou comme dit Isaïe, ch. LI. 4., en relevant l'image du repos du lion : *Judicium meum in lucem populorum requiescet* [1]. La seconde et la quatrième inscriptions, plus étendues, ont, avec une partie du premier et du troisième versets du même chapitre, des rapports aussi faciles à saisir, surtout par les caractères parlans de joie et d'allégresse, de louange et de la voix du cantique. La troisième porte le caractère du Seigneur de la région supérieure et inférieure, et le nom *un* qu'il a nommé, comme dans le second verset.

Pl. x. 1. Isis nourrissant le veau : mère du monde.

N°. 3. Souris en attitude d'adoration sur la main d'un homme à tête de taureau, emblème de tous, de la terre et des peuples, qui le regarde. Comme la souris sur la main de la statue de Séthos, et peut-être celle de l'Apollon Sminthien, elle dit : Vous tous qui me regardez, soyez pieux; apprenez à respecter les dieux.

N°. 4. Lion assis qui retourne la tête vers un taureau marchant après lui sous une fiole : Le

(1) *Voyez* aussi Amos, v. 15. Ps. LXXIII. 28. LXXXIX. 1. 2.

Seigneur exauce tous ceux qui *marchent après lui*, les fidèles qui l'invoquent : *respicit Dominus*, etc. ou bien Ps. CII. 20.

Pl. XII. 1. Ame innocente comme un enfant, qui invoque et célèbre.

N°. 2. *Les quatre lettres*, ou le nom formé des symboles du quaternaire divin, Isis, Osiris, Orus et Anubis, qui est Mercure.

Pl. XIII. 1. Cheval couché au-dessus d'un crocodile : Le repos des sens, ou le courage tranquille, surmonte la méchanceté.

N°. 2. 3. Vases en forme de lyre : *Confitebor tibi in vasis Psalmi.*

Pl. XIV. 4. Lion emportant un mort sur lequel Anubis étend les bras, suivant l'oraison funèbre : Seigneur-soleil et autres dieux, recevez-moi et transmettez-moi aux invisibles.

N°. 5. L'esprit de l'univers qui repose en lui au-dessus de ce monde, entre les esprits droits qui donnent la vie et les esprits sinistres de la mort, accompagnés de caractères géométriques qui en donnent ces définitions.

Pl. XVI. 3. 4. 5. Osiris πολυόφθαλμος, à beaucoup d'yeux, remarquable par la croix de l'étendue qu'il porte sur la tête, de même que les anciens rois de Perse et les empereurs grecs sont désignés en maîtres du monde sur des monumens déjà cités et sur leur monnoie. Une secte ancienne

donnoit à un démon cet attribut du ciel à beaucoup d'yeux. Il faut peut-être assigner à celle des Ophites le bon serpent de la planche suivante, ayant une tête humaine à portrait.

Pl. XVIII. 1. Lampe en forme d'aigle : *Quoniam tu illuminas lucernam meam, Domine*. Ps. XVIII. 29.

Pl. XIX. 1. Socrate nu, ramant la barque de Caron à l'enseigne de la miséricorde divine, paroît indiquer l'esprit de la philosophie socratique qui aide au passage du Styx : la sagesse qui sauve. Nous verrons l'oiseau de la charité occuper l'intérieur de la barque dans une pareille navigation.

N°. 2. Lampe offrant l'idée de l'esprit paternel qui éclaire.

Pl. XX. Instrument supposé une écritoire, et qui pourra bien être ce *canon*, ou règle, dont parle Clément d'Alexandrie, contenant l'encre et le roseau qui servoit à écrire. Il paroît du moins gardé par l'esprit de sagesse.

Pl. XXI. 1. 2. Pierre gravée des deux côtés, dont on peut lire le premier : Que le ciel et la terre avec leurs tribus, que le couchant et le levant adorent le Seigneur béni, protecteur de nos pères, qui est figuré de l'autre côté par l'aigle couronné de deux pains, qui étend ses ailes sur un œuf. On connoît les symboles du côté principal, l'œuf de la terre et l'hémisphère céleste, les cynocéphales mâle et femelle et la figure ac-

croupie du couchant, qui se distingue principalement de celle du levant, en ce qu'elle tourne le dos.

N°. 3 et Pl. xxii. 1. 2. Cône et cylindre du style persan, portant, comme dans des exemples déjà cités, le soleil de justice qui brise la corne de l'unicorne, la puissance du vengeur; le Dieu fort qui défend du lion tous ceux qui invoquent son nom glorieux.

Pl. xxii. N°. 3. paroît représenter, prescrire ou accomplir cet acte du culte persan, dont parle Plutarque (1), par lequel on broyoit l'herbe *amouni* dans un mortier, en invoquant Pluton et les ténèbres.

N°. 4. 5. Mains-amulettes, distingués, l'un par le caractère du soleil, et l'autre par quatre ronds: qui a fait le soleil, qui a fait les élémens? Les Arabes emploient toujours la figure de la main droite comme secours contre le mal, qu'ils désignent par le nombre cinq.

Pl. xxiii. 1. Les dieux du même trône formant un nom, Isis, Sérapis, Orus-Harpocrate et Anubis. Il paroît résulter du rapprochement de ce monument de ceux des Pl. xii. 2. et du t. i. pl. ix. 3; t. vi. pl. ix. 1. 2, ainsi que des N°. 121. 204. du catalogue de Raspe, qu'à des époques diverses les Égyptiens se sont accordés avec les cabalistes

(1) De Is. et Os. p. 369.

juifs dans plus de points qu'on ne s'imagine [1].

N°. 4. 5. 6. Figure moderne indienne d'un homme à tête de singe qui prie, ayant le derrière de la tête et le dos couverts d'un bâton pastoral; ce qui peut exprimer une prière pour le salut du peuple.

Pl. xxiv. 1. 2. Bénis et conserve. Pl. xxvi. 1. 2. Pl. xxvii. 1. 2. 3. Garde [le porteur], comme cela a déjà été observé.

Pl. xxx. 1. Deux figures d'hommes représentant le soleil et les dieux, ou Dieu et son prophète: nom divin qui renferme la véritable confession de foi du sabéisme, semblable à celle de l'Islam, mais déclarant le ciel visible pour le prophète de Dieu qui l'annonce. On reconnoît l'antiquité de l'usage sur lequel se fonde cette expression dans le texte qui fait d'Aaron le *prophète* de Moïse, déclaré *dieu* de Pharaon.

Pl. xxxi. 5. Épervier *surmontant* un cochon monstrueux: vœu pour le triomphe du bien sur le mal, de l'esprit sur la matière, sur la chair; et précepte à ce sujet.

Pl. xxxii. 6. a de grands rapports avec les représentations précédentes du Seigneur qui délivre son oint et son peuple.

Pl. lvii. 3. 5. Amulettes portant, le premier, un soleil avec la légende, ΙΠΠΑΡΧΟΣ, et l'autre, *μέγα τὸ ὄνομα σοῦ Σάρατις*: N°. 6, anneau de bronze

(1) *Voyez* les noms d'Acamoth dans Epiphan. Hæres. 31.

avec la légende, κυρία καλὴ, belle dame, qui est un surnom de Proserpine; autant de nouveaux exemples qui constatent la valeur des symboles exprimant des noms divins salutaires sur un si grand nombre de monumens.

Pl. LXI. 5. Amulette portant un épi de blé : qu'il se renouvelle; qu'il ressuscite.

Pl. LXII. 5. *L'échelle à sept degrés* que monte un homme nu, un esprit libre, pour cueillir des feuilles d'if ou de laurier, tandis qu'un autre monte directement à l'arbre, est un tableau symbolique bien parlant pour ceux qui ont quelque teinture des doctrines anciennes, et dont un original est copié d'un temple d'Égypte dans Denon, Pl. 121. N°. 8.

Pl. LXII. 6. LXXI. 2. Potier dans l'acception religieuse du proverbe indien : Brama travaille comme un potier [1].

Pl. LXIII. 1. Figure humaine nue, ailée, à cornes de bouc, qui, portant une corne d'abondance et une coupe de vin, est posée sur un dauphin : l'esprit universel qui bénit et conserve.

Pl. LXXVI. 2. Si c'est la tête d'une impératrice couronnée du boisseau, veut dire : bénie soit l'impératrice N. N.

N°. 4. Oiseau en vol au milieu d'un vaisseau à cinq rames : probablement un vœu pour que le

(1) Prov. Ind. x. 2. dans Abrah. Roger.

partant, le défunt soit reçu au ciel dans le vaisseau des cinq dieux.

Pl. LXXXII. 6. Amulette d'une tête de bouc à cornes de bélier, d'où sort une langue arrachée à la racine, ou bien un membre viril : Le Tout-Puissant ineffable, ou le Tout-Puissant père.

Pl. LXXXVII. Souris qui mange un pain, doit être dans l'acception de jugement qu'elle avoit, suivant Horapollon, parce qu'elle discerne le meilleur pain. C'étoit, au reste, un talisman pour obtenir des couches heureuses.

Pl. LXXXVIII. 4. Laboureur, dans l'acception que donne à ce terme l'hymne déjà cité des œuvres de Clément d'Alexandrie, qui porte aussi l'attribut de vestiges, figuré par un chaton de bague à la planche suivante, N°. 4 et ailleurs.

Pl. XCVII. 5. Parties supérieures d'un homme et de deux serpens que le premier maîtrise ; le soleil et les dieux.

Pl. XCVIII. 1. D'après l'analogie d'exemples nombreux, l'enfant qui appuie une main sur la tête du lion gardien qui ne dort point, et l'autre sur l'oiseau qui ne boit point d'eau corrompue, exprime cette formule des mystères : *Veillez et abstenez-vous du mal*, κογξ ομπαξ ; en phénicien, *Koto ompheto*.

Pl. XCIX. 7. Bague extrêmement petite : amulette, caractère de secours.

Pl. cvi. 1. Le nom, *divus Augustus*, gravé sur une pierre pour exprimer, ainsi que les portraits gravés des empereurs, les honneurs divins qu'on leur décernoit.

N°. 3. L'éther, la terre, la mer et l'air, conjurés de rester en repos par une légende grecque, qu'on ne cite que pour rendre attentif à des inscriptions symboliques de même teneur.

T. v porte, à la première page, un fragment de toile peinte trouvé sur une momie, et dont l'inscription ne présente que des hiéroglyphes connus, des honneurs et l'invocation offerte au Seineur Dieu, à qui gloire, louange et force, etc.

Pl. ii. 1. 2. 3. Prière personnifiée, invoquant au nom du miséricordieux et au nom du juste que portent ses mains croisées. Son vêtement, qui est le symbole d'écriture sacrée, en est chargé, ainsi que d'un hymne, dont le texte est une variante composée de ceux du monument suivant, et d'autres que nous aurons occasion d'examiner bientôt.

Pl. iii. Hymne au nom du Créateur, ou bien des peines et des souffrances, *tribulationes*, que figurent aussi les instrumens aratoires croisés, et que portoit David (1), ou qu'il prononçoit devant Dieu dans des hymnes commençant par l'exaltation du Seigneur Dieu, le béni, le bienheureux, etc. : comme dans ces textes, et dans leurs variantes,

(1) cxlii. 2.

pl. III et IV du volume suivant, où nous en entreprendrons l'examen. Le sceptre-charrue est un des exemples de la communauté des symboles de création et de souffrances et peines, si bien observée dans l'hébreu, que les expressions de Job qu'on a traduites : Vos mains m'ont fait et formé tout autour, *plasmaverunt me totum in circuitu*, sont rendues par le chaldéen : Vous m'avez affligé devant et derrière, et vous m'avez frappé de votre main [1]. Ce monument de pierre serpentine que le propriétaire a pris pour un buste, n'est que le fragment d'une image à pied dont nous possédons d'autres exemplaires entiers, tant en pierre qu'en terre cuite, avec différentes variations dans la figure et le texte.

Pl. V. 1. Latone dans l'attitude d'un garde, et qui, suivant la fable rapportée par Hérodote, II. 136, garde Orus portant, dans l'obélisque sur sa tête, son nom de lumière, *our*.

N°. 5. Image divine à tête de chien, qui, assise comme les puissans, tient en main le fléau et le bâton pastoral ; le Tout-Puissant, le juste, et qui sauve.

Pl. VIII. IX. Couverture de momie, où le tableau inférieur de la première planche offre le lion solaire emportant le défunt ; pendant que le représentant du ciel, le Mercure égyptien conducteur

(1) Calmet in Ps. CXXXIX. 5.

des âmes, en prend possession, ou le reçoit en mettant une main sur lui, et en élevant de l'autre le vase de baume de la bénédiction et des prières des saints. Il fait de la sorte les fonctions de celui qui embaume, qui le représentoit lorsqu'il adressoit la prière connue au soleil et aux dieux, dont les représentans environnent cette scène avec ceux du peuple céleste de nymphes et d'esprits répétant la prière pour le renouvellement du défunt, pour sa réception dans l'éther parmi les justes. Le tableau moyen figure le ciel éthéré où Orus, le nouveau soleil de justice, le seigneur clément et juste, est environné des cosmocrates qui y dominent sous lui. Des âmes bienfaisantes, qui n'ont que le bras droit, le couronnent, le glorifient; les esprits le bénissent et le louent, en lui offrant baume et parfum. Le troisième tableau supérieur du troisième ciel, demeure des principes premiers et de la pensée architecte qui, suivant les Indiens, ressemble à une grenouille volante, achève de développer l'oraison funèbre adressée au soleil et aux dieux pour qu'ils reçoivent le mort, et le transmettent aux dieux supérieurs. A la planche suivante, l'âme remontée vient et invoque les quatre élémens suprêmes, immuables et sans action, auxquels elle va être réunie pour demeurer avec eux dans une même maison, ou sur un même trône : comme cela est figuré plus bas par l'âme *habitante*, assise sur

le trône des quatre immortels qu'elle célèbre.

Pl. xi. 6. Cynocéphale à chaperon, portant la pate à la bouche : que toute la terre l'adore.

Pl. xii. 2. Scarabée et bonnet environné de plumes : puissance et gloire au Seigneur. Dans un sens cabalistique, cette *couronne* représente la première qualité essentielle de Dieu, et le nom Jehovah du Créateur que figure le scarabée. Nous avons déjà vu que les plumes qui l'environnent désignent les deux autres qualités essentielles.

Pl. xiii. 4. 5. Cylindre amulette persan avec le quaternaire égyptien, le petit Orus entre Isis et Osiris, qui, sur la prière de la déesse, confie le petit à ses ministres, afin qu'ils le gardent dans toutes ses voies : conformément à l'opinion sur les anges tutélaires, adoptée par les Persans comme par les Chaldéens, les Brahmins et la plupart des peuples anciens (1). On reconnoît qu'Orus enfant, qui anime le monde, qui est aussi l'amour et le désir, représente également l'âme ou l'esprit de chaque homme descendu ici-bas par l'effet d'un imprudent désir (2); et que c'est dans ce sens qu'on a gravé sur des amulettes ce sujet du Ps. xci. 11, que nous avons déjà vu exprimé dans un monument grec. Le zodiaque de ce dernier, indiquant les voies en question, est remplacé, sur le cylin-

(1) Huet, Quæst. Alnet. p. 137.

(2) Fragm. Hermet.

dre, par une variante de la clef du Nil, qui, surmontée d'un oiseau, retrace cette grande voie elliptique des êtres élevés de l'éther.

Pl. xiv. 3. 4. Amulette portant d'un côté le cynocéphale assis pour adorer, et couvert de son chaperon de pèlerin, qui, par ses divisions, figure celles des soixante-douze peuples de la terre : que toute la terre et ses tribus adorent; qu'elles honorent le nom de la maîtresse des élémens remplissant l'étendue entre le couchant et le levant. Ces dernières expressions sont rendues, sur le revers de la pierre, par une plume, le caractère du nom, quatre lignes perpendiculaires sur un angle aigu, la ligne horizontale et la croix carrée de l'étendue entre deux croissans en sens opposés.

N°. 3. Forme triangulaire à tête d'épervier, couronnée de la sphère : l'esprit éternel de l'univers.

Pl. xv. 2—5. Chat, symbole de la nature, dont le collier, l'ornement, est composé des douze maisons des astres que figurent douze coquilles, auxquelles est suspendu l'œil de l'univers, le riche bijou de ce collier. C'est une confirmation de l'origine du nom grec du monde, commun à l'ornement que Pythagore avoit emprunté d'Égypte, où les Orientaux de nos jours ont aussi pris l'idée de composer leurs ornemens de perles d'après les nombres de l'univers.

N°. 6. 7. Pyramide tronquée, sous la même forme d'amulette qu'une autre régulière publiée par Schau, et qui prouve que c'est un nom divin. Nous la verrons servir de caractère d'écriture avec différentes valeurs.

Pl. xvi. 3. Inscription d'image qui commence par la formule mahométane : au nom de Dieu clément et miséricordieux, exprimée par la bouche, la double figure du soleil et des dieux, le sceptre à tête de huppe, et le genou de l'homme que touchent les supplians (1). Il seroit plus extraordinaire de trouver, dans les caractères qui suivent, la formule suivante de la confession de l'Islàm, dont l'origine remonte, à la vérité, à la plus haute antiquité (2). Mais la désignation d'une image divine qui, auprès du genou, est tournée de l'*autre* côté, tandis que la croix et le bras qui doit la tenir sont restés du côté du genou, paroît rendre le terme, autre, ou autre dieu; puisqu'un loup tourné d'un côté opposé signifie aversion, l'adversaire, le second principe dont le nom est l'*autre*. L'aigle

(1) Hominis genibus quædam et religio inest observatione gentium. Hæc supplices attingunt. Plin. xi. 45. Iliad. A. 407. Z. 45. 48. AEneid. x. 523. Plaut. v. i. 32. Curt. iv. 6. viii. 10. Tacit. Hist. ii. 46.

(2) Ps. xviii. 32. Orphée dans Euseb. l. c. xiii. 7. et la formule samaritaine rapprochée de l'Alcoran, i. 112. par Relan de Samaritanis.

qui lui succède avec le caractère de l'élévation, une bouche dans une bouche, le triangle avec trois lignes perpendiculaires, et tout au bas une ligne inclinée, présentent, avec le premier caractère, ce sens: Au Dieu seigneur élevé, nom dans le nom du très-unique: ce qui revient à cette expression, Il n'y a d'autre dieu que Dieu. Une image peu commune porte cette inscription, qui paroît répétée avec d'autres caractères et avec des variantes, au N°. 6, et dans Kirker, OEdip. t. III. p. 492.

Pl. XVII. 3. Sphinx à double tête de femme et de lion, où la miséricorde et la justice sont à la même hauteur et se balançent, ou conservent leur droit, comme disent les juifs. La tête du lion n'occupe toutefois que la partie postérieure, qui est sa place, puisque c'est celle de la vigueur.

Pl. XVIII. 1. 2. 3. Homme assis devant Dieu avec le rouleau écrit du livre, où il médite les voies du Seigneur, son nom et ses œuvres, indiquées par les clefs de l'écriture sur lesquelles nous reviendrons.

Pl. XIX. Homme en prières, agenouillé, et qui embrasse les autels, puisqu'il tient dans les mains deux vases de même valeur que les autels qu'ils remplacent [1]. L'inscription sur le devant de la plinthe porte les drapeaux des tribus de toute la terre, qui encensent et honorent, par la fiole de

(1) Zachar. XIV. 20. 21.

parfum et la plume, le Seigneur gardien des élémens, le maître des dieux, le dieu de nos pères, dont les caractères sont tracés aux deux extrémités de l'inscription. Les inscriptions latérales de la plinthe, et celles sur le dos de la figure, contiennent les noms principaux du maître du ciel, le nom sacré de Dieu et de son prophète, le Dieu juste et bon.

Pl. xxi. 3. *Les deux éperviers* couronnés de la sphère qui désignent les dieux célestes, pères des êtres, dans un ancien texte conservé et retrouvé sur un temple qui en ordonne l'imitation. N°. 4, un épervier seul, également couronné : l'Éternel, le Très-Haut.

Pl. xxii. 4. Amulette pour la garde des âmes pieuses, figurées par trois hommes nus en attitude de garde, ayant le voile religieux.

Pl. xxiv. 5. Harpocrate-Doctrine qui donnoit des avis à l'entrée des mystères, et qui, par la plume d'autruche qu'il tient, donne ici celui de garder la justice : *Discite justitiam moniti.*

Pl. xxv. 5. Suppliant nu à moitié du corps dans la corbeille, grenier de Dieu, que nous avons vue portée par ses images, et où cette âme pieuse sollicite d'être recueillie.

Pl. xxx. Vase à deux inscriptions, l'une persépolitaine, et l'autre en hiéroglyphe, mais où l'on ne distingue que le grand caractère du nom, et

ceux de la consécration qui lui a été faite de ce vase dédié au nom de Dieu, comme toutes les chaudières de Juda et de Jérusalem devoient l'être au nom de l'Eternel des armées. Des détails de ce nom, on ne distingue que le lion couchant de celui qui viendra juger la terre.

Pl. XXXIII. Représentation barbare, mais propre à *rappeler* le soleil et les dieux, *les cinq dieux supérieurs*, *les huit du ciel moyen*, *et les dix-neuf qui dépendent* d'eux, qui sont les sept planètes et les douze signes visibles du ciel qu'on imitoit, à l'exemple de Thaut, pour adorer Dieu sous son image [1].

Pl. XXXIV. 1. est un souvenir pareil des sept et des douze formant le collier et le vêtement du géant-univers qui adore. N°. 6 ne rappelle, avec l'armée céleste, que cinq immortels, les cinq dieux. Les images d'hommes en prières et célébrans, de cette planche, forment les expressions : Je prie, je célèbre ; le précepte : priez, célébrez.

Pl. XXXV. 1. 2. Amulette pour la garde d'un nouveau-né, ou qui renaît. N°. 3. 4. Le Seigneur qui bénit par la main levée et le pain. N°. 5. 6. Esprit protecteur, bouclier et défense sollicitée, comme toujours.

Pl. XXXVI. répond aux descriptions que nous

(1) Deum colentes, factâ cœli effigie quæ astra continet, eum adorant. Clem. Alex. Strom. v. p. 559.

avons des diagrammes des Ophites, mais n'en présente, d'un côté, que le Seigneur, le juste juge, et de l'autre les justes qui, après leur passage par les sphères, fleuriront comme des palmes.

Pl. xxxvii. 3. L'Éternel, Dieu le Seigneur, en hiéroglyphes, et ιαω, en lettres grecques, sur le devant d'une image qui présente ce nom comme gardien; qui exprime le vœu pour que ce nom garde et conserve le porteur.

Pl. xxxviii. 2. xl. 4. Potier et constructeur de vaisseau : Créateur.

Pl. xl. 1. Oiseau à quatre pieds comme Simorg-Unka, mais à tête d'aigle et queue de lion, marchant sur le double serpent que surmonte un cercle, et soutenant le caractère du nom: au nom du soleil et des dieux, de l'Éternel, seigneur, maître et dominateur des dieux.

Pl. xli. 1. 2. Figure égyptienne de l'âme ptérophore de Dieu, qui en garde les honneurs, qui le célèbre avec tout ce qui est en elle, qui renaîtra comme la fleur pour le louer.

Pl. l. 4. 5. Sentence du poëte Bachylides, gravée sur une pierre de touche : La pierre lydienne fait fait connoître l'or, mais la sagesse et la vérité toutes-puissantes manifestent la vertu des hommes : sentence imitée de Chilon, l'un des sept sages de la Grèce (1), et trop conforme aux maxi-

(1) Laert. 1. 98.

mes de sagesse qu'on voit énoncées en hiéroglyphes, pour ne pas prêter un nouvel appui aux preuves de leur déchiffrement.

Pl. LI. 3. Trois guerriers à cheval, dont l'un plus magnifique que les autres, ont bien l'air du Seigneur des armées, surtout en les rapprochant du T. VI, Pl. XLIV. 1.

PL. LIII. 2. Deux guerriers armés du seul casque, des esprits défenseurs, emportant un mort, que soutient aussi au milieu d'eux un seigneur largement vêtu, à tête barbue et chauve, paroissent également être le Seigneur-soleil et les autres dieux, l'armée céleste, qui reçoivent et transportent le défunt : conformément au vœu de l'oraison funèbre égyptienne répétée sur un si grand nombre de ces monumens de tombeaux.

Pl. LX. 4. Tête d'homme montée sur quatre moitiés de serpent, qui désignent chacune le roi d'une partie du monde (1) : le *chef* suprême des rois des quatre parties du monde : le soleil et les dieux.

Pl. LXIX. 4. 5. Terme sur le dos d'une tortue monstrueuse à pieds d'homme et de bœuf, de la bouche de laquelle sort un serpent à mamelles et à tête de Pan. Nous ne pouvons mieux éclaircir ce tableau de la vie de l'univers et de tous ses êtres, sous la garde du Seigneur, que par les hiéroglyphes déjà expliqués du T. I. Pl. IX. N°. 4. et

(1) Horap. I, 53.

par une pierre gravée inédite, où la pierre dressée debout, qui représente le Seigneur, et la tête du chien gardien, posés sur le beth samaritain désignant la voie et la vie, et figurant la maison par *son entrée et sa sortie*, expriment le vœu : Que le Seigneur garde ton entrée et ta sortie, ta vie.

Pl. lxx. Lampe formée d'un animal qui a les jambes liées pour être sacrifié. Un coq étant posé sur ce sacrifice de prières, le tout paroît exprimer le précepte : Veillez et priez. Un nom hébreu de la lampe, qui signifie oraison, et qu'Horace appelle veillante, son origine égyptienne et son usage, le rappellent de même [1].

Pl. lxxxii. 6. Jeunes et vieux, petits et grands, tous les êtres de la création, que désigne la charrue, dansez, sautez de joie, ou, rendez des actions de grâces, et exaltez le nom du Seigneur des armées. Car le lièvre, ou espèce de lapin, que les grands et les petits élèvent avec l'aigle, désigne les animaux, et par-là les armées célestes.

Pl. lxxxiii. 1. Les bains des âmes dont parle Grégoire de Nysse, figurés par deux femmes nues qui se purifient à la tasse d'eau lustrale : le précepte, soyez purs, avec l'enseignement, que le culte de Dieu purifie les âmes, que la crainte de Dieu

(1) Clem. Alex. Strom. I. p. 361. Prov. xxi. 2. Luc, xii. 35.

purifie le cœur : comme le porte la maxime orientale. Les Égyptiens se lavoient pour la pureté de l'esprit et du corps ; et les bains étoient considérés comme l'équivalent de sacrifices (1).

Pl. XL. 2. Lampe en forme de tête de nègre, et dont le lumignon est dans la langue, offre l'image de la voix de l'invisible qui éclaire : ou de la voix qui luit dans les ténèbres, avec le nom du Ps. XVIII. 26.

Pl. CXI. Buste de Cybèle, ayant des tours sur la tête, et soutenant deux cornes d'abondance : Abondance et le ciel.

T. VI. p. 73 du texte. Scarabée qui ajoute aux attributs, soleil, boulevard, Dieu, ceux de pierre ou rochers, ma haute retraite, mon bouclier, la force de mon salut. Cette dernière expression de la langue sacrée est rendue par le bâton pastoral, dont un bout forme l'angle de la force : caractère répété sur une pierre gravée portant les mêmes paroles conformes aux Ps. LXXXIV. 2. XVIII. 2. et 2. Reg. XXII. 2. 3.

Pl. I. N°. I. Image, ou nom de l'immortel Dieu à qui est adressé un hymne commençant, de même qu'un grand nombre de ces pièces liturgiques, par le serpent formant l'angle du carré, la sphère, la plume, l'œil sur le trône et l'é-

(1) Se piè sacrificasse opinantur, si cutem laverint. Lactant. V. 19.

querre, etc. Honneur éternel à Dieu, le bienheureux et le juste. L'œil au-dessus d'un siége de repos correspond à un nom arabe du bonheur, composé de ceux de l'œil et du repos. Nous verrons, dans la suite, une autorité plus déterminée de cette valeur.

Pl. II. 3. Le chat, la nature repose aux pieds du Seigneur, le tout-puissant, le sage et bon, le clément et le juste, etc.

Pl. III. 2. et Pl. IV. 1. Variantes d'un hymne inscrit sur des images d'hymnes personnifiés, et ayant, avec le CXLV^e. Psaume de David, des rapports plus ou moins directs. On les reconnoît dès l'ouverture (Je t'exalterai, mon roi, mon Dieu), exprimée par le caractère de l'élévation, un sceptre du monde, et le serpent, sur le faisceau que nous avons vu le nègre établir en signe de propriété, du *tien* et *mien*, mais que l'hiéroglyphe exprime souvent à la chinoise[1], et avec le *moi* ou *nous*, par des caractères de la terre, du ciel et de tous. C'est pourquoi la sphère et la tête de chien distinguent les sceptres qui expriment, *mon roi*, dans les deux exemples de ce texte, parlant au nom du genre humain, avec l'humilité équivoque d'un Chinois se désignant, ou son fils le petit lui-même, par le caractère du chien. La première inscription rend ensuite la bénédiction du nom de

(1) Bayer, VIII. 144. 145.

Dieu dans les temps présens et éternels, par l'œil en rapports et l'homme qui bénit de la main élevée, rangés autour des noms du très-juste père céleste, que figurent le triangle avec l'équerre et le papyrus sur une sphère; par le caractère chinois du champ, ou l'aroure divisé en quatre, et désignant l'année sacrée de quatre ans, puisque son quart représente l'année ordinaire [1]; par trois sphères de l'éternité et par une autre enceinte, ou *période* [2], appuyée sur deux traits et environnée, de chaque côté, du complément du nombre dix : comme on diroit des dizaines, ou dix mille multipliées des années éternelles. L'expression suivante du Psaume : le Seigneur est grand, est figurée immédiatement après par l'épervier et la montagne à triple cime : de même qu'un grand homme est désigné par le caractère chinois de l'homme et celui de la montagne aussi à triple cime, tracé comme le symbole indien de même valeur. Les caractères des bornes et du négatif, placés sous la montagne, déclarent que sa grandeur n'a point de bornes. Le terme hébreu désigne, au reste, une grandeur impénétrable, qu'on ne sauroit pas plus sonder que l'intérieur des montagnes. Le Seigneur, infiniment digne d'être loué, est représenté par trois de ses sym-

(1) Horap. I. 5.

(2) L'Analise de l'inscription de Rosette.

boles, l'oiseau, le bœuf, et le serpent accompagné de trois traits; par les caractères de la propriété de la terre et du monde, entremêlés de plumes. Le tout forme le tableau du Seigneur fort et vivant, à qui appartiennent nos louanges, lesquelles sont répétées avec la formule précédente de l'année et des siècles éternels, bénissant les noms du Seigneur qui est grand, dont la grandeur impénétrable est sans bornes, à qui appartient la louange.

Les générations, toutes les races qui loueront les œuvres de Dieu et ses exploits, sont représentées par les hommes petits et grands qui élèvent le bras, par la plume d'honneur, et par les deux éperviers du père et de la mère des œuvres de la création [1], ultérieurement désignés par l'équerre de justice : *clef de tous les ornemens* dans Proclus, aussi-bien que parmi les caractères chinois, où elle est modifiée comme ici. La pyramide, qui est un monument de gloire, et qui est grande, retrace la grandeur de la gloire de Dieu, que représente un oiseau placé à côté. La plume, le signe de l'élévation, et l'homme élevant le bras, figurent, autour d'elle, les générations qui s'en entretiendront, qui la loueront, l'exalteront; ce qui peut donner une idée de ce qui s'est passé auprès des monumens de la *grande gloire* des rois d'Égypte. Les merveilles

(1) Horap. I. 8.

de Dieu sont indiquées par les trois points servant aux cabalistes pour désigner le mystère des trois esprits, et qui figurent les merveilles dans l'inscription de la planche suivante, dans le Papyrus-Cadet, et ailleurs. Un homme en marche élevant un bras, l'angle qui désigne la force, et un oiseau, représentent, avec la plume et les deux éperviers, ceux qui publieront la force des œuvres de Dieu. Les derniers caractères sont répétés de la ligne précédente, et avec la même valeur, en correspondant aux répétitions du Psalmiste. L'annonce de la grandeur de Dieu, qu'il répète aussi, est également répétée dans l'hiéroglyphe, et par le même caractère de l'élévation, par l'homme qui célèbre en élevant le bras, et par la pyramide. Cette dernière posée sur une ligne droite, et sur une autre pyramide, ou obélisque qui paroît couché, l'œil et le reste, répondent peut-être à l'expression hébraïque, la beauté de la grandeur, de la gloire, mieux rendue dans l'inscription suivante. Des nouvelles figures d'hommes chantant des louanges, et les caractères qui les accompagnent, retracent ceux qui attestent la grandeur de la bonté et de la justice de Dieu. Le terme, grandeur, est toujours rendu par la pyramide. Dans la sixième ligne qui suit ici, elle entre de même, avec trois plumes et les trois points, dans le résumé de la louange de la grandeur des œuvres et des merveilles de Dieu,

sur lesquelles le Psalmiste revient avec des répétitions supprimées ou variées dans le reste de l'inscription. Deux hommes et des caractères répétés de Dieu la terminent, comme le Psaume, par toute chair bénissant le nom divin.

L'inscription N°. 3. sur le dos de l'image, résume la louange de Dieu maître des dieux, de la grandeur du Seigneur et de ses merveilles, sa force, sa bonté et sa justice. Celle du N°. 7, copiée sur le devant d'une autre image, répète, comme sur nombre de figures pareilles, le commencement de l'hymne : J'éleverai mon roi, mon Dieu béni dans les siècles. Le Seigneur est grand, ou élevé. Car la montagne est remplacée par un ancien caractère chinois de ce qui est élevé, semblable à la huitième clef de tête élevée.

Ces retours constans des mêmes symboles correspondans aux répétitions des mêmes paroles du texte hébraïque, sont aussi reconnoissables dans les caractères, très-différens d'ailleurs, de la variante Pl. IV. 3., tracée sur une figure de bois de sycomore. Les premiers célébrans de figure humaine y sont remplacés par un animal qui adore. La bénédiction qu'ils proclament est exprimée par un ancien caractère chinois de la lune sur celui de la terre, apparemment, parce que la lune qui s'élève sur la terre la console de la chaleur du jour. Cet œil nocturne du ciel, qui

repose ici sur la terre comme sur son trône, est d'ailleurs lui-même un symbole de salut. Une fiole de parfum combinée avec les caractères de tout et du temps, retrace la bénédiction dans tous les temps. Les plumes réunies dans la seconde ligne de l'inscription précédente sont remplacées par la triple palme, ou fleur qui, dans celle de Rosette, désigne les honneurs divins et les colonnes des temples. Les petits et les grands qui célèbrent les œuvres de Dieu, sont conservés sous une autre forme. Ces œuvres merveilleuses, leur grandeur et leur beauté, sont figurées par les trois points, et par la pyramide, dans toutes ses formes, couronnée de la lune et du soleil, qui forment un caractère chinois de la beauté, qui se distingue ici de celui de l'Éternel, en ce que la lune est placée au-dessus du soleil. La grandeur de la gloire de Dieu est exprimée par le caractère chinois même d'une montagne, placé sur une pyramide de lumière et de gloire. Le Psalmiste répétant et variant la mention des merveilles de la gloire, de la grandeur des œuvres de Dieu; la pyramide revient aussi, dans la troisième et la quatrième ligne de l'inscription, deux fois placée comme une lumière sur les trois points, et deux fois à sommet tronqué [1]. Ceux qui sont prêts à tomber sont figurés, dans la sixième ligne, par

(1) *Voyez* aussi Job, v. 9. IX. 10.

une fleur tombante et brisée de lotus. Ceux que Dieu nourrit et rassasie sont figurés dans la huitième, par la cinquante-troisième clef chinoise d'un grenier accompagné de l'oiseau bien nourri, que nous reverrons dans le Papyrus-Cadet, et sous la même acception de nourriture spirituelle. Car c'est ce dont il est question à la fin de ce bel hymne, récité vraisemblablement dans la même vue du bonheur de l'autre vie, que les rabbins assurent à ceux qui récitent le Psaume trois fois par jour, comme les Égyptiens faisoient leurs prières. Ils diffèrent au reste essentiellement. Mais les observations faites sur l'hymne égyptien suffisent pour en achever le déchiffrement.

Pl. IV. 2. 3. Inscriptions sur la plinthe d'un Apis dont la première porte, dans le lièvre symbolique de la manifestation (1), dans deux oiseaux divers, trois adorateurs, le cercle avec la ligne perpendiculaire et l'horizontale, l'ellipse, l'équerre, etc. Adoration à la manifestation de Dieu, de l'Éternel Dieu, le Seigneur, du Très-Haut; au nom du soleil de justice, hommage. La seconde porte, dans les angles placés au-dessus et auprès du carré, le triangle et la clef du Nil, les noms des puissances supérieures et inférieures qui contiennent le triple monde. Ce sont les valeurs de ce

(1) Horap. I. 26.

grand symbole d'Osiris-univers et âme du monde, exposées par les premiers élémens de l'écriture ; il peut être le résumé de l'hymne que chantoient les enfans qui l'accompagnoient dans les processions.

N°. 4. Croix-amulette et symbole d'Isis, qui, en exprimant ce nom (1), est chargée des autres attributs de *la reine Isis, reine de toute la terre et régente d'Osiris*, *qui a cueilli les fruits pour les hommes* : noms cités par les anciens, d'après une incription de son image. Il paroît que le même symbole de la croix désignoit la Minerve d'Athènes et Cérès Tarréa, en remplaçant leurs images sous forme humaine (2). Le *mim* final hébraïque qui, de même que le carré oblong dans la doctrine pythagoricienne, est un symbole de collection et de pluralité, forme avec l'œil sous lequel il est rangé, le nom d'Osiris, πολυόφθαλμος, à beaucoup d'yeux. Le caractère d'Isis, ou Neith recueillant le fruit, qui est un N. de l'ancien alphabet égyptien, ressemble également à un *beth* samaritain, sur lequel on a dit les mêmes choses que sur la sagesse, qu'elle étoit avec Dieu ordonnant tout, qu'elle fait don-

(1) *Isi*, croix, suspendu en copte.

(2) Quantùm distinguitur à crucis stipite Pallas Attica, vel Ceres Tarrea, quæ sine effigie, nudi palo et informi ligno præstant.

ner le fruit dans son temps; qu'elle est ouverte pour recevoir le Saint-Esprit [1]. Le reste est déjà expliqué ailleurs [2].

Pl. v. 2. Le prophète de l'Éternel et son porte-drapeau, portant son nom et le sien propre, de prophète messager des rois célestes dans les couleurs de ce drapeau, dont le bâton rappelle les vingt-six membres d'Osiris.

Pl. VIII. 1. Scarabée à tête humaine couronnée de la sphère et à quatre ailes : l'éternel esprit créateur, revêtu de lumière.

Pl. IX. 1. 2. Petits bas-reliefs de bronze doré, dont le premier porte l'image de l'esprit éternel, ineffable et juste, reposant en lui-même au-dessus de la génération. Il est précédé de l'épervier et du crocodile à tête d'épervier, qui pourroit exprimer les attributs du Très-Haut et invisible. Ce sont cependant des symboles principaux, au nombre de ceux dont parle Diodore de Sicile, figurant le Nil et l'enfer, et le bas, l'esprit et la matière, la lumière et les ténèbres, et qui, dans un pareil sens, peuvent accompagner Dieu comme ses ministres assistans. N°. 2 porte le quaternaire divin, la reine Isis, ou Neith la miséricordieuse, assise sur un trône, et tenant le sceptre de

(1) Pic. Mirand. Heptaplus, p. 112. Les Cabalistes, et Bayer, I. 51. III. 149.

(2) Lettres sur les Hiéroglyphes, p. 71.

miséricorde; Osiris, père et roi; Agathodæmon pour Orus, et le Cynocéphale pour Anubis : le tout conformément à l'antique doctrine que cachoit le symbole de Sérapis, repris sous les Ptolémées.

Pl. x. 3. Petites inscriptions d'image, dont celle du milieu exalte le Roi du monde, le bienheureux et fort, le soleil éternel, père et roi. Une autre, composée des caractères de nom et de fils, l'ellipse et une oie, d'un homme qui lève le bras, une ligne droite, et le soleil avec la lune, paroît célébrer le nom du fils du Roi éternel. La troisième est pour son épouse.

Pl xi. 2. Les esprits gardiens en costume et dans l'attitude de deux gardes : le vœu pour qu'ils gardent.

Pl. xii. 3. 4. Espèce de cachet dont la partie supérieure paroît formée de deux lions couchés, qui désignent les lois, tandis que la base est distinguée par un os brisé et un cheval couché au-dessus d'un hippopotame. Le tout peut figurer la chair domptée et le repos des sens triomphant du vice, en se soumettant aux lois qui ordonnent de le combattre.

Pl. xiii. 1. semble retracer un précepte contenu dans les expressions de Plutarque, que les vrais initiés gardent dans leur cœur, comme dans une arche, la parole pure et nette de Dieu,

λόγος [1]. Car le sanctuaire monolithe inaccessible que porte la figure représente la parole sacrée de vérité, déposée dans l'inaccessible [2]; et il est le plus souvent porté par des femmes nues, agenouillées, par des âmes pieuses qui ne couroient pas le risque des non-initiés, que privoit de la raison la vue de l'image de Bacchus renfermée dans l'arche de Cypsèle [3]. De la même manière les arches égyptiennes renferment une de ces images, qu'on appelle Osiris ou Orus. L'inscription mal tracée qui l'accompagne dans cet exemple, paroît le nommer lumière qui se lève à l'arrivée de la force des dieux : ce qui est un nom commun de l'ange Gabriel et d'Hercule, à qui apparut, dans le désert de la Libye, le bélier adopté parmi les signes du zodiaque. L'obélisque couché à une extrémité de l'inscription, l'espèce de germe qui s'élève à l'autre, et entre-deux, le caractère, *dans*, une massue, l'angle du carré et des jambes, rendent ce sens conforme au croissant, qui fait du bonnet de la petite image un symbole du lever.

(1) De Is. et Os.

(2) In adytu veritatis repositum sermonem revera sacrum [ἱερὸν λόγον], AEgyptii quidem per ea quæ apud ipsos vocantur adyta : Hebræi autem per velum significarunt. Clem. Alex. Strom. v.

(3) Pausanias, VIII. 12.

Pl. xiv. xv. Vase sacré couvert de trois tableaux. Dans le supérieur, N°. 3, tous les peuples de la terre, que représentent trois cynocéphales, bénissent l'Éternel qui est au ciel, figuré par une barque : *le Père bienheureux, qui a des vaisseaux resplendissans pour demeure et habitation* (1), dont le dernier est tracé par l'armée céleste, ou par le chien. Le grand tableau moyen porte un sacrifice au Père céleste, environné d'une ogdoade de déités. Isis, parmi elles, nourrit son fils Orus au milieu d'une gloire de fleurs de lotus, au nombre de quatorze, consacré par une des divisions d'Osiris. Dans le tableau inférieur, les armées célestes du soleil et des astres célèbrent et adorent avec tout ce qui est en eux la face divine, le grand esprit; tandis que sous l'inspection du bon esprit, Agathodæmon, un ciel nouveau et une nouvelle terre, un bœuf et des vaches dans les fleurs épanouissantes de lotus, assistent l'ineffable soleil de justice, qui se lève sur le monde. On voit que c'est le triple ciel qui adore son auteur, et qui nourrit l'espoir de l'initié. Une inscription, ou tableau en figures moindres linéaires, répète à peu près la même chose sur le bord supérieur du vase.

Pl. xvi. 3. 4. Lion couché, sur le dos duquel

(1) Expression de Manès dans Saint Augustin.

paroît s'élever une jambe et un pied, en formant le nom de celui qui viendra juger.

N°. 5. Le Seigneur protége tous ceux qui invoquent son nom, qui espèrent en lui, exprimé par un aigle à ailes étendues, devant qui un homme à tête de chien fléchit le genou en étendant les bras. La tranche de la pierre porte ; ἀδιάντα +. 1. A la toujours florissante parfaite unité.

Pl. XIX. 3: Dieu au milieu des dieux, le roi des cieux et des terres : le nœud figurant les dieux comme sur les cordelettes primitives, et dans deux exemples déjà cités.

N°. 4. Le nom immortel qui redresse nos infirmités, ou de celui qui les guérit, figuré par le serpent qui forme le caractère du nom autour de la ligne droite, traversant trois autres lignes tortueuses et inclinées. V. Denon, Pl. 131. N°. 1, et Ps. CIII. 3.

N°. 5. et Pl. XX, XXI, XXII, XL. 5, portent des demandes de secours, et des noms souvent hébraïques des puissances célestes et de Dieu, en confirmation de la valeur des symboles de pareils monumens, et de leur conformité avec les noms divins de la Bible, conservés dans sa langue patriarchale, d'après la défense de rien changer dans le culte des premiers ancêtres, et dans ces noms barbares devenus étrangers, qu'ils avoient transmis à la pos-

térité (1). Nous n'en releverons en particulier que la Pl. XXI. 6, où le nom de Jao Zabaoth Adonaï est invoqué contre les ténèbres du Tartare : ce qui répond aux symboles des noms divins surmontant le crocodile. Les N. N. dans le bouclier et autour du nom puissant personnifié qui défend du mal, Pl. XX. 7, expriment le mot copte, αν, ιν, loin, *procul*, qu'on trouve aussi gravé avec les deux lettres, et sur des pierres pareilles. Le mot αθθα derrière Isis, Pl. XXII. 1, est apparemment dans l'acception de mère : ou il remplace, comme dans l'onkelos, le nom, Issa, de la mère des hommes et de la déesse égyptienne. Le nom de Michaël, Pl. XXI. 2, est un de ceux qui sont cités par Psellus comme ayant une force secrète dans les mystères, lorsqu'ils sont prononcés suivant le dialecte hébreu.

Pl. XXIII. 4. Femme qui considère une pomme, le symbole du désir qu'elle paroît contenir, au reste, dans son siége, et d'après un précepte moral que cette figure peut exprimer, comme celle du T. VII. Pl. XLV. 1. 5.

Pl. XLVI. 1. Tête mixte de bélier et de bouc sur un char entre deux lions : le Tout-Puissant sur son char environné de ses forces : comme au

(1) Jamblic. de Myster. VII. 4. Les Fragmens Hermétiques, l'Oracle dans Psellus, Origen. contr. Celsum. I. p. 18.

Ps LXVIII. 18. Cette explication est confirmée par N°. 3, où la même tête et celle de Jupiter, montées sur les foudres ailées, présentent la double image du Seigneur fort des armées, monté sur le char du tonnerre, sur les ailes des vents, qui sont ses ministres et ses forces.

Pl. LVI. 2. Pierre sépulcrale où l'image de la défunte est environnée de deux *mains levées vers le ciel :* ce qui est l'image la plus commune de l'invocation du ciel, et comme la demande de prier pour la défunte. On a tâché d'expliquer ce prétendu mystère par une inscription aussi mal entendue : Je lève mes mains vers Dieu [et non pas contre lui], qui m'a enlevé innocent : laquelle n'est pas une imprécation, mais le pieux remercîment de celui qui, enlevé dans l'état d'innocence, est assuré du ciel (1).

Pl. LXVI. Vase de bronze monté de l'aigle à ailes étendues, et enveloppé du serpent de la vie et de la santé, présente l'image du Seigneur qui protége la vie et la santé du buveur, contre tout poison mortel ou nuisible qui pourroit entrer dans ce vase. Une pierre gravée dans Kirker, OEdip., T. III. p. 469. fig. 7, constate cette explication par la même image du nom du Seigneur qui protége la vie de son peuple.

(1) Une inscription dans Mabillon, Iter. Ital., p. 73, confirme ceci pleinement.

Pl. LXVIII. 1. Lampe dans laquelle est une souris couchée près du lumignon, et d'où sort un serpent : qui éclaire la mort, et d'où sort la vie.

Pl. LXX. 1. 2. Conformément à des exemples déjà cités, Harpocrate-précepte avertit d'*adorer* entre la chouette qui veille de nuit et le lion couché, symbole du jugement et du juge vengeur, exprime le précepte : Veillez et priez, car le jugement est près. La souris, également symbole du jugement et de la destruction, remplace ailleurs le lion (1).

Pl. LXXXI. 1. exprime le même précepte, veillez et priez, par la chouette et l'enfant levant une main au ciel et touchant la terre de l'autre. La figure de la religion qui, entre-deux, remplace Harpocrate, et qui lève la main comme pour avertir et ordonner, sert en quelque sorte de signe impératif. Les deux piliers sur lesquels les symboles sont posés, les désignent comme les bases de la religion. Nous avons déjà observé que c'étoit là à peu près le dernier mot de l'officiant dans les mystères.

Pl. XCV. 1. Le roi clément et juste figuré par le sceptre de grâce et de justice, qui est couronné de la partie supérieure du sphinx au lieu de la tête de huppe, tandis que l'ongle d'hippopotame

(1) Baudelot, de l'Utilité des Voyages, t. 1. pl. 16. et pl. 10. Kirker, Œdip., II. 450. n°. 5. Raspe, n°. 12,875.

occupe sa place au bas : ce qui est une nouvelle preuve de la valeur du sphinx.

En recueillant les vocables dispersés de la langue symbolique universelle et naturelle à l'homme, nous ne devons pas négliger les Pl. cxv. et cxxi. qui présentent *tous les dieux* de l'ancienne Bretagne dans des pierres dressées, ou des rochers adorés de tant de peuples sauvages, et dont le nom désigne Jehovah dans la Bible. Dans le dernier exemple, ils sont au nombre 370 des jours de l'année et des anges qui les dominent, subordonnés aux cinq dieux de l'année entière. C'est le germe de l'architecture primitive représentant l'univers, l'année et tous les dieux par les édifices publics de plusieurs pays, et parmi les nègres les plus barbares, aussi-bien qu'en Égypte et à Thèbes, dont un quartier porte le nom, Carnac, de l'endroit où l'on voit ce monument.

T. vii. Pl. 1. Fragment de bas-relief représentant un sacrifice à celui qui dirige le passage par *les grandes eaux :* au rocher du salut. L'inscription qui l'accompagne commence par les caractères de la terre et de ses deux régions, la supérieure et l'inférieure, suivis de ceux de la miséricorde qui sauve, à laquelle elle offre le sacrifice. Comme dans des inscriptions déjà citées, le reste est rempli de caractères de noms divins, près des emblèmes de l'hommage qui leur est rendu. Une

plume posée devant une ligne perpendiculaire, qui est environnée d'une losange, signifie honneur au Dieu un absorbé dans l'excellence. Trois cynocéphales au-dessus d'un serpent; le carré de la terre devant l'aigle; le caractère du datif deux fois répété avec la note de l'unité, des serpens et un cynocéphale seul qui, assis sur trois lignes, a la même valeur que les trois cynocéphales; plusieurs autres caractères déjà connus exhortent ensuite tous les peuples de la terre à offrir des prières immortelles au Seigneur le Dieu un toujours vivant, qui donne la vie, le toujours vivant et unique : que les nations célèbrent le Seigneur très-unique, toujours vivant du ciel, l'esprit toujours vivant des cieux.

N°. 5. 6. Inscriptions sur une petite image divine de jaspe, dont la dernière ne porte, sur le devant de la plinthe, que la formule générale, louange à Dieu : à Osiris, beaucoup d'yeux, ou bien aux dieux gardiens. On peut aussi traduire la fiole de parfum en guise de titre d'hymne, parfum, θυμίαμα. N°. 5 adresse au Dieu clément et juste, le vénérable et tout-saint père et créateur, lumière du monde : le parfum, la louange du cantique, l'offrande d'exaltation de toute chair qui vient à lui, à la manifestation du Dieu très-unique, invocation. Dieu grand, roi parfait de la terre et du ciel, qui jugera la terre dans l'équité; la terre et ses limites sont remplies de la gloire du

Seigneur que j'invoque. Il est superflu de réciter les caractères, pour la plupart déjà connus, que nous venons de rendre l'un après l'autre, et dans le même ordre, par les termes correspondans. Nous rappellerons que la croix carrée derrière un siége, est un caractère chinois du vénérable, et qui est tracé de même [1]. La croix de tout sur la sphère, fait tout-saint, et répond à la trente-troisième clef chinoise d'un maître saint et parfait. La plume d'autruche est le symbole de la justice. La terre jugée des quatre élémens se distingue par quatre traits de celle que les Hébreux appellent *areg*. La pyramide, monument de gloire qui remplit les limites de la dernière, est un caractère aussi parlant que les figures des adorans. On peut rapprocher cette pièce, soit d'une invocation que les Brahmins adressent au soleil [2], soit de l'inscription mystique que les Arabes prescrivent pour le cachet de cet astre [3], en lui conservant, d'après la tradition, les principaux attributs de l'hymne égyptien.

Pl. II. Fragment de peinture égyptienne, qui en est aussi un de la table isiaque, avec quelques variantes, dont la principale est dans l'inscription du retable de la déesse, qu'elle qualifie de grande

(1) Bayer, Museum Sinicum, l. II. p. 91.

(2) Notes sur Philostrate, p. 94.

(3) Kirker, Œdip., t. II. p. 75.

mère de la nature, qui conserve et subjugue les élémens, très-parfaite et éternelle déesse.

Pl. III. 3. 4. Le serpent bon, l'esprit de bonté, le bon.

N°. 5. Au nom glorieux des six puissances *droites* qui entourent et protégent, comme une muraille crénelée, le champ des douze divisions, c'est-à-dire, le ciel.

N°. 6. Tour, ou muraille à créneaux en forme de flammes : soit le nom du Seigneur, qui est une forte tour (1) ; soit celui qu'il prononce lui-même en promesse de garder : je suis un mur de feu (2).

Pl. IV. 2. Scarabée, dont la base porte la clef du Nil et un objet indéterminé, soit une langue, une sangsue, un fruit, soit une autre chose douce. Dans le premier cas, ce seroit le mot de l'amulette que prenoit Isis avant d'accoucher, voix de vérité ; dans le second, le précepte : honore la vérité, vu que le nom hébreu de la sangsue, *keram*, signifie honorer ; dans le troisième, ce seroit l'exclamation d'usage dans une certaine fête religieuse : douce est la vérité.

N°. 3. Peut-être AT. initiales du terme, *αν Τοφαιτ*, loin enfer ! que nous avons vu sur une pierre gravée.

(1) Firma turris est Jovæ nomen. Prov. XVIII. 10. Ps. LXXXIX. 19.

(2) Zachar., II. 5.

Pl. v. 4. 5. Double gardien, à tête de lion, et doubles parties antérieures du bœuf : esprits gardiens de la droite et de la gauche; les puissances droites et gauches, ou des deux hémisphères que représentoient Apis et Mnévis. On peut en rapprocher T. II. Pl. XCII. 6. et Gorlée II. 104. où la puissance gauche la moins forte, dont on désire le repos; où l'un des deux bœufs tournés vers des côtés opposés, est couché. La représentation du ciel que devoit offrir l'Égypte, ciel inférieur, rend vraisemblable la rebellion de ses troupes, parce qu'on leur assignoit le côté gauche, et le droit aux étrangers; parce qu'on les traitoit en miliciens de la police et exécuteurs de la haute justice, plutôt qu'en défenseurs.

Pl. VI. 2. 3. Tous les esprits gardiens, visibles et invisibles : et sur le revers de la pièce, une inscription à trois colonnes. La première adresse louange au Dieu de la vie, lumière du monde : ou, si l'on veut, sa plume, puisque les anciens chrétiens mêmes avoient conservé cet attribut de plume sans le traduire. Elle y ajoute celui de soleil et les dieux adoptés par les Persans [1] et d'autres nations. Ce dernier est répété dans l'ovale de la colonne du milieu, avec le tabernacle, l'ancien caractère chinois du bon, et le papyrus qui désigne un père. C'est le soleil et les dieux du

(1) Cyropæd., VIII. 7.

même temple, le nom de Dieu qui comprend tout, *le bon, le père* (1). Le tout-puissant, Dieu éternel, est aussi sollicité, dans cette colonne, d'étendre ses ailes sur l'homme pieux qui quitte cette terre pour une autre meilleure.

Pl. VII. 3. Amulette portant d'un côté l'œil gardien, et de l'autre, la tête barbue du soleil couronné de plumes : le Seigneur soleil invoqué pour conserver, en réfléchissant sa face sur le porteur.

N°. 4. Amulette à douze découpures autour d'une croix grecque, qui en occupe la surface : le signe de réception parmi les initiés, exprimant le vœu pour que le myste soit ultérieurement reçu entre les dieux.

N°. 5. Amulette d'une tête de crocodile : peut-être le chef des ténèbres; ou l'orient, puisque les yeux du crocodile désignent le lever, suivant Horapollon. I. 68.

N°. 6. Scarabée dont la base porte principalement dans un cadre une variante du nom, *sol propugnaculum Deus*, encore varié au N°. 5. Pl. XX.

Pl. VIII. 1. Variante de quelques pierres pareilles, déjà expliquées, du catalogue de Raspe. C'est le nom du père spirituel qui est au ciel au milieu des

(1) Ὁ δὲ Θεὸς καὶ πατὴρ καὶ τὸ ἀγαθὸν, τῷ εἶναι τὰ πάντα. Fragm. Herm., x. 3.

dieux, le droit et miséricordieux, le très-haut, revêtu de lumière, couronné de puissance et de gloire.

N°. 3. 4. 5. Inscriptions sur deux de ces petites images qui réunissent, dans le bâton pastoral, la charrue et le filet, ou corbeille suspendue sur le dos, les attributs de pasteur, laboureur et pêcheur d'hommes qui se sauvent, également réunis dans l'hymne chrétien souvent cité. C'est le clément, le juste et qui sauve, le créateur et le conservateur, etc. La première de ces inscriptions porte un œil, le serpent, une manière de clef du Nil, une plume, le carré oblong et les nœuds des cordelettes de compte, qui désignent tout, parce qu'elles contenoient les signes de tous les nombres, et que ces nœuds sont au nombre de trois, qu'on prononce, tout. Théon de Smyrne ajoutant à cette observation qu'un et deux signifient un et chacun (1), on a vu le double nœud figurer chacun dans l'inscription de Rosette. On peut lire celle-ci: Au Gardien immortel de l'Univers, louange de toute la terre! Le petit triangle, l'équerre et la plante de papyrus, tracés sur le dos de la même image, et copiés au N°. 4. forment le nom du très-juste, le père. N°. 5 porte l'inscription: Au

(1) De illo primo [ternario] enunciatur hæc vox, *omnia*, de minoribus enim ipso non enunciatur, sed *unum* et *utrumque*.

soleil qui dirige les dieux, toute la terre et le ciel offrent à main ouverte cantique ou parfum.

Pl. x. 1. Invocation à l'esprit de la nature, la pieuse mère, figuré par un vautour à tête de femme [1].

N°. 5. Charrue, clef du Nil, aigle et équerre sur la plinthe de l'image d'un animal sacré ou symbolique : le créateur du ciel, le roi juste.

Pl. xx. 1. Base de scarabée exprimant un passage des Fragmens Hermétiques, xiii. 9. par le centaure, la vertu de continence, qui fait triompher l'esprit du vice opposé qu'il foule aux pieds.

Pl. xxi. 3. Octriades écrivant sur son bouclier, j'ai vaincu : ou plutôt l'application de ce trait d'histoire à un pèlerin de cette vie au bout de sa carrière. Car l'homme qui écrit à genoux, et qui porte un bâton, est entièrement nu, ayant *déposé son* vêtement.

Pl. xliii. Autel dont les trois côtés sont couverts des images de l'âme et de toutes les œuvres du Seigneur, qui lui rendent des actions de grâces.

Pl. xlv. 5. Figure d'homme, qui semble remplir, et prescrire par l'exemple, la moitié d'un précepte connu d'Anacharsis, et qu'exprimoit son image dans cette attitude; l'une et l'autre consta-

(1) Horap. i. 11. et Ammian. Marcellin. xvii. 4. Per vulturem naturæ vocabulum pandunt.

tant la valeur d'une figure analogue, T. vi. Pl. xxiii. 4. et N°. 1. de cette même planche, qui porte le symbole du désir à la main. Les savans pourront choisir, au reste, entre la pomme d'Ève ou de Vénus.

Pl. xlvi. 3. Aigle sur une tête de bélier : le Seigneur fort, de même qu'en pierre gravée.

Pl. lxvi. Sarcophage soutenu par les bras, les ministres ailés de la toute-puissante nature, gardienne de cette demeure éternelle d'un mort. Entre leurs ailes déployées, un caducée est entrelacé de feuilles qui s'élèvent d'un pot de *terre*. C'est l'image de la résurrection des justes, qui s'éleveront de la terre au ciel; qui fleuriront comme des feuilles vertes, comme des cèdres et des palmes. En conformité des rits funéraires des Juifs, on voit ces emblèmes tracés sur les sépulcres, dans les caveaux de leurs anciens rois, près de Jérusalem; aussi-bien que dans leurs cimetières actuels hors des villes du Levant. Près de ces dernières, les Mahométans animent aussi les mêmes symboles sculptés sur leurs tombeaux par des pots de fleurs qu'ils y entretiennent sous des cèdres. Ces paroles tendres et vivantes du langage universel que la nature elle-même enseignoit partout à ses enfans, ont été transmises de génération en génération parmi les peuples, chez lesquels nous n'avons pas cherché en vain les monu-

mens précieux de cette langue. Aussi avons-nous cité indistinctement ceux qui ont été assignés à des nations diverses par l'auteur du recueil qui se termine ici.

Ouvrages de Kirker, et autres.

Avant de passer à la revue des grands monumens copiés par Norden et Denon, nous descendrons, avec le P. Kirker et les voyageurs, dans ces caveaux d'Égypte, où les morts reposent sous la protection des lettres sacrées, utiles au salut. Le savant jésuite en a donné des gravures (1) où l'on discerne, quoique mal rendus, les noms divins les plus communs tracés sur les murailles d'une de ces demeures à autant d'appartemens que les sphères; et au-dessus, des cercueils qui, posés sur des lits de pierre, au nombre des trente-six décans, sont gardés à la tête et aux pieds par les symboles du Seigneur soleil et des autres dieux que l'office des morts sollicitoit à les recevoir. Dans la dernière de ces gravures, on voit les ministres ailés garder les quatre coins du cercueil, sur le milieu duquel l'épervier du très-haut étend ses ailes comme la poule sur ses petits. Le chien-loup conducteur des armées célestes et des morts l'accompagne. Ces images détachées ont quelquefois des inscriptions, et Schaw en avoit trouvé une de loup dont la

(1) Œdip., t. III. p. 400. 403.

base porte une prière jaculatoire adressée au Père de la lumière. Des trente-six noms encadrés dont nous venons de parler, et qui sont peut-être les trente-six talismans des membres d'un Égyptien, la gravure ne donne que ceux du soleil et des dieux du même temple, le bon, sous *Litt.* F; du soleil créateur descendant sur le bas-monde qui lui est soumis(1), manifestant ses opérations par la *descente* qu'Aristobule expliquoit ainsi à Ptolémée(2), Z; de l'éternel Dieu maître de la nature, le saint, et qui sauve, E; et enfin, la formule, *au nom de Dieu élevé*, Y, semblable à celle qui étoit écrite sur la tablette d'un sépulcre antique découvert à Yemen, et dont un Arabe a décrit les détails entièrement égyptiens(3).

Ce sont là des noms et des symboles génériques. Mais tous les caractères qui rappellent la divinité par ses qualités, et qui répètent ces images tracées sur les bandelettes des momies, *pour démontrer manifestement dans la société de quels dieux les défunts étoient reçus*(4); — *toutes les idoles*

(1) ᾧ πᾶσα ὑποτέτακται ἡ γῆ. Deo quidem mundus subjacet. Fragm. Herm. x. 22. C'est l'expression de Philon, *de insomni incumbit* et imperat his quæ ab ipso facta sunt.

(2) Euseb., l. c. VII. 3.

(3) Ebu Haschem, dans Ursinus de Zoroastre, Hernete, etc. p. 140.

(4) Damascius, Vie d'Isidore dans Photius, p. 1089, et Suidas, v. Ἡραΐσκος.

de la maison de chacun semblent également les accompagner, et, de même que chez les nègres, dans la demeure éternelle des cohabitans des dieux. Les images des animaux sacrés, figurés dans le tombeau d'Osymandias [1], sont à la tête de ces symboles dans ceux des particuliers, tandis que les chefs de la nation semblent quelquefois avoir été associés aux originaux mêmes. Car, dans les labyrinthes construits par douze princes pour être réunis dans la mort comme dans la vie [2], ou qu'on joignit au temple de Vulcain, au sanctuaire de l'esprit de la nature pour en indiquer l'accès difficile [3], on enterroit aussi des rois avec des crocodiles, qui alors ne désignoient, sans doute, que la forme incorruptible, ineffable et invisible, sous laquelle il faut adorer Dieu, pour être réunis à lui [4]. Leur enterrement, dans le sphinx privé des parties léonines [5], dans des pyramides et dans des souterrains de l'exacte forme de la croix qui représente la vie future : ou bien comme Osiris [6], et une princesse royale à son exemple [7], dans une vache de bois qui repose, annonçoient

(1) Diod. Sic.
(2) Pline et Strabon.
(3) Hécatée, dans Kirker, Obelisc. Pamphil. p. 476.
(4) Krischna et Arjoon.
(5) Plin. XXXVI. 12
(6) Diod. Sic. I. 85.
(7) Herodot. II. 129.

également qu'ils étoient reçus dans le sein de la miséricorde divine, dans *la colonne de lumière*, ou dans la gloire, et dans la vie future; qu'ils reposoient au sein de la mère universelle [1]. Dans le même esprit [2], les corps embaumés des Egyptiens reposent souvent sur des couches de noms divins, lettres des dieux invoqués, également insérées dans les bandelettes et dans les corps mêmes: tandis que les images d'hymnes personnifiés sont rangées autour du cercueil. Je ne sais si l'on peut espérer de retrouver parmi les premières la collection complète des clefs symboliques. Mais nous avons déjà remarqué le nombre de celles qu'on a trouvées sur une seule momie paroissant se rapporter à celui des chapitres du premier livre d'Horapollon, et dans une caverne près d'Islam-Abad, on a trouvé sur une plaque d'argent, une inscription selon laquelle des *Tahmudas*, ou petites images de bronze, telles que les égyptiennes, y auroient été déposées au nombre des cent vingt chapitres moins un du second chapitre de ce recueil, et des compartimens mitoyens du plan indien de la création, que nous avons aussi examiné. Quoi qu'il en soit, la plupart des copies d'animaux sacrés, aussi-bien que des autres *paroles divines* de piété et de sagesse, déjà expliquées,

(1) Erat et bos omnipotentis deæ fœcundum simulacrum.

(2) Ursinus, Analect. 1. p. 32.

ont été retirées de tombeaux, soit en Égypte, soit ailleurs.

Il faut ranger dans la classe de ces images les pots de différentes formes à tête humaine et d'animaux, dont Paul Lucas avoit trouvé huit à tête de femme autour d'un Apis : soit qu'on ait voulu désigner l'âme rentrée dans l'ogdoade, parmi les huit dieux principes des êtres du nombre de ceux que les Assyriens appeloient sources : soit que la louange gravée sur les pots exigeât ce nombre de l'octave musical d'un caractère chinois duquel dérive un autre de pot à fleurs (1). On en voit ordinairement quatre tracés au-dessous de la représentation des morts que le lion solaire emporte par-dessus les quatre élémens, qui sont distingués par les têtes, couvercles de ces urnes, présentant elles-mêmes, et par ces têtes, l'idée de source et de principe. Indépendamment de tels tropes, cet ustensile premier et fétiche des peuples barbares et autres, qui en ont fait leurs pénates, n'a pu manquer de représenter Dieu parmi les inventeurs des symboles des Égyptiens, qui jusques aux derniers temps adoroient différens vases (2), en y voyant des honneurs rendus à la divinité, lorsqu'ils les portoient devant ses images (3) ; un en-

(1) Bayer, n. 247. 249. v. 25. 28.

(2) Ποτήριον, κεράμιον καὶ τρυβλίον. Lucian. Jupiter Tragœd.

(3) Ὑδρεῖον ἐπὶ τιμῇ τοῦ Θεοῦ. Plutarc.

seignement que toutes choses ne subsistent que par la vertu de l'eau; un temple de leur Dieu où il réside, et où ils l'invoquoient en se prosternant à terre, les mains élevées au ciel, et en rendant grâce à la bonté divine de ses admirables inventions (1). Il ne faut donc pas les considérer tous comme des canopes, ou des symboles d'oracles, imaginés, peut-être, d'après un usage ancien que conservent les sages conseillers de Monomotapa, s'enfonçant jusqu'au cou dans des cruches d'eau pour prononcer leurs décisions. On auroit tort surtout de confondre les vases qui diffèrent par les formes, tels que Kirker en a fait graver plusieurs (2), soit de la forme de ceux que les prians portent souvent à la main, ou de celui qui, dans les textes hiéroglyphiques, désigne le baume, et qui en effet a été trouvé rempli de cet ingrédient des hymnes orphiques (3). Car, si par le trope du contenant pour le contenu, et d'après l'usage observé dans l'écriture mexicaine, les vases de formes diverses déterminées rappellent ce qu'ils contenoient ordinairement, et dont ils portent le nom dans les langues anciennes (4), ils participent aussi des

(1) Préface du 8e. livre de Vitruve.

(2) Œdip., t. III. p. 512. 513. 515.

(3) Ib., t. III. P. 2. p. 384.

(4) C'est ainsi que du nom hébreu et chaldéen, et de l'arabe, *nafṭ*, du bitume servant à l'embaumement, dérive celui du vase qui le contient, nafata.

différentes valeurs du contenu. C'est ainsi que des caractères chinois de vase et de gloire dérivent de celui de main élevée, honorer du geste [1]; et on a déjà cité les autorités d'après lesquelles des vases remplis de choses odoriférantes désignent les prières des saints. Ceux qu'on vient de nommer étant ainsi remplis, et ayant pour couvercles les têtes d'une chouette, d'un chien et d'un coq qui, sur tant de monumens, représentent les veilles, on voit qu'ils prononcent encore le précepte : veillez et priez ; et par des symboles variés de même valeur, qui constatent encore mieux cette acception. Ils joignent au précepte les paroles de la prière qu'ils représentent, et qui, sur le dernier, sont rendues par des symboles déjà familiers, d'attributs qui renferment une demande, de noms divins de l'esprit de l'Univers, son juge et son Dieu, son éternelle, admirable lumière, son gardien qui ne dort point, le maître de la régénération [2] de tous les hommes droits et justes, qui se releveront comme la fleur de lotus, au nouveau jour, qui se renouvelleront comme la lune.

Un autre vase de baume à tête de cheval, ayant un frein à la bouche [3], réunit à l'avis de prier et de contenir les sens et la langue, la bénédiction

(1) Bayer, III. 2. 4. 5.

(2) Γενεσιουργὸς τῆς παλιγγενεσίας. Fragm. Herm. XIII. 5.

(3) Œdip., t. III. p. 513.

du nom divin qu'il exprime, *frein des poulains indociles*, lequel est adressé à Jésus-Christ dans l'hymne cité souvent parmi les œuvres de Clément d'Alexandrie. Nous avons vu plusieurs exemples de noms de Dieu renfermant des préceptes, de ces avis salutaires qu'on faisoit dériver de toutes les qualités divines, et probablement de tous ces noms appliqués à la morale qui enseignoit l'imitation de Dieu [1].

Un pot d'agate de forme moins commune, et couvert en tout sens de fleurs de lotus [2], porte génuflexion au nom glorieux de l'éternel esprit, maître de la renaissance, pour que l'âme partant soit reçue dans le bario des dieux : le nom du Seigneur, le clément et le juste, exalté parmi les peuples, qui répètent la même prière : le tout exprimé dans des symboles déjà connus. Un petit pot, que Beger [3] donne pour vase *myrrhin*, porte une variante de cette inscription ; ou de celle du pot célèbre d'un ancien roi de Chine : renouvelle-toi chaque jour ; renouvelle-toi tous les jours, etc. [4]

Des fragmens de grand vase répétés de la copie de Naxi, Tab. VIII. fig. II. portent les offrandes

(1) Euseb. l. c. XII. 20.

(2) Œdip., t. II. P. II. p. 379.

(3) Thes. Brandeburg., t. III. p. 186.

(4) Bayer, Museum Sinic. I. p. 131. Mémoires des Jésuites chinois, t. I. p. 715.

universelles de louange, d'invocation et de gloire, devant la triade égyptienne, Osiris, Isis et Orus; ou, au très-haut, le clément et le miséricordieux. Ce grand tableau, accompagné du texte des hymnes qui sont adressés à la divinité, a le bord supérieur rempli des étoiles de tous les dieux.

Parmi d'autres vases gravés dans le troisième Tome de l'OEdipe, p. 434, celui sous le N°. 5 porte une image de prière silencieuse, chargée de lignes d'inscription sans caractères, mais environnée d'un bâton pastoral qui sauve, et de la flèche de la mort montée sur la sphère de l'éternité : sauve de la mort éternelle!

Un vase mal rendu au N°. 7, porte invocation à l'Éternel, le Créateur et qui sauve des grandes eaux. Le pot de baume à la lettre F., figure l'invocation. N°. 10 porte pour couvercle le nom de l'Éternel Dieu, et en légende celui de libérateur. N°. 12, couvert de mamelles, exprime l'attribut, plein de grâces.

Le vase sous le N°. 1 porte d'un côté le grand nom du soleil et des dieux, fig. B. d. e; Dieu adoré dans son saint lieu, b; le Très-Haut, a; l'ineffable et juste, c. L'autre côté présente Dieu qui demeure au milieu des dieux, g, f, ayant à ses pieds le ciel, la terre et l'abîme qui publient ses louanges, i, l, k.

Le canope N°. 6, de forme humaine accrou-

pie, ou *assise*, figure un siége d'oracle, et en même temps un *vase de psaume* et de prière. Car le voile de sa tête, les mains croisées et cette attitude même, désignent la prière contemplative, dont l'objet est indiqué par la feuille dans l'une de ses mains. C'est la demande de fleurir comme la feuille verte. Le canope N°. 2 demande l'abreuvement, le *refrigerium*, par la feuille de figuier qui le représente. Les légendes de deux vases d'une même forme, dans Beger (1), *sitio*, et *pie*, constatent ces valeurs des symboles, et donnent le thème des inscriptions remarquables par des caractères d'un texte peu varié.

Le beau canope publié par Casalius, dans son ouvrage sur les rits des Égyptiens, etc., porte pour inscription la prière prescrite par l'oracle, qui nous a été conservée par Porphyre. Cette formule commence : Immortel, ineffable, père éternel, saint et sacré, porté sur les sphères roulantes, dominateur dans les champs éthéréens, où est fixée la force de ta puissance, etc. La première colonne de l'inscription du canope porte le cercle au-dessus de l'ibis, symbole de la pensée et du discours accompagné d'un cor, et de l'espèce de croix qui, en caractère chinois, signifie, non : c'est-à-dire l'éternel du discours non sonnant, ineffable. Une sphère et la plante de papyrus figurent ensuite

(1) Thesaur, Brandeburg., t. III. p. 461. 462.

l'éternel Père; la croix de Tot sur une sphère, le saint; l'oiseau posé sur une sphère qui est croisée par les essieux courbés en apparence d'une roue qui roule, celui qui est porté sur les sphères roulantes. Le dominatenr dans les champs éthéréens est figuré par la ligne droite, le caractère d'un maître animé par un serpent au-dessus d'une croix, laquelle enfermée dans un carré, signifie, en caractère chinois, champ, mais qui étant ici enfermée dans un cercle, figure les champs célestes éthéréens. Ayant mis le lecteur sur la voie, nous lui abandonnons le soin de rapprocher lui-même de la traduction grecque les colonnes diverses de la force et de la puissance, ainsi que le reste de cette inscription sur six lignes verticales.

Kirker a aussi recueilli un certain nombre de ces noms divins sous forme d'amulettes, qu'on trouve dans les bandelettes des momies (1), mais dont nous avons déjà fait connoître les valeurs; à l'exception du N°. 19, rendant l'image de la fable d'Hercule agenouillé qui, au défaut de flèches, jetoit contre ses ennemis les pierres que son père lui envoya du ciel. Le vœu d'être reçu à demeurer avec les dieux dans la même maison, est exprimé par celui du T. II. P. 1. p. 465, N°. 7., qui figure l'âme sous la figure d'une femme nue, au milieu de deux autres figures nues qui lui donnent la main,

(1) Œdip., t. III. p. 519. 520. 522.



en soutenant de leurs têtes la porte du ciel et le toit commun qui les couvre toutes les trois. Parmi les images divines, sous cette forme, qui sont fréquemment dans l'attitude d'un garde, parce que les noms qu'elles représentent étoient censés garder le porteur, nous observerons que celle d'Anubis a le bras gauche plus court que le droit, conformément à ce que nous apprend Plutarque. Elle exprime par-là le vœu : Que les puissances *droites* et propices l'emportent sur les *sinistres*. La petite figure B., T. I., p. 214., porte exhortation à toute la nature d'honorer le grand roi, éternel soleil, œil gardien des peuples qui chantent ses louanges. La figure d'Harpocrate, T. III. p. 520 S., placée entre le coq, la tortue et le lion qui se lève, renchérit sur le précepte de veiller et de prier dans le recueillement, le jugement étant près. On voit quel est le lion, ou démon sous sa forme, qui ne résiste point au coq : *gallum nocte expandentibus alis — Quem nequeunt rapidi contra constare leones* (1).

Des figures copiées, p. 513, nous ne citerons que l'inscription du N°. 9, portant une massue et une plume sous un serpent, l'œil, un triangle et sceptre à angle aigu sur un caractère de la terre aux quatre divisions des élémens : force et

(1) Lucrèce. Proclus, de Magiâ, et les Arabes dans l'Encyclopédie orientale de M. Hammer, p. 459.

gloire à Dieu, le gardien très-puissant de la terre, qui en contient les élémens.

Les inscriptions de prières personnifiées, p. 419, N°. 8. 9. 10. 12. 14. 17. 18. portent toutes également le trône et l'œil reposé, une plante, le caractère modifié de l'homme, jambes en marche, la ligne droite dans le caractère du nom : béni l'homme, ou celui qui vient au nom du Seigneur. Le caractère final qui varie, exprime, sainteté au Seigneur, ou à l'envoyé du Seigneur. Ps. CXVIII. De pareilles figures inédites portent tantôt le caractère de bénédiction écrit sur le derrière de la tête, et plus bas dans la colonne : que l'univers adore son roi! Ou ailleurs : béni soit l'Éternel, le Seigneur, l'équitable que les peuples des deux régions adorent, le Dieu de la région supérieure et de l'inférieure; tantôt sur le devant : j'exalte mon roi, mon Dieu, etc. comme dans un exemple déjà cité, et sur la colonne de derrière : louange au bon, le père de tous, à Dieu le Seigneur, ou le roi; tantôt encore les attributs particuliers du conducteur des morts, de l'intelligence très-sainte qui domine dans la terre caduque, le prophète trois fois divin et très-grand; ou une invocation enfin semblable à celle du chœur dans les Perses d'Æschyle, qui n'est qu'une variante de l'Oraison funèbre égyptienne (1).

(1) Ἀλλὰ χθόνιοι δαίμονες ἁγνοὶ,
Γῆ δὲ καὶ Ἑρμῆ, βασιλεῦ τ' ἐνέρων,
Πέμψατ' ἔνερθεν ψυχὰν ἐς φάος.

Nous joindrons à ces images parlantes, comme les étoffes parlantes dans l'expression des Américains, une autre de l'Œdipe, T. II. P. II. p. 38. qui porte sur la tête le symbole de Dieu, en qui tout vit et a son mouvement. Son inscription commence par le cercle traversé de huit rayons qui désigne Dieu, et dans cet exemple en manière de titre de ses huit noms qui suivent, de père et roi, le Très-Haut, le sage, le fort qui s'est manifesté, le prophète de Dieu, le terrible, le juste juge toujours vivant. Ces attributs sont rendus par le papyrus avec l'abeille, l'épervier, l'ibis, tête de bélier, Anubis, lion qui se lève, juge sur son trône, tenant l'équerre, et le serpent.

Dans les caractères, pour la plupart linéaires et mal copiés, sur le devant d'une image, dans l'ouvrage de Kirker sur l'obélisque de Minerve, p. 118, nous avons cru reconnoître l'hymne à la fin de Pimandre, ou du moins une variante de cette pièce. L'acclamation de saint qu'elle répète neuf fois est exprimée, sur la poitrine de l'image, par huit figures humaines à tête d'oiseau qui élèvent les bras vers une neuvième figure pareille de Dieu, assise dans un nimbe de sainteté, où elle est environnée des ministres de ses forces, et surmontée des caractères du juste, juste, juste, le Seigneur, le Tout-Puissant. L'inscription répète ensuite le nom de Dieu, le Seigneur, par

trois ou deux lignes toujours revenant avec les noms que l'hymne joint à chacune de ces acclamations : Dieu père de tous ; Dieu dont la volonté est remplie par ses propres forces, où l'on voit l'angle aigu, symbole de force, et une coupe : et ainsi du reste jusqu'à la dernière acclamation, au-dessus de toute louange, exprimée par l'angle *surmontant* une ligne, par la clef du Nil qui signifie tout, et l'obélisque qui signifie, gloire, hymne, louange.

Nous devons aussi citer un groupe original de l'Amour et de Psyché, de l'amour divin, ou de l'esprit et de l'âme pieuse ; ainsi que des statues d'esprits, ou d'âmes également pieuses *qui gardent la parole de Dieu, comme dans une arche*, laquelle figure, suivant Clément d'Alexandrie (1), la connoissance des choses divines et humaines, la sagesse. Œdip. T. III. p. 492. 496. 497. L'inscription de la dernière commence, à la lettre O, par une exhortation aux tribus des âmes de porter leurs invocations au roi du ciel. Une statue de ce genre, de notre collection, embrasse la section inférieure de la sphère qui représente le ciel, et qui contient le carré de la terre renfermant à son tour l'abîme, ou la profondeur qui élève ses bras (2) autour d'une image de Dieu qu'il célèbre : le tout

(1) Strom. VI. 680.

(2) Mare spatiosum manibus.

soutenu par la face uniforme des dieux et des déesses. C'est la face d'Isis aux oreilles de la belette, qui, concevant par les oreilles et accouchant par la bouche, représente l'esprit mère de la parole. Posée sur un sommet de colonne de la manière dont elle couronne celles de l'Ision de Tentyris, dont elle indique la valeur symbolique, elle décèle aussi l'idéal de tout ce temple, image de l'univers, du ciel, de la terre et de l'abîme, que soutient la tête d'Isis, et qu'embrasse avec elle l'âme qui garde la parole divine. Une inscription sur quatre colonnes qui accompagne cette image, offre le parfum d'hymne au Seigneur soleil et aux dieux gardiens, au père de la lumière, notre roi qui est au ciel, etc., etc. Ce sont surtout ces figures d'âmes pieuses qui forment le carré affecté de plusieurs manières par les attitudes des adorans égyptiens, et par les Orientaux qui prient, assis sur les genoux et les talons, présentant au corps quatre appuis et une base carrée : suivant les observations d'Anquetil sur l'Oupnek'hat, dont le texte rappelle un autre texte de Platon définissant l'homme carré de Simonides (1). D'après l'esprit de l'art symbolique et l'usage d'indiquer

(1) In tempore To Maschkoul esse cum Brahm *quadrata basi* (*homo*) ut sedit, et pectus et caput et collum alte efferit, recta custodiat. Oupnek'hat; et Platon, dans Protagoras, χερσί δὲ καὶ ποσὶ καὶ νόῳ τετράγωνον.

le sujet des textes en caractères linéaires, par les monumens sur lesquels on les traçoit, les images d'adorans en général servant de précepte pour ordonner la prière qu'elles offroient à la lecture, ont aussi été consacrées, sans doute, en dons votifs et invocations perpétuelles; comme ces *statues d'enfans élevant les mains au ciel*, que les Agrigentins avoient posées à Olympie [1], et comme les Taureaux de bronze qu'Auguste consacra en sacrifice éternel au temple d'Apollon Palatin. La coutume de déposer des prières dans les tombeaux, où l'on trouve encore ces figures, a été constante et long-temps conservée. Par la beauté du travail et de la matière, on peut juger que Pline les a eues en vue en parlant des *adorans* comme des plus beaux ouvrages de l'*ancienne* statuaire [2]. Elles sont, en effet, les plus remarquables comme les plus nombreuses : et la haute antiquité égyptienne ne consacra point de statues des dieux dans les temples [3].

Les images les plus colossales et les bas-reliefs qui retracent les formules des amulettes, n'en disent pas plus qu'eux, et sont également des lettres sacrées, des préceptes et des paroles de sa-

(1) Pausanias, v. 25.

(2) *Voyez* Lévêque, de Juvenis adorantis signo, Berlin, 1808.

(3) Lucian., de Deâ Syr. Strabo, l. XVII. p. 805.

gesse, des textes d'écriture : observation qui nous dispense de revenir sur la plupart de ces monumens recueillis dans les musées publics, dont on n'a d'ailleurs que des copies fort inexactes pour la partie des inscriptions. Nous ne citerons qu'un ou deux exemples sur le bas-relief d'un cippe copié dans OEdippe. T. III, p. 426. Le bœuf couché, symbole de la force, est promené dans une procession de six louans-Dieu, qui le célèbrent par les symboles qu'ils portent, le sistre, la timbale, la harpe et la palme, un enfant en prières, assis sur un vase de baume, et enfin le même enfant et un épervier du Seigneur, posés sur de pareils vases. Le tout présente un texte aussi régulier qu'en écriture alphabétique, et l'exhortation de louer le Seigneur dans *la base de sa force* ; [le cippe] de le louer dans sa force et sa grandeur; de le louer sur la harpe et sur la lyre, sur la timbale et en chœur, sur les instrumens à corde, etc. comme dans les six versets du dernier Psaume de David, qu'on peut réciter sur ce monument.

Zoega a mis à la tête de son ouvrage sur les obélisques, un bas-relief du piédestal de la colonne d'Antonin, imité des compositions égyptiennes, où le représentant des habitans de la terre *assis*, et appuyé sur un *rocher* carré, élève, avec l'obélisque, la gloire d'Antonin et de son épouse, et où l'empire romain personnifié célèbre, à main élevée,

les âmes impériales couchées dans les ailes de la divinité, comme Moïse, lorsque Dieu l'enterra (1): transportées au ciel par l'esprit dominateur des dieux célestes, qui en tient le symbole de serpent, formant l'angle du carré autour de la sphère. Il faut lire cette dédicace de la colonne Antonine, propre à concilier l'art moderne avec le primitif égyptien exprimant le discours : que l'empire romain, avec tous les habitans de la terre, célèbrent les augustes princes, etc. élèvent leur gloire, etc.

Un autre tableau dans Kirker (2), porte les cieux, les puissances de la terre, et l'abîme transformé en un *vase de Psaume*, qui célèbrent le Seigneur soleil, dont la tête rayonnante est élevée sur une guirlande de fleurs, que soutiennent deux caducées et massues appuyées sur des monceaux de pierres, et, entre eux, la lyre dans un vase.

Le même auteur a publié des inscriptions de sphinx (3), qui ne sont quelquefois que les noms nouveaux ajoutés au premier, comme sur les amulettes, à l'origine de l'écriture : ou le grand nom du soleil et des dieux, de Dieu le père, le bon, duquel dérivent tous les autres noms comprenant dans une langue la doctrine énigmatique que le sphinx an-

(1) Deut. XXXII. 12. Exod. XIX. 4.

(2) Obelisc. Pamphil. p. 236.

(3) Œdip., t. III. p. 457. 458.

nonce. Une de ces inscriptions [1] porte la clef du Nil, qu'environnent, des deux côtés, l'épervier surmonté de la sphère, le sceptre à la *tête de chien* qui rend le nom et la valeur du cynocéphale, le bâton pastoral et le caractère de la carrière des astres. C'est la formule : la terre est au Seigneur, le roi de toute la terre, le maître des sphères. Elle est répétée, ou variée, tant sur le devant que sur le derrière des bases des deux sphinx du palais Borghèse, portant les caractères de la terre qui est au Seigneur, le roi de toute la terre et des hommes [qui l'habitent] : ou ceux de Dieu, maître de la terre et du ciel, dont les œuvres sont célébrées dans les inscriptions latérales d'un de ces sphinx, copiées T. III. p. 469 de l'Œdipe. Après le nom du Créateur, le très-juste père et roi de tous, seigneur du ciel, ces œuvres sont annoncées dans l'ovale d'une formule sacrée, par la sphère posée devant le bœuf de la terre, qui est monté sur le caractère de l'eau, et qui a derrière lui trois haches sur une base *S. X.* On voit que c'est l'Éternel qui a formé et établi la terre sur les eaux, conformément au second verset du Ps. XXIV. dont l'ouverture correspond aux inscriptions précédentes, et dont la suite est gravée sur l'autre sphinx copié p. 472, qui a toujours dû servir de pendant au premier. Nous n'en citerons que les

(1) Obelisc. Pamphil. p. 314.

traits principaux : l'innocent, le juste du cœur, figurés, dans l'ovale F, par la colombe et le lion de la justice, couchant sous un cœur; celui qui recevra du Seigneur la bénédiction, et miséricorde de Dieu son sauveur, représenté par le bras et la main qui reçoit le sceptre de propriété tourné en dedans, par un vase de bénédiction, l'oiseau du Seigneur, la houlette de la miséricorde, et un amulette [1] placé au-dessus d'un caractère de la terre pour figurer, suivant l'usage, le sauveur de la terre, S. T. V. Trois drapeaux de tribus posés devant les caractères divins de père et roi, désignent ensuite la race de ceux qui cherchent la face de Dieu, X Y Z. Les attributs de roi de gloire, le seigneur fort, le seigneur des puissances, etc. répétés par le Psalmiste, sont répétés de même par la charrue-sceptre accompagnée de trois palmes, ou deux plumes, par d'autres sceptres, et par une manière de massue, B. M. N. O.

Ces rapports avec un Psaume qu'on croit avoir été composé à l'occasion de la construction du temple, de sa dédicace, ou du transport de l'arche, sont d'autant plus remarquables, que le sphinx lui-même rappeloit, à l'entrée des temples, les devoirs et l'espérance de ceux qui pouvoient y monter : les mêmes choses que le cantique dans lequel la suite nous fera reconnoître des allusions à

(1) Zoega, l. c. p. 466.

la composition du système symbolique tout entier que représentoit aussi le sphinx.

Une statue isiaque du Capitole [1] porte, sur la bande de derrière, des caractères connus de l'auguste mère de la terre et du ciel, gardienne de la vie, reine des temps, et, à ce qu'il paroît, maîtresse des manes : les noms que lui adresse Apulée.

Une statue de bronze, de la collection de l'auteur, qui a été connue en Égypte sous le nom de *l'athlète*, représente en effet l'athlète du Psalmiste et de Pythagore, dont toute la doctrine avoit pour but de rendre propres au voyage céleste les athlètes des combats philosophiques [2]. Ayant déposé le vêtement mortel, *ce pauvre de la migration* [3] court, les bras tendus, de toutes ses forces, faisant des efforts pour retourner en diligence à la patrie céleste [4]. Habillé comme le pèlerin du ciel dans le Papyrus-Cadet, il porte à la main la même ceinture. Une autre qui lui

(1) Museum Capitolinum, p. 77.

(2) Hic finis est Pythagoricæ disciplinæ, ut toti penitùs alati fiamus, ut cùm mortis tempus instat, relicto in terrâ mortali corpore, ejusque naturâ exutâ, ad cœleste iter expeditiores fiant philosophicorum certaminum athletæ.

(3) Dactyle.

(4) Anaxagore et Euseb. Pr. Ev. VII. 4. et *redire omnibus viribus diligenter conemur* : præparemusque nos ad iter quo illuc pervenitur, unde divini mandati negligentiâ decidimus.

serre lès reins, porte pour inscription la louange que ce pauvre indigent offre au nom de Dieu le seigneur, qui jugera sa cause : à peu près comme au Ps. LXXIV. 21. 22. Cantique d'athlète de même que le suivant [1]. Le caractère chinois d'un *petit* a des dérivés remarquables qui éclaircissent le sujet de cette statue-précepte [2].

Une statue aussi inédite d'adorant contemplatif porte, sur le devant, l'hommage du cantique qu'il offre au Père de l'Univers, son excellent roi et son rocher, le bienheureux et juste roi qui tout gouverne, le roi bienfaisant et miséricordieux du ciel et de la terre, qui porte l'univers sur sa main, le Seigneur admirable en équité, — le roi admirable, le père et Dieu toujours vivant, miséricordieux; au roi admirable honneur et culte; que la terre résonne de la louange du Seigneur, son roi ! — que les bénédictions des régions du ciel et de la terre montent à lui ! que le maître toujours vivant des dieux de la terre les accueille ! — que le Seigneur, l'éternel miséricordieux, fasse refleurir le juste qui l'adore, qui se relevera de la terre pour honorer et bénir parmi tous les justes et les bons, le roi du monde. — L'inscription sur la colonne derrière le dos de l'image, n'est qu'une variante abrégée du même

(1) Greg. Nyz. in Psalm.

(2) Bayer, II, 116—124. v. 246—251.

hymne, qui, varié de même sur plusieurs statues pareilles, a mérité d'être relevé.

Nous ne saurions hasarder des explications d'après les simples descriptions que Zoega a données sans gravure. L'inscription contenue dans un ovale, sur la plinthe d'une statue qu'il suppose d'Orus, et qui porte un champ semé de fleurs, un bélier et le caractère d'un lion, qu'il définit par des bras élevés, paroît bien répondre à la formule : *in loco pascuæ ibi me collocavit.* Ps. XXIII. 2 (1).

Une autre image, publiée par le même auteur, p. 655, porte une inscription *à l'honneur de la reine da ciel, gardienne de l'épi, de la moisson des champs éthéréens, la sœur d'Osiris :* acclamations dans l'esprit de celles que les femmes grecques adressoient, dans les processions, à Cérès, déesse nourricière, déesse des abondantes moissons, et qui, dans Apulée, sont adressées à Isis reine du ciel, mère des fruits, sœur de Phœbus. Elle est exprimée par la section inférieure du cercle, le caractère du datif, deux plumes, l'épi, un cercle croisé, l'œil gardien, la ligne droite avec le vautour, symbole du féminin, deux serpens égaux qui désignent frères et sœurs, et enfin, l'image d'Osiris. L'épi et les champs sont ceux de l'Évangile.

Une petite image inédite de la déesse de Saïs

(1) Zoega, l. c. p. 481.

est plus intéressante. Elle est assise comme elle doit l'être, à face de chouette, γλαυκὼψ [1]; et toute la pièce de la couleur, est de l'olive qu'elle avoit trouvée. Le premier caractère de l'inscription tracée sur le derrière de son trône, a la forme commune des lettres *y* et *n* de l'ancien alphabet égyptien, des initiales des noms d'Isis et de Neith qu'il représente. Le second est la lettre *ta* du même alphabet, et qui, dans le copte, signifie encore, je suis [2]. Il est dressé debout, comme étant lié au caractère aussi perpendiculaire d'Isis qu'il accompagne; mais il reparoît aussitôt couché avec la ligne horizontale qui désigne un roi et une reine, et avec la muraille flamboyante du monde. Ces cinq caractères forment donc les expressions : Je suis Isis, je suis la reine de toute la terre. Le croissant qui figure le lever et qui est placé sur le cancer, une main ouverte qui donne, un fruit de Persée ou poire, et un caractère linéaire inconnu, suspendu sur deux lignes perpendiculaires dont il fixe la valeur, terminent l'inscription semblable à celles que les anciens nous

(1) Glaucopin vocari contendunt, non quia ut nonnulli Græci putarunt, glaucos habent oculos : quod nomen ipsum denotare videtur. Insaniunt enim qui sic putant. Euseb. Pr. Ev. III. 2.

(2) C'est une variante des caractères de l'homme et du monde, dont un caractère chinois a pour dérivé, je suis.

ont conservées : Je suis Isis, je suis la reine de toute la terre, qui me lève sur le cancer, donnant le fruit : celui qu'elle a cueilli pour les hommes, ou qui est devenu soleil, Dieu, le Seigneur (1). Nous avons traduit littéralement, sur le cancer, au lieu de l'expression de la traduction grecque, dans l'astre du chien, ou le Sothis qui étoit près du cancer : comme l'observe Porphyre(2), en rapportant que l'année égyptienne commençoit par le cancer, et qu'on comptoit, du lever de Sothis, l'origine du monde, ainsi que le commencement des mois. Un autre(3) ajoute que les prophètes égyptiens, voulant indiquer l'origine de toute chose, rapportoient au cancer le temps de la création du monde.

Une image, également inédite, du Dieu clément et juste, dont la mitre de puissance est rayonnante de lumière, porte, dans l'inscription, le cercle oblique, une ligne perpendiculaire ayant à gauche une autre ligne inclinée, un bras et une main, la clef du Nil à cercle parfait, le carré sur un caractère des quatre élémens, une ligne per-

(1) Ἐγὼ Ἶσις εἰμὶ ἡ βασίλισσα πάσης χώρας.
Ἐγὼ εἰμὶ ἡ ἐν τῷ ἄστρῳ τῷ Κυνὶ ἐπιτέλλουσα,
Ἐγὼ εἰμὶ ἡ πρώτη καρπὸν ἀνθρώποις εὑροῦσα,
Ὃν ἐγὼ καρπὸν ἔτεκον, ἥλιος ἐγένετο.

Diod. Sic 1. 2. Proclus in Tim. l. 1. p. 30.

(2) In Antr. Nymphar. p. 264.

(3) AEneus de Gaza in Theophrast.

pendiculaire avec deux combles ou sommets de triangle, et enfin, une petite ligne perpendiculaire sur une oie qui monte l'équerre : au nom du maître des puissances droites et gauches, le créateur du ciel et de la terre, des élémens, le roi des puissances célestes, le fils de Dieu un, Orus.

Nombre de fragmens du code religieux d'Égypte, des *saints hymnes d'Osiris*, des *cantiques d'Isis* et de la *Génèse d'Orus* (1), ont été retrouvés sur des images de prières ou hymnes, et ont un grand intérêt. Mais ces figures étant encore inédites, nous ne citerons plus de monumens de ce genre que celui qui, le premier déchiffré dans des essais précédens, nous a encouragés à poursuivre nos recherches. On l'a vu chargé de la première partie de l'oraison funèbre égyptienne, traduite en grec par Ecphantos, et conservée par Porphyre : Seigneur soleil, et vous autres dieux qui donnez la vie aux hommes, recevez-moi et transmettez-moi aux dieux immortels, afin que j'habite avec eux. On s'est déjà familiarisé avec les caractères qui expriment ce passage : la ligne droite et l'équerre, deux têtes d'épervier avec l'angle du carré, le caractère linéaire de l'homme, avec un oiseau volant, le caractère d'un lieu modifié par celui de réception qui est la propriété du lieu (2),

(1) Plutarque et Plato, de Leg. 2.

(2) Proprietas loci, receptio. Fragm. Hermet.

la croix grecque avec des jambes en marche, des caractères linéaires et le point désignant l'essence simple, avec les dieux intellectuels, le tabernacle enfin renfermant deux lignes inclinées, qui expriment l'association, le terme grec συν.

Cette inscription nous conduit aux momies, anciennement dites gabarres [1]. Sur l'une d'elles, publiée dans OEdip. T. III. p. 428, on a également déchiffré la suite de la même prière adressée au soleil, et attestant pour celui qu'elle concerne, que, pendant sa vie ici-bas, il a adoré les dieux de ses pères et honoré les auteurs de ses jours; qu'il s'est abstenu du meurtre, de la violation du dépôt, et de tout mal, rejetant ses défauts sur le ventre, qu'on jetoit en même temps dans la rivière : de même que les incas, après s'être confessés au soleil et lavés dans l'eau courante, ordonnoient au fleuve d'emporter à la mer les péchés qu'ils avoient confessés. Les lettres sur les hiéroglyphes [2] ont exposé longuement comment ces cinq préceptes des mystères embrassant *les cinq devoirs* envers Dieu et les hommes, ont été exprimés sur *les deux tables* séparées des inscriptions de la momie. Un œil sur un adorant, entre un serpent qu'accompagne probablement un œuf, et deux angles du

(1) Isidore et saint Augustin.

(2) Du premier novem. 1802, p. 50; et du 29. sept. 1803, p. 31—37.

carré accompagnés de deux cercles, exposent, dans la table supérieure horizontale, l'observance du culte des dieux tel que les pères le leur ont rendu. Dans l'inférieure horizontale, l'oiseau posé sur le caractère incliné de l'homme; l'adorant et un œuf; l'épée, la main gauche fermée, le caractère du mal et celui de l'homme, ou l'expression *homo homini spina;* une ligne perpendiculaire droite et pure, et une autre inclinée, sur laquelle est assis un oiseau au-dessus de l'eau, peignent aussi distinctement la vie de l'homme, l'honneur rendu aux parens, le meurtre, le dépôt retenu, toute sorte de mal et de torts, dont le priant est exempt et pur, ou desquels il sera purifié, s'il a dévié dans la vie. La forme peu commune de cette caisse de momie sculptée en image de prière personnifiée, constate aussi la valeur que nous avons assignée à ces figures, puisqu'elle joint à cette forme la prière canonique de l'office des morts, dont la première partie est écrite sur une image ordinaire d'invocation.

Les différentes enveloppes des morts étoient désignées comme les derniers vêtemens des âmes nues avant de venir dans ce monde, et dans les corps; comme leur habit de voyage pour l'autre vie, sans lequel elles ne pouvoient remonter et paroître devant Dieu, qui les jugera suivant leurs œuvres, ou leur piété composant ces vête-

mens. Car c'est là l'allégorie de l'ancienne doctrine conservée dans des allusions nombreuses de la Bible, et dans la tradition israélite, avec la mention des douze espèces d'aromates, etc. [1]. Les premières semblent même se rapporter aux différens détails des momies revêtues des *vêtemens du salut*, et convertes du *manteau de la justice*, comme un époux qui se pare magnifiquement, et comme une épouse qui s'orne de ses joyaux [2]. D'après la dernière, les habits des âmes qui sont dignes d'en être revêtues, sont composés suivant le mérite de chacun. Dans cet habit sont *dessinées* toutes les bonnes œuvres qu'elles ont faites ici-bas, *conformément aux préceptes de la loi*, avec l'étiquette: ceci est l'habit de N. N. C'est le manteau de la justice et de la loi, tel que celui de la momie que nous venons de voir revêtue de justice et des préceptes des mystères. Il sert pour le séjour du paradis. Mais l'autre vêtement plus glorieux et méritoire de piété et de salut, le manteau de louange, comme dit Isaïe, la tunique des maîtres, resplendissante de lumière, l'habit nécessaire pour remonter à la porte suprême du firmament, est composé de prières et d'hymnes, qui sont tracés, en effet, sur la plupart des belles momies con-

(1) Sohar, et R. Corduero, dans Cabala denudata, P. II. p. 129. suiv.

(2) Isaïe, LXI. 10. Zachar., III. 4. Ps. CXIX. 18. 19.

nues, sur leurs couvertures et leurs bandelettes.

Le derrière de la momie copiée dans Œdip. T. III. p. 414. tab. III. fig. II. présente, de la sorte, les chacals porte-drapeaux, et le vautour à tête de femme : toutes les tribus de la terre et les peuples célestes, la nature entière au pied du nom qu'ils célèbrent, qui bénit, qui conserve et illumine. Son caractère ovale est tracé sur l'épaule de la momie, avec l'œil, d'où sortent la main qui bénit, le bâton pastoral et la plume. Les formules d'hymnes écrites devant les célébrans, et au milieu d'eux, n'en font que développer le sens dans l'ordre du LXVIIe Ps. de David, avec lequel le lecteur reconnoîtra des conformités jusque dans le caractère de la terre à quatre traits, la main ouverte qui donne, et le fruit, tracés devant l'un des vautours vocables de la nature. Des variantes du même hymne, que nous trouverons dans la suite, lui feront reconnoître encore mieux ces conformités.

La momie du musée Obici, décrite par P. Paolino, ne porte que les maisons des dieux, la supérieure et l'inférieure qui sont fermées, mais dans lesquelles des groupes de prians, au nombre de seize et vingt-un, implorent l'admission du défunt, afin qu'il y habite avec les dieux.

Kirker, dans l'Œdip. T. III. p. 478. a publié deux monumens de pierre, qu'on a pris tantôt pour des statues, tantôt pour des couvercles de

momie [1], mais dont un troisième, trouvé dernièrement dressé contre une muraille [2], et l'espèce de vis servant à les fixer sur leur base, semblent indiquer un même emploi dans les tombeaux des princes que celui des petites figures d'hymnes en terre cuite, placées autour des momies des particuliers. Couvertes du même voile des supplians, elles ont été trouvées, dit-on, dans une pyramide; et les excavations latérales dans le canal d'entrée de la pyramide de Gizé ont pu servir à l'emplacement de figures pareilles. Quoi qu'il en soit, on voit tracés, sur l'un de ces monumens, Fig. 1, le grand esprit suprême, et les sept esprits rois et conducteurs qui, présidant aux planètes, sont invoqués pour le passage par cette voie du ciel qu'ils gardoient avec sévérité. Leurs symboles d'oiseaux sont répétés dans l'une des deux colonnes d'inscriptions latérales. La Fig. 2. plus remarquable, porte une variante des sept premiers versets du Ps. XVIII. faciles à reconnoître, tant par les petits monumens qu'on a déjà vus chargés d'une partie de ces expressions, que par les principaux caractères connus et parlans. Dans la première ligne sous *litt.* O, ce sont ceux de Dieu béni, de Dieu force et firmament, figuré par le serpent,

(1) Zoega, l. c. p. 322. note 18.

(2) L'inscription de ce monument inédit est une variante très-curieuse du Ps. LXVII.

l'œil sur le trône, l'épervier sous l'angle aigu, et l'angle inférieur du carré, ou la pierre angulaire, soutenant le nom, ou le titre du défunt [1]. Le Dieu invoqué, espérance, corne de salut, qui adopte et qui est loué, est rappelé, dans la seconde ligne, par l'adorant et des attributs ordinaires de Dieu; par la fleur de l'espoir que *tient* une désignation d'homme à corps des cordelettes du propriétaire, pour dire, *mon* espérance; par la corne d'huile de l'onction sacrée; par une feuille verdoyante, combinée avec la croix grecque de réception, et par la coupe d'hymne que nous avons vue prendre par celui qui adore [2]. Après *les cordeaux de la mort* et sa flèche, la même coupe entre, à la dernière ligne suivante, dans la représentation du suppliant, *environné des torrens de l'iniquité* [cinq en nombre], et ensuite des *cordeaux du sépulcre*. Ce sont les cordelettes servant de registres primitifs des vivans et des morts, et qui sont répétées comme dans ce Psaume, prononcé lorsque Dieu eût délivré son oint de tous ses ennemis. Des caractères du monde, de tout, rendant ordinairement le *moi* et *nous* du Psalmiste, on voit l'inscription terminée par le bouc désignant tout, qui *marche après* le trône où réside Dieu, et qui est suivi de l'œil avec l'oreille; le tout pour exprimer:

(1) *Voyez* ci-dessus, n°. 7 du catalogue de Raspe.

(2) Id., n°. 235. Schindler Lexic., p. 438.

J'ai crié après Dieu, qui m'a entendu de sa résidence; mon cri est parvenu à ses yeux et à ses oreilles. Ce mode de représentation sera éclairci par la façade du temple de Latopolis à Esné. Les copies de Kirker n'encouragent point à entrer ici en plus de détail.

On peut juger de leur exactitude en comparant celles qu'il a données p. 405, même tome, des momies de Dresde, avec les copies de M. Becker, mais que nous n'avons pas sous les yeux. Les vases qu'elles portent l'une et l'autre à la main sont des symboles de prières, auxquelles la momie d'homme joint le vœu, *ευψυχει*, probablement avec Osiris, comme dans des inscriptions sépulcrales grecques [1]. Sur celle de femme, la prière est adressée à la miséricorde de Dieu qui l'emporte sur sa justice, que figure le lion surmonté de l'oiseau miséricordieux, afin que la défunte se relève comme la nouvelle lune, qui, en langue sainte, se prend pour la félicité de la vie éternelle, et qui, répétée trois fois au bas du tableau, répète autant cette demande. D'après la communauté des symboles du ciel et de la terre, on peut les lire, avec les trois lignes droites sur le veau et deux cubes, au milieu des représentans de tous les dieux : miséricordieux roi, ou reine du monde, et de ses deux régions, renouvelle [*moi*] entre les dieux; ou bien, que

(1) Zoega, l. c. p. 305. 306.

ta miséricorde renouvelle la reine d'Égypte et de ses deux régions entre les dieux. La dernière acception est favorisée par les cubes terrestres qui, au lieu des hémisphères, représentent les régions (1). Reste à savoir si quelque reine de la famille des Ptolémées a pu être enterrée sous les pyramides de Saccara, où l'on a trouvé ces belles momies, d'abord acquises par de la Vallé. Quelque motif accidentel ou religieux, semblable à celui qui obligeoit les princes grecs de cette famille d'aller à Memphis pour prendre possession de la couronne de roi et d'initié, a pu faire préférer aux caveaux d'Alexandrie, dans quelque occasion du moins, ces demeures éternelles des Champs-Élysées, consacrées aux initiés, aux élus jugés dignes de demeurer avec les dieux, dans un des tombeaux d'Osiris, dont le nom, Busir, est conservé encore aujourd'hui à un endroit voisin.

La momie p. 412 du même volume, porte l'invocation des quatre élémens immuables qui, dans la tablette pliante autour de la tête d'une autre, P. 417. Fig. 3., assistent le dieu de la lumière, le Seigneur clément et juste. Ce sont les mêmes que nous avons observées sur la couverture de momie de Caylus, et qui reviennent sur celle de Méad, ressemblant à cette dernière. Elle en

(1) La momie d'homme paroît aussi distinguée d'un des attributs d'un roi sur son char de triomphe, dans Denon.

est distinguée par le nom adoré du soleil et des dieux, et par l'image de l'âme du défunt, ou plutôt de la grande âme de l'univers, dans laquelle la première doit rentrer. Car cette pneumatophore revêtue de lumière est agenouillée sur l'édifice à huit portes de l'ogdoade, et adorée avec les autres dieux, dont les symboles de serpens l'environnent. Ceinte du bandeau du quatrième grade de l'initiation, elle porte suspendu au cou le caractère de la vérité, semblable à la croix que portent les évêques: ce caractère que portoit de même le grand juge égyptien choisi parmi le haut clergé. Plus bas, l'âme du défunt fait des invocations au nom du grand esprit, et auprès d'autels chargés d'offrandes et de la fleur de lotus, qui indique la demande qu'elle fait de se relever comme elle. Il demande quatre fois cette grâce à son juge; mais dans les caractères divers que manifestent ses sceptres de clémence et de justice, réunis d'abord et ensuite séparés, ou entièrement déposés par ce juge, qui finit par bénir le suppliant. Entre les deux tableaux de ces tribunaux d'enfer, également reconnus par les théologues et les poëtes de l'antiquité (1), l'oraison funèbre connue est exprimée à peu près comme sur la momie de Caylus. Elle est adressée de même à ces élémens qui, avec le soleil, la lune, le firma-

(1) Tertullian. Apol. c. 47. Augustin de Civ. Dei, xxii. 25.

ment, etc., sont sollicités de conduire le priant devant le grand Un; dans une oraison indienne qui est un développement de l'égyptienne; et qu'on a comparée, avec raison, aux Isechnés persans [1].

Plusieurs détails pareils reviennent sur la momie de Lethuiller, la plus belle qu'on connoisse. Décorée, sur les épaules, de deux têtes d'éperviers couronnées de sphères, des symboles des dieux saints et immortels, elle porte, sur la poitrine, la grande âme de l'univers, adorée au milieu des déités du même trône et du même temple. Ces attributs sont rendus par un trône et un temple couronnant la tête des deux *nymphes* secondaires qui sont agenouillées autour de la première, et qui, accompagnant si fréquemment les images de la divinité, semblent figurer ces puissances servantes, mais du même sanctuaire nommé lit, qu'Hérodote appelle les concubines de Dieu, et que les anciens Arabes ont dû également lui assigner, puisqu'il est dit d'eux qu'ils n'adoroient que Dieu et les femmes, ou les anges désignés comme filles de Dieu [2]. N'ayant l'une que le *bras* droit, et l'autre que le bras gauche, on voit que ce sont les puissances droites et gauches. Les inscriptions

(1) Mémoires de la Société de Calcutta, t. 1. p. 276. trad. allem.

(2) Alcoran et le Commentaire de Beidavi. Hottinger, Hist. Orient. p 152. 157. 158.

qui les accompagnent contiennent la formule d'Allelujah, force et gloire. Les mêmes honneurs sont rendus, autour de l'image du milieu, à la divinité qui donne à main libérale l'eau céleste du rafraîchissement : qui en donne l'inondation, figurée, comme celle du Nil, par trois cruches [1]. Des inscriptions sépulcrales déjà citées, et une autre inscription barbare du troisième siècle, *refrigera con spirita sancta* [2], en indiquent le sens.

Au bas de ce tableau, se développe celui du défunt emporté par le lion solaire aux prières du prophète de Dieu qui le reçoit, et qui plus loin le précède devant son juge clément et juste, assis sur un grand trône, derrière lequel le ciel et la terre se retirent [3]. L'âme tenue, suivant Hermès, à rendre compte à Dieu de ce qu'elle a fait dans le corps, est encore conduite devant lui par sa mère spirituelle, telle que l'introductrice dans les mystères, qui devoit être une femme, en observance de l'image de la régénération du nouveau né que cette femme met au monde : image qui n'a pas été négligée par saint Paul, s'adressant à ses disciples comme à ses enfans, pour lesquels enfans il tra-

(1) Enimverò pro animâ ejus orat et refrigerium. Tertullian. de Monogam. c. x.

(2) Dans Martin, p. 369.

(3) Apocal. xx, 10. suiv. xxi. 6.

vaille[1]. Mais ce n'est qu'après avoir été pesée dans cette balance dont parle Job, qui est le jugement de Dieu, et qui est adoptée parmi les symboles du culte, comme parmi les caractères chinois[2]. Suivant les Indiens, les défunts y sont pesés par Yama, ministre de Schiva; selon les Parses, par l'ange de la mort et Mihr, préposés à la garde du pont sacré qui, habité par un chien, est destiné au passage des âmes le quatrième jour après la mort. Les Mahométans en parlent aussi-bien que les Chrétiens. Ces derniers la mettent dans les mains de saint Michel, à qui l'Épître de saint Judes fait disputer au diable le corps de Moïse.

On reconnoît une pareille dispute entre l'esprit de lumière à tête d'épervier, qui s'est emparé d'un des bassins de la balance, et l'ange de la mort qui tient l'autre. Ce dernier a la même tête composée que le monstre accusateur, l'esprit des ténèbres et de l'abîme qui réclame son droit[3], pendant cet examen mitigé par le cynocéphale qui cache les péchés[4], et qui est figuré, au haut de la balance, par la *tête de chien* exprimant son nom. Le défunt en étant heureusement sorti, le secrétaire

(1) Gal. IV. 19. Philem. V. 10. I. Cor. IV. 15. Methodius dans Photius, Cod. 237. Basnage., I. c. II. 976.

(2) Bayer, IV. 82. 83. 84.

(3) *Vindex materiæ* des Fragmens Hermétiques.

(4) Horap. II. 67.

interprète de Dieu intercède pour lui à la manière de *sistra-putra* des Indiens, et en attestant sa simplicité, comme dit Job. Car il trace sur ses tablettes trois points qui signifient, très-simple, et par-là très-innocent : puisque Grégoire de Nazianze (1) nous apprend que le propre de la nature première non composée est de non pécher, la simplicité étant pacifique et non séditieuse ; tandis que le péché appartient à la composition qui est le commencement de la dissension. Ce certificat de simplicité évangélique implique d'ailleurs la restitution de l'âme à sa première nature divine et indivisible, depuis qu'elle n'est plus divisée pour être distribuée sur les membres d'un homme (2). En conséquence, la fleur du défunt se relève avec *la collection des élémens simples*, dans lesquels il est reçu pour devenir pagode : comme disent les Indiens en désignant l'état exempt de changemens où parviendront les morts après en avoir subi six (3). La croix grecque tracée sur les quatre images figure cette réception dans les élémens, où ressuscite l'âme qui en est formée, probablement d'après l'opinion égyptienne des cabalistes (4), adoptée par

(1) In sanctum lavacrum, Orat. 3.

(2) Macrob. Somn. Scip. 1. 12.

(3) Abrah. Roger, c. 346. Job, v. 19.

(4) Traité de l'Ame de R. M. Corduero, Cabala denudata, P. 2. p. 100. 109. 110. La Philosophie selon les Égyptiens, n. 6.

Timée Crantor et Empedocle, qui se fondoient sur ce que l'âme ne pourroit sentir les autres êtres que moyennant une pareille similitude.

Le grand tableau inférieur contient vingt images parmi lesquelles, comme parmi *les vingt symboles* mexicains, se trouvent *les quatre lettres*, ou les têtes d'épervier, d'ibis et de deux chiens distribuées sur le très-haut, le clément, le juste et le vrai, sur le prophète médiateur qui porte eucore ses tablettes, et sur les deux frères Anubis et Orus. Ils sont suivis et accompagnés de Dieu qui s'est manifesté, Ammon, de plusieurs autres et de nymphes au nombre des sphères, et des muses, dont elles semblent être les originaux. Tous ces détails rappellent les vingt images accompagnant le corps enterré de la fille de Mycerinus, dont Hérodote n'a pas osé dire le vrai sens. Il est décelé toutefois par les quatre symboles universels (1), que nous verrons entrer dans plusieurs tableaux de tout, de l'âme du monde et de l'homme; par une expression hermétique surtout figurée par l'image du tombeau (2), et par celles des cabalistes sur les habits des défunts composés de la lumière des sephi-

(1) Des deux hémisphères, du soleil et de la lune; ou des tropiques de la ligne équinoxiale et du zodiaque; des grandes divisions d'un monde. Clem. Alex. Strom. v. 3.

(2) Οὐδὲν γάρ ἐστιν ὃ οὐκ ἔστιν ἐν ἐκείνῃ ταφῆς. Fragm. Hermet.

roth, aussi-bien que d'œuvres et de prières (1); par la robe olympique des initiés, modèle du *san-benito* de l'inquisition, mais qui, au lieu de diables, représentoit *le cercle olympique*, ou le zodiaque, par lequel leur âme devoit se rendre à Dieu. On le reconnoît également dans les expressions de Plutarque, sur l'habit saint dont on revêtoit les religieux isiaques après la mort, comme une marque et un signe que la sainte parole des dieux est avec eux; qu'ils s'en sont allés de ce monde dans l'autre sans emporter autre chose que cette parole (2). Damascius (3), enfin, achève de le dévoiler dans la description qu'il fait des honneurs sacerdotaux et de l'enveloppe osiriaque destinés au corps d'Héraïscus défunt; ainsi que des caractères ineffables (4) des bandelettes, qui, *resplendissant de lumière* comme la tunique de maître dont nous venons de parler, parurent alors avec les images démontrant manifestement dans la société de quels dieux étoit reçue l'âme de cet adepte saisi de fureur divine à la contemplation de la sculpture sacrée. C'est le sujet de l'oraison funèbre développée sur les bandelettes et sur les

(1) R. Corduero, l. c. p. 134.

(2) De Is. et Os.

(3) Vita Isidor. Photius, p. 1049. Héliodore et Suidas, v. Ἡραΐσκος.

(4) Ἀπόῤῥητα διαγράμματα : terme dont on a déjà relevé les emplois remarquables.

manuscrits trouvés dans les tombeaux. Les chiens-loups gardiens des portes de l'enfer, ou les renards dont parle le Psalmiste [1], paroissent au pied du tableau et du défunt, renversés avec ces portes, et liés par un collier sous le fléau vengeur qu'ils n'ont plus dans leur pouvoir. Les inscriptions qui accompagnent ces vingt images peuvent être comparées aux vingt versets de l'hymne de résurrection des Hébreux, que nous retrouverons bientôt; nous bornant, en attendant, au grand hymne du milieu adressé au père de la lumière, le roi excellent de toutes les terres et du ciel, le bienheureux et clément, le roi clément du ciel et de la terre, le père trois fois miséricordieux qui garde le pied de ses adorateurs, le Seigneur Dieu, etc. ce qui n'est pas plus amusant que la battologie éternelle de l'Oupnek'hat et du Zend-Avesta.

Les bandelettes de momie, dans Caylus [2] et Kirker [3], représentent ce que nous venons d'apprendre par Damascius. Remplies ordinairement d'amulettes comme les langes des enfans dans le Levant, elles étoient essentielles, indépendamment de la meilleure conservation des corps, pour achever la représentation des enfans propres à entrer au royaume des cieux, et qui

(1) Partes vulpium erunt. Ps. XLII. II. XVII. 21.

(2) T. V. pl. 26—29.

(3) Œdip. T. III. p. 421.

venoient de renaître par la mort. Car c'est la valeur symbolique des momies emmaillottées, dans le même sens qu'on appeloit *Genesia* le jour de la mort(1), et que, d'après l'ordre de l'oracle de répéter tout ce qui a lieu à la naissance d'un enfant(2), Aristinus s'abandonna aux femmes pour être lavé, emmaillotté et allaité, en donnant aux mystères grecs l'exemple de leurs rits symboliques de régénération. Une opinion religieuse, un sens moral, sont également attachés à tout détail dans l'embaumement de ces corps bénis par le baume, par leur vêtement et par l'eau même(3), qui ne devoient jamais être rongés des vers, images et causes de peines et de souffrances après la mort(4). Les feuilles qui les environnent ont le sens de celles de myrte, d'olivier et de peuplier noir dont on enveloppoit les pythagoriciens décédés. Il est même probable qu'un fait singulier, observé sur une momie de femme pendant l'expédition des Français

(1) Ammonius dans Cœlius Rhodig. p. 934.

(2) Ὅσσαπερ ἐν λεχέεσσι γυνὴ τίκτουσα τελεῖται
Ταῦτα πάλιν τελέσαντα θύειν μακάρεσσι θεοῖσι.

(3) Ps. CVIII. 18. 19.

(4) Tristitià et dolore valdè afficitur anima, cùm videt corpus, olìm vas suum et hospitium, inveterascere et consumi à verme, adeòque *perfecte justus ab hâc afflictione custoditur.* Talm. Berechoth, fol. 18. c. 3. Saint Augustin pense toutefois que les Égyptiens embaumoient les corps dans l'idée de les conserver pour la résurrection.

en Égypte (1), a dû exprimer une formule patriarchale de bénédiction aussi connue et embarrassante pour les commentateurs, qu'elle est propre à éclaircir le vrai sens des cérémonies des phallophories. Mais on en a fait une application trop auguste, pour que nous osions la ramener à son origine, dans cet âge premier où aucune image ne choquoit des imaginations pures, qui, par préférence, attachoient des idées religieuses à ce que nous ne pouvons nommer.

Les rouleaux manuscrits de papyrus qu'on a trouvés sous le bras ou dans la main de quelques momies, n'accompagnent aussi le religieux défunt que pour signifier que *la parole de Dieu est avec lui*; qu'il s'en est allé de ce monde dans l'autre sans emporter autre chose (2); que c'est un bienheureux qui arrive dans le siècle élu *portant dans sa main la doctrine qu'il a apprise* (3); qu'arrivé devant Dieu il peut dire: *me voici portant avec moi le volume écrit du livre* (4) *que le sentier de la vie est sur l'érudit pour qu'il évite l'enfer dernier* (5). Ce sentier, c'est la doctrine qui conduit au ciel, le système de doc-

(1) Voyage de Denon.

(2) De Is. et Os. et Thalmud Cod. Abboth. VI. 9. Hora discessûs hominis non comitantur ipsum argentum aut aurum, aut lapides pretiosi aut margaritæ: sed *lex et opera bona.*

(3) Id. Babba Batra. f. 10. 2.

(4) Ps. XL. 8. et v. 9. Ta loi est dans mon ventre.

(5) Prov. XV. 20. *Semita vitæ super eruditum ut decli-*

trine religieuse toujours désigné par le nom d'une voie dans le langage des prophètes hébreux, des Indiens[1] et des Égyptiens[2], aussi-bien que dans celui des oracles des sages, et surtout des mystères de la Grèce[3], dont la connoissance étoit considérée comme un préservatif contre les plus violentes attaques de la nature et contre tout péril, surtout celui de se noyer[4]. Cette expression, que Grégoire de Nazianze[5] applique à Jésus-Christ soulevant ceux qui sont dans le danger de se noyer, concerne *les grandes eaux*, l'abîme, l'enfer. Par la communauté des symboles des choses célestes et terrestres, des amulettes nombreux, préparés contre ces eaux du Psalmiste, ont été censés préservatifs contre le danger de mer : de même que d'autres, utiles au

net infernum novissimum. Saint Paul parle aussi de cet enfer dernier, ainsi dit par rapport au lieu de supplice *ici-bas.*

(1) Traité du chemin qui conduit au ciel, dans Abraham Roger, p. 293. Gen. XVIII. 19. Marc. XII. 14. Luc. XX. 21.

(2) Ὑφηγήσατο καὶ ταύτην τὴν ὁδὸν Ἑρμῆς. Jamblic. l. c. VIII. 5.

Πολλὰς καὶ Φοίνικες ὁδὰς μακάρων ἐδάησαν
Ἀσσύριοι Λυδοί τε καὶ Ἑβραίων γένος ἀνδρῶν.

Oracle dans Euseb. Pr. Ev. XI. 10. [IX. 13.] Greg. Nyz. sur le titre des Psaumes, où il trouve cette voie que Bytis avoit vue tracée dans un sanctuaire.

(3) Quæ ad deos via ducit. Proclus dans Euseb. l. c. VI. Proclus, Theol. Plat. VI. Nova curricula salutis. Apul. l. c. XI. Irénée, l. 23. Epiphan. 21. 22.

(4) Baudelot, de l'Utilité des Voy. T. II. p. 11.

(5) Orat. in Cyprian.

salut et contre *le mauvais principe,* ont été portés pour la santé et contre le mauvais œil, dont le nom hébraïque répond au principe.

On voit par ces autorités sacrées et profanes, que les manuscrits ont été déposés dans les cercueils des Égyptiens, comme l'Évangile hébreu de Matthieu sur la poitrine de saint Barnabé enterré en Chypre (1), comme le petit Évangile où l'Évangile de Philippe dans les tombeaux des premiers chrétiens (2); et sous la même acception symbolique que les amulettes dont ils recueillent, dans un ensemble, les paroles et noms salutaires, les prières adressées aux esprits gardiens de la voie du salut et du ciel, par où les âmes qui en étoient tombées devoient y remonter; cette voie elle-même des bienheureux conduisant à Dieu; et tout le passage y est tracé quelquefois avec ses stations, telles que Platon les a exposées (3), et telles qu'elles étoient représentées dans les mystères, dont cette représentation étoit la doctrine rendue dans le langage primitif de geste, d'action et de symbole. D'après les mêmes autorités, et d'après l'usage des Juifs, des Chinois et autres, de n'enterrer des livres qu'avec leurs docteurs, on peut aussi conclure

(1) Excerpta Theodori Lector. L. 2.

(2) Chrysostom. ad Antiochen. Hom. 20. Cœlum Orientis, p. 131.

(3) De Repub. L. x.

que les rouleaux de papyrus, du moins ceux de la dernière espèce, n'accompagnent que les isiaques, ceux qui obtenoient les honneurs sacerdotaux, les initiés des hauts grades, les docteurs et les pontifes, l'érudit des Proverbes. Leur sujet est constamment religieux dans tous les exemples connus, et en partie le même que celui des symboles tracés sur les caisses, couvertures et bandelettes des momies. Car les mêmes tableaux y sont répétés : ceux des momies de Lethuiller, Mead, Caylus, etc., dans des fragmens de papyrus, Pl. 141. 125. de Denon, et dans le Papyrus de Cadet; ceux des bandelettes copiées dans l'Œdipe, T. III. p. 321.; dans le Papyrus de Denon, Pl. 137; celui d'un monument sépulcral à inscription phénicienne, traduite par Barthélemy, dans le manuscrit de Denon, Pl. 138; et ainsi du reste.

Quand même on n'auroit point trouvé moyen de saisir l'objet de pareils manuscrits, on le trouvera dans cette inscription phénicienne, clef générale des tableaux semblables à celui qu'elle accompagne, et qui sont eux-mêmes des manières de titres indicatifs du texte en menus caractères auxquels ils sont joints. Elle porte une bénédiction d'Osiris de la part de la défunte Thébé, qui a été trouvée pure devant ce dieu, qui n'a point médit, ou trahi le secret de personne, dont la fleur se relevera, etc. Ce texte, cité de mémoire, ac-

compagne le double tableau de la défunte, reçue et transportée par le soleil et les dieux, et qui, arrivée à un autel devant le trône d'Osiris, lève les deux mains en acte de le bénir : comme dans les manuscrits Pl. 136. 138. de Denon. Dans ce dernier, le suppliant, ceint du bandeau du quatrième grade, est revêtu de la tunique religieuse, de la peau tigrée, de l'éphod, du costume décrit dans les Fragmens Orphiques[1]. N'élevant qu'une main pour bénir, il tient de l'autre un pot de terre où fleurit l'herbe. C'est son vœu exprimé par une de ces images si fréquentes dans la Bible, de ceux qui fleurissent comme l'herbe de la terre, comme le lis et la feuille. On les retrouve dans ce manuscrit, et dans celui de la 136e. planche. La fleur de lotus, ou le lis d'eau, se relève, dans l'un et l'autre, sur l'autel, qui réunit de la sorte les symboles de la prière et de son objet. Dans le premier, l'herbe de la terre est présentée par le suppliant qui, dans le tableau inférieur du second, porte aussi un pot de terre où la plume d'autruche, emblème de justice, est debout au milieu de deux

(1) Πέπλον φοινίκεον πυρὶ εἴκελον ἀμφιβαλέσθαι.
Αὐτὰρ ὕπερθε νεβροῖο παναίολον εὐρὺ καθάψαι
Δέρμα πολύστικτον θηρὸς, κατὰ δεξιὸν ὦμον,
Ἄστρων δαιδαλέων μίμημ' ἱεροῦ τε πόλοιο.
Εἶτα δ' ὕπερθε νεβρῆς χρύσεον ζωστῆρα βαλέσθαι,
Παμφανόωντα, πέριξ στέρνων φορέειν, μέγα σῆμα, etc.

La peau du tigre est également un symbole du firmament.

feuilles : tout comme une pierre gravée déjà citée porte un palmier, également symbole des justes, au milieu de feuilles pareilles. Nous devons rappeler à cette occasion que le sens de ces combinaisons du peu de symboles que nous avons examinés d'abord, n'a pu être constaté souvent que par les tableaux parlans des grandes compositions. Dans cet exemple, le sens du pot garni de la plume et de deux feuilles est développé par celui qui le présente à l'esprit protecteur de la terre, au sujet d'un mort, d'un barbu parfait, couché dans sa porte dont la barrière de prison s'ouvre.

Dans la 138e. planche, les fleurs qui, sur l'autel devant Osiris, se relèvent dans le *sàu*, sous le pot d'herbe et sous la main qui bénit, éclaircissent un scarabée aussi cité, où l'âme se relève de la terre pour louer son Créateur. Elles constatent de même le sens des fleurs qui se relèvent sur un caractère *de dessous terre*, et auprès de lui, dans l'inscription à trois colonnes qui accompagne le suppliant. Les caractères de cette inscription qui sont tournés d'un même côté que l'adorant, portent : Béni soit le Seigneur, drapeau de force, ou, ma force et mon roi ; loué soit le roi de l'univers ; semblable à une fleur, je me releverai de dessous terre pour louer le roi de tous, le père et un (1), ma force, mon Dieu et

(1) Hic vidimus in throno Dei esse 4. elementa ex igne illo ab aquâ deducta. Postel in Jezirah.

mon roi : à toi, salut, ô roi de l'univers! Après quoi un double caractère des honneurs divins, connu par l'inscription de Rosette, est suivi de celui de Seigneur, et d'une cloche dont le nom hébraïque signifie épouse : comme on diroit, l'épouse du Seigneur qui l'honore. Il paroît que c'étoit là la désignation des femmes initiées qui, par une expression de la langue d'action, étoient destinées au lit du Dieu de Thèbes, comme à celui du grand fétiche de Juda ; et l'on croit que la formule rapportée par Julius Firmicus : Salut, épouse; salut, nouvelle lumière, fut répétée dans la fête de Bacchus, lors de l'introduction de l'épouse qu'on lui destinoit. Au coin du trône du juge, on voit aussi des fleurs relevées et des fleurs tombées du faisceau des vivans, attachées à une colonne, qui s'élève du milieu de ce symbole d'un cœur sur un tas de flammes qui signifie, l'Égypte, le ciel, le monde. Le motif qu'Horapollon indique de cette première valeur, fondée sur ce que l'Égypte anime et produit les êtres, étant, comme le cœur d'un jaloux, dans un feu perpétuel, correspond à la valeur de colère (1) par laquelle ce caractère participe au sens sinistre de tous ceux qui désignent collectivement les œuvres créées. Les doubles sceptres de miséricorde et de justice en-

(1) Plutarc. de Is. et Os. p. 398. Cyrill. adv. Julian. L. IX. p. 299.

vironnent toute cette scène, en soutenant comme des colonnes la voûte céleste qui la couvre. Réservant les détails pour l'examen du papyrus de M. Cadet, nous ne nous arrêterons plus sur celui-ci, ni sur le papyrus Pl. 137, dont il a déjà été parlé ailleurs (1), et sur lequel nous reviendrons.

Les bandelettes de Kirker réunissent aux principaux symboles de ce dernier tableau plusieurs de ceux des caisses et couvertures des momies. Le chœur des prians y est précédé par le représentant agenouillé de tous, T. III. p. 424. N°. 6: ou accompagné de vases de sacrifice, p. 422. N° 6. Le mort, le nouveau-né en langes est inondé de la rosée de lumière qui vivifie, p. 424. N°. 3., et p. 423. N°. 7., où les sources, les élémens premiers sont invoqués pour le recevoir. Le soleil et les dieux qui en sont sollicités les premiers, sont figurés, p. 422. N°. 5., par le lion, et par le chien couché au-dessous du lit de mort qu'il forme. Isis y est désignée par son attribut de défenseur, que figure le casque accompagné d'un caractère de sainteté. D'autres symboles les plus connus des dieux, les bœufs, le bon serpent, les deux chiens, l'œil, les têtes d'épervier, les ministres ailés, sont disséminés sur ces bandelettes,

(1) Lettres sur les Hiéroglyphes, p. 28.

en démontrant dans la société de quels dieux le défunt est adopté.

Les fragmens des manuscrits publiés dans le Journal de Trévoux [juin 1704], et par Denon, Pl. 125, 141, n'étant que des variantes des détails correspondans du Papyrus-Cadet, nous n'en releverons ici que les principales, qui distinguent le dernier de ces manuscrits, et la momie de Lethuiller. La tête de chien posée sur la balance dans le tableau de cette momie, est remplacée, au N°. 8 du Papyrus, par le cynocéphale tout entier qui jette son eau : ce qui désigne celui qui cache ses défauts, suivant Horapollon, II. 67. Ce cynocéphale représente également un sacrificateur. L'équinoxe qui, balançant le jour et la nuit, le bien et le mal, fait triompher l'un de l'autre; et enfin l'heure, nous ayant enseigné tous, comme on sait, à diviser le jour en heures par la manière régulière dont il jette l'eau aux époques des équinoxes. Il la verse ici sur la matière terrestre, sur le limon que lui présente l'esprit de lumière, N°. 9. 10., en mettant dans l'un des bassins de la balance l'homme qui a recouvré l'aile perdue de la spiritualité, pendant que l'esprit des ténèbres met la même matière, le poids du péché dans l'autre bassin, N°. 12. On voit que tous ces détails représentent le jugement dernier, que les Arabes appellent l'heure; l'examen de la prépon-

dérance de la matière, ou de la spiritualité recouvrée ; le sacrifice et la prière qui, purifiant la matière et cachant le péché, fait décider la balance en faveur de la spiritualité figurée, dans le Papyrus-Cadet, par la plume seule; tandis que le limon dont l'homme est fait, est remplacé par le vase de terre auquel l'homme est comparé par les écrivains sacrés et profanes de l'antiquité (1).

L'âme purifiée de la sorte, et légère comme l'éther, a pu passer par le ciel éthéréen. Ainsi l'atteste le représentant de ce ciel qui, au N°. 15, est désigné comme tel par sa cuirasse couverte de cercles, ou de sphères élémentaires éthéréennes. Étant en même temps désigné comme œuvre de Dieu par une queue d'animal, et comme son secrétaire messager par la tête de l'oiseau de ce nom, on entrevoit dans quel sens il écrit ici sur ses tablettes : très-droit et juste ; sur celles dans la momie citée : très-simple ; et dans le Papyrus-Cadet, vase de simplicité et de pureté. La tête, N°. 16, au bas de ces tablettes, désigne l'âme séparée du corps, pour laquelle il intercède. Le caractère des mystères qui, derrière l'intercesseur,

(1) Entre autres par le sophiste d'Athènes Secundus, qui, dans ses Gnomes, appelle l'homme, *vas spiritale*. Le vase est mis pour le corps humain, 1. Thess. IV. 4. et son nom hébraïque, *man*, est celui de l'homme dans un grand nombre de langues.

repose, au N°. 14, sur le bâton pastoral, figure le mystère de la miséricorde [1] que réclame sa prière, et que Dieu ne rejette point, puisque ses deux sceptres entièrement séparés indiquent, suivant l'expression des docteurs juifs, que l'ouvrage du rocher étant parfait, Dieu prononce une sentence où la justice et la miséricorde conservent leurs droits.

On saisira mieux le sens de tous ces symboles après l'examen du Papyrus-Cadet, chargé de cette parole de Dieu que l'initié emporte avec lui : *de la sainte parole et discours de raison par le moyen duquel le vrai Isiaque recherche la vérité des cérémonies et des choses qui se montrent dans l'initiation des mystères de la religion* [2]. Cette pièce, dont il faut commencer la lecture, suivant l'usage, de droite à gauche, s'ouvre par un texte en caractères menus, qui est écrit sur quatre colonnes, avant l'espèce de titre en grands symboles, coloriées comme le reste des *grandes lettres* du manuscrit.

Le premier caractère de ce texte est l'oiseau secrétaire et messager, distingué par sa plume au cou, et qui, avec la note de l'unité qui l'accompagne, figure le messager de Dieu un. Il est suivi de la désignation d'une main et d'un bras terminé par

(1) Fragm. Hermet. XIII. 8.

(2) De Is. et Os,

l'équerre, et tenant le roseau à écrire sur l'ellipse qui en désigne le sens propre, tandis que ses formes géométriques indiquent une idée abstraite et une règle : ce qui présente le mot : *prescrire*. Plus bas, entre la région supérieure et l'inférieure, paroît le représentant de leurs habitans auxquels il a été *prescrit* par le prophète. C'est un oiseau sans queue qui figure un pénitent, suivant l'expression mystique d'Horapollon, II. 112 : un de ces oiseaux qui dans la Bible signifient ceux qui, des institutions de la nature, sont transportés à la grâce (1), ou qui retournent à Dieu, et que représente le phénix (2).

Le membre viril qui suit, et dont un nom hébraïque, *amh*, dérive de celui d'une mère, *am*, est comme lui symbole de commencement. Son nom a cette acception dans un passage du prophète Ézéchiel (3), où il fait mention du commencement des chemins, et de leurs séparations ou carrefours, qui paroissent être désignés, dans ce même groupe, par trois haches qui séparent, et qui en hébreu sont nommées d'après cette opération, ainsi que par une carrière que trois petits traits et l'ellipse rangent dans le pluriel. Les derniers caractères sont accompagnés d'un autre

(1) Pic. Mirand. Heptaplus, p. 57.
(2) Horap. I. 34. 35.
(3) Ch. XXI. 26.

composé de deux instrumens, ou bâtons croisés de pèlerin. Le tout a de l'analogie avec un caractère chinois de traverses [1]. Parmi les expressions du langage symbolique des mystères, et dans un endroit où Grégoire de Nazianze en explique quelques-unes [2], il nous apprend qu'opérer çà et là veut dire, marcher; de même que passer d'un endroit à l'autre. C'est de quoi il s'agit ici : du commencement des séparations du chemin de passage et d'émigration de ce monde dans l'autre, pour laquelle Hermès avoit prescrit ce qui étoit à observer par le peuple transporté. Car cela est exprimé par l'oiseau pénitent et transporté, gardant la plante de papyrus qui, avec l'équerre de sa partie supérieure, figure l'ancienne loi des ancêtres, ou bien le *germe de justice* qui agira selon l'équité sur la terre [3].

Le précepte concerne ce qui, à l'occasion du passage à l'autre vie, étoit dû au Seigneur, représenté par l'épervier d'Éthiopie qui tourne la tête pour écouter, et qui est placé seul, ayant à ses pieds la plume, l'image et l'obélisque. Ce sont les emblèmes des honneurs rendus, que les nègres placent de la même manière auprès du fé-

(1) Clefs 29. 34. 35. 54. et Tourmont Gram. p. 178.

(2) Theologia, L. v.

(3) Jerem. xxxiii. 15. Tzemmak Zaddik est le titre d'un traité de morale de R. Juda de Modène.

tiche : ces emblèmes génériques du culte, auxquels Osée paroît faire allusion dans un passage très-discuté, où il dit qu'Israël restera sans éphod, traduit par πτερυγιον, aile ou plume; sans théraphim, qu'on croit avoir été des images du genre de celle de l'inscription; et sans autel, mezbah, dont le nom est commun aux pyramides et aux obélisques [1]. Ces colonnes et ces images, symboles des vœux rendus auprès d'elles [2], et des prières et hymnes qui y sont inscrits, présentent avec les plumes portées autour des dieux et des rois, en leur louange et honneur, les idées de louange, d'hymnes et de vœux offerts au Seigneur qui écoute. Son symbole revient, après que des jougs entiers et brisés, et des caractères de Dieu qui lient ce groupe au précédent, semblent définir les vœux accomplis envers Dieu : ou *déliés*, comme cela s'exprime en hébreu et en d'autres langues.

Avant d'avancer plus loin, nous devons observer le rapport qu'il y a entre ce morceau déchiffré et le titre du *cantique de Jérémie et*

(1) Osée, III. 4. rapproché d'Isaïe, XIX. 19. Par ces figures consacrées de discours, le prophète ne menaçoit pas Israël de rester sans idoles, mais de la privation des signes publics du culte, de cet état florissant de société qui les maintient.

(2) Promissa vel soluta regum vota monstrabant. Am. Marcellin. L. XVII, c. 4. Votaque pyramidum celsas solvuntur ad aras.

d'Ézéchiel, pour le peuple qui a été transporté lorsqu'il commençoit à partir : titre apposé au LXVe. Ps. de David, qui, précédant l'hymne de résurrection, semble lui avoir servi d'introduction, puisque les migrations des Juifs étoient considérées comme des types de celles à l'autre vie. Ils diffèrent, sans doute, par les noms des prophètes, quoiqu'on fasse dériver celui d'Hermès du copte, er-emi, père de la science [1] : ce qui avec le nom de Dieu, *jah*, que figure la note de l'unité, fait er-emi-jah, père de la science de Dieu, ou le nom connu égyptien-grec Hermias.

Nous avons vu l'expression hiéroglyphique aussi exacte du second verset du Psaume qui, après le titre, annonce la louange, l'hymne qui est dû au Seigneur, et les vœux qui doivent lui être rendus. Après quoi le Psalmiste s'écrie : Écoute ma prière, que toute chair vienne vers toi. L'hiéroglyphe porte le caractère linéaire de l'homme devant l'épervier qui écoute ; l'homme qui *vient*, un bâton à la main, et qui, désigné par la chair dans la Bible, la désigne à son tour [2] ; un carré rempli qui figure la plénitude, avec le caractère en forme de 9 de l'article le, connu par l'inscription de Rosette ; la clef du Nil qui

(1) Zoega, l. c. p. 224.

(2) Gen. II. 24. Deut. V. 26. Jerem. LXVI. 23. Ps. XXXVIII. 4. et Gen. VI. 3.

désigne toute la terre, et qui est couchée comme étant liée à la main chargée d'offrande, qui signifie, prière : l'autel du Seigneur devant son aigle qui écoute, et qui est répété d'après l'usage adopté pour assurer le sens de ces caractères. On voit que c'est l'homme de la plénitude de toute la terre qui vient devant Dieu, qui apporte au Seigneur la prière qu'il écoute.

Aux expressions suivantes du Psalmiste : Les paroles d'iniquité ont prévalu contre nous, répond d'abord le caractère de la parole tel que le chinois (1), avec la seule différence que le nombre de l'harmonie, six, est figuré en hiéroglyphe par six points dans le caractère de la bouche, comme on diroit, harmonie dans la bouche, voix articulée, parole ; tandis qu'en écriture chinoise ce nombre est exprimé par la ligne entière qui vaut trois, et par trois moitiés de la ligne brisée qui valent chacune un (2). Ce caractère du nombre six étant aussi trop volumineux pour être placé dans celui de la bouche, également carré oblong et tout semblable à l'hiéroglyphe, on l'a placé dessus, comme on diroit, harmonie à la bouche. Cette variante éclaircit les rapports constans et réels entre les clefs chinoises et les

(1) 149e. clef.

(2) Dans Bayer, n. 87. un caractère du nombre six est composé de la ligne entière et de trois points.

hiéroglyphes linéaires, mais que l'œil ne peut souvent reconnoître avant qu'on ait analisé les uns et les autres. L'iniquité est figurée par la corne de rhinocéros, que David emploie ailleurs comme une image de ses ennemis iniques, dont le nom dérive de celui d'une courbe telle que la courbe de cette corne. La prédominance est rendue par un objet qui en surmonte un autre, tel qu'une enceinte (1); et le mot collectif, nous, par des caractères de la plénitude de la terre, dont ce terme désigne les nations, suivant plusieurs Pères cités par D. Calmet. *Nos* péchés expiés, et que Dieu a pardonnés, sont figurés de même par la section de la *région caduque* (2) du duel, ou du mal, qui est remplie de deux lignes, et à laquelle une troisième inclinée est attachée; par le vase de sacrifice propitiatoire (3), et par le caractère du Seigneur qui s'est laissé fléchir.

L'œil sur un siége de repos, soit l'image arabe de la joie, soit celle du repos sous l'œil droit de la providence (4), répond aux idées de félicité et d'a-

(1) ὑπερδυναμώσαν ἡμας.

(2) Macrob. Somn. Scip. *Sphæra titubationis* de la cabale.

(3) Per incensum deprecationem allegans. Sap. XVIII. 21. Thuribulum, peccati expiatio. Greg. Nyss. C'est un des motifs pourquoi la terre est figurée en autel de parfum.

(4) Deut. XVI. 15. Ceci est éclairci par le verset : Ponam oculos meos super eos in malum, et non in bonum; et par une

doption dans la demeure de Dieu, que le cinquième verset du Psaume réunit à celle d'élection, ou séparation figurée par un drapeau, ou par une hache auprès du trône. Car ceux d'une tribu particulière, et les élus sont séparés des autres, comme les Pharisiens dont le nom désigne la séparation du peuple.

Les expressions suivantes : Nous serons remplis des biens de ta maison, le saint lieu de ton palais, sont dessinées par le ciel et la terre remplis; par la pyramide grenier de Dieu [1], et par son palais-temple précédé de l'obélisque tel qu'il étoit élevé devant les temples pour annoncer, comme la pierre dressée par Jacob, un lieu saint, la demeure de Dieu.

L'admirable en équité est aussi bien figuré par deux lignes horizontales et parallèles parfaitement *droites*, et par ces trois points d'un, plusieurs et aucun, manifestation du point [2], que nous avons déjà vus représenter le merveilleux et l'admirable dans plusieurs exemples accumulés. Le terme de l'original, *noraoth*, qu'on traduit aussi terrible, désigne proprement ce qui excelle en quantité, le

expression de Gregor. de Nazianz. de Theolog. v. In sanctis virtutibus requiescere, et in eis velut inhabitare, *sedere* est, et *solium occupare.*

(1) Job, v. 26. Math. XIII. III.

(2) La cabale.

superlatif, que figurent les trois points dans l'inscription de Rosette, et le nombre trois dans les langues parlées. Aussi traduit-on Ps. XLII. 5. tantôt, je passerai dans le nombre, tantôt, dans le couvert admirable [1].

V. 6. Exaucez-nous, ô Dieu notre Sauveur, ou salut, notre espoir jusqu'aux confins, est exprimé par la pierre de salut, soit rocher, soit talisman, dont on traduit le nom hébreu, Sauveur; par le contour de l'œil, auquel est attachée une ligne qui désigne ailleurs le son de la voix, comme on le voit, d'après une expression hébraïque; par le scarabée exprimant le nom salutaire du Créateur; par deux plumes, les ailes de Dieu sous lesquelles on espère [2], les plumes qu'adoptent ceux qui espèrent en Dieu [3], dont l'image les accompagne; par les haches enfin qui séparent et désignent les séparations des terres, les limites dont le nom dans l'original dérivé du terme, couper, devient par une inflexion le nom d'instrumens tranchans, comme une hache.

La suite de l'expression des confins de la terre et des longues extrémités de la mer paroît être combinée, comme dans d'autres exemples, avec

(1) *Voyez* Deut. XVIII. 8. XXVIII. 59. Num. XV.

(2) Ps. XCI. 4. LXI. 8. 5.

(3) Qui autem sperant in Domino, assumunt pennas sicut aquilæ.

les images du Seigneur ceint de puissance, qui affermit les montagnes, et apaise le tumulte de la mer, le bruit de ses vagues, ce que renferment les versets suivans du Psaume. Car le caractère des limites est suivi du joug; de la ligne droite qui signifie, Seigneur; du caractère des élévations et des liens à quadruples nœuds inclinés ou mêlés; d'un oiseau dont le nom hébraïque est le même que celui par lequel l'original désigne la mer [1], et à qui on a donné une longue queue; du serpent enfin et de l'aigle, les symboles du Seigneur Dieu, à qui se rapporte ce tableau des élévations et de l'étendue de la mer. La colonne suivante d'hiéroglyphes répète, avec un joug brisé, le caractère de la bouche ne renfermant que cinq points, comme on diroit la voix sans joug, effrénée et désordonnée de la mer. Le Seigneur qui est ceint de plénitude de pouvoir, est représenté ensuite par une ceinture, par le caractère de plein et par celui de pouvoir, dérivé du symbole linéaire d'un maître. Les termes hébraïques de l'original ont les mêmes rapports avec les noms d'une ceinture et d'un maître.

V. 9. Les peuples troublés qui demeurent à l'extrémité de la terre, et qui craignent et respectent les

(1) Schindler Lexicon, p. 765, où il cite ce verset, et les observations du professeur Norberg sur la nouvelle traduction suédoise de la Bible, p. 84.

signes de Dieu, sont représentés par un homme *assis* et *adorant* au milieu des caractères du trouble et du globe terrestre avec sa borne [1], dans un groupe qui commence avec les signes de Dieu, et se termine par le caractère de sa crainte et de sa gloire. Ces signes, connus par l'inscription de Rosette, sont les images ou noms de la divinité maîtresse des élémens, de toute chose. La même inscription a fait connoître l'oiseau, symbole de celui qui craint Dieu et le sert, qui garde l'emblème de sa gloire et de sa louange; lequel en est un, en même temps, de la crainte du Seigneur [2].

Le 10e. verset : Vous avez visité la terre, vous l'avez abreuvée et comblée de richesses multipliées, qui auroit été mieux rendu par les termes d'agriculture adoptés dans le langage des mystères et de la Bible, est développé par des hiéroglyphes qui leur sont analogues. Le serpent qui figure Dieu, et la charrue qui rend fertiles les terres incultes, y précèdent le caractère de l'élévation et celui du nombre répété, qui, représentant des nombres accumulés sur des nombres, répondent au terme de l'original, synonyme de dix, du complément des nombres. La main du Seigneur armée de l'instrument qui creuse des sillons, forme ensuite un caractère semblable à celui qu'on a vu exprimer le

(1) Inscr. de Rosette.

(2) Timor Domini gloriâ et gloriatione. Eccles. 1. 22.

mot *prescrire*, parce que graver et creuser une fosse, ou des sillons, sont synonymes en hébreu [1]; que cette dernière valeur est déterminée par la charrue, et qu'il s'agit ici des sillons dont il est parlé dans le 11e. verset comme étant couverts des moissons que représente le jet de papyrus, première nourriture des Égyptiens.

Le fleuve de Dieu, rempli d'eau, et les provisions de nourriture dont la mention est deux fois répétée dans le verset suivant, sont représentés par le vase, *khali*, du nom du canal distributeur des eaux du Nil [2], et par la note de l'unité de Dieu un; par les caractères de la carrière et de la plénitude du fleuve qui inonde la terre jusqu'à son extrémité, et que figurent leurs caractères répétés du neuvième verset; par les pyramides greniers de Dieu, et par l'oiseau à grosse panse qui est bien nourri.

L'année que le Seigneur a couronnée de sa bonté est principalement désignée par la *période* de temps aux trois divisions des saisons; par la couronne qui est posée dessus, et qui est en forme de cœur, suivant l'usage [3], par l'aigle et la pate droite

(1) Zachar. III. 9. a été également traduit, *fodiam foveam* et *cœlabo sculpturam*.

(2) Le Chaldéen traduit, fontaine de Dieu qui a sa source dans le ciel : comme il a été dit du Nil.

(3) Inscr. de Rosette, lig. 13. N°. 15. Caylus, T. v. pl. 8.

d'un oiseau figurant le Seigneur qui la pose; par les nœuds de l'instrument de compte, qui, dans l'inscription de Rosette, dénotent la munificence royale.

Les versions varient sur la valeur d'un terme traduit : champs remplis d'abondance, grands chemins, chariots, etc. L'hiéroglyphe le rend par ce *pulvinar*, lit ou trône des dieux, sur lequel on portoit leurs images dans les processions, et qui, par-là, rappeloit les nuées qui forment le chariot de Dieu. Il est placé entre l'instrument de compte, le grenier, la mesure pleine, ou le vase de multitude traversé de deux lignes, et l'oiseau gras que nous avons déjà vu. Ce dernier lie au groupe précédent de caractères celui qui suit du 13e. verset, et qui, par cet oiseau, par une main qui porte le bâton pastoral, et par une autre chargée des dons du Seigneur auprès de l'instrument qui les dénombre, figure les porcs engraissés. L'enclos figuré par le caractère modifié de la parole, qu'on a vu dans la première colonne, est désigné par le même mot hébraïque composé des lettres *d b r*, qui dans le quatrième verset du Psaume représente cette parole.

De la même manière, les images que présentent les derniers versets, des collines ceintes d'allégresse, ou de sauts [*exultatio*], et qui, avec les vallons remplis de froment, retentissent d'hym-

nes, sont presque toutes exprimées par les symboles que nous avons déjà vus dans les endroits correspondans de ce même texte : par la ceinture et le caractère de l'élévation autour du thyrse et du sistre qui annoncent la joie, la danse et les chants des fêtes religieuses ; par la main qui, auprès du dernier, indique la lyre touchée, l'hymne prononcé; par tout le même groupe enfin, qui, dans la troisième colonne, figure les sillons couverts de moissons. Car, sillon, fossé, vallon, tout creux a un même caractère. Nous avons jugé superflu de relever les emblèmes connus de Dieu, entremêlés dans tout ce texte, qui lui est adressé; ou le sens spirituel que les Pères de l'Église ont assigné à ces images d'agriculture, et que nous verrons bientôt constaté par de grands tableaux du labour devant Dieu : par la *grande parole* du sens mystique que les interprètes anciens de l'Écriture sainte opposent à la *petite parole* du sens littéral.

Les rapports que nous avons saisis justifient, sans doute, un rapprochement. Mais ce qui se ressemble n'est pas le même ; et nous allons prouver combien peu nous le prétendons, en rapprochant de même la suite du papyrus du *cantique de la résurrection*, qui suit immédiatement les Psaumes que nous venons d'examiner : quoiqu'il ne puisse fournir qu'un moyen de réunir dans un ensemble,

et de grouper, d'après ses vingt versets, les détails de ce grand *tableau de la résurrection*, que figuroient les mystères de Mithras (1), du *sentier de la vie*, de l'office des mystères, auquel l'hymne précédent semble avoir servi de pièce d'ouverture, récitée peut-être dans le vestibule du temple.

Il commence à la partie inférieure du papyrus, par le tableau colorié qui est placé après le cantique déchiffré. Des trois parties de cette espèce de titre-page, la supérieure renferme un homme et une femme assis sur le caractère de la terre. Portant sur leur tête une de ses régions, d'où s'élève la louange que désigne la plume, ils élèvent les mains en acte de bénir, de célébrer et de chanter le Seigneur, ou son nom placé entre eux. Le tout exprime l'exhortation du Psalmiste : Chantez le Seigneur, vous tous habitans de la terre. Le nom qui représente Dieu est celui qui renferme tous les noms; car il retrace le chapelet primitif du faisceau des cordelettes, dont le grand noyau est le caractère commun d'un nom et du ciel, et dont les neuf fils, chacun à vingt-un points lumineux correspondant aux 189 chapitres d'Horapollon, représentent la rosée de lumière que verse ce ciel; la parole qui devient lumière, λόγον φωτεινόν; la doctrine que figure le ciel versant la rosée, en hiéroglyphe comme en caractères chinois, et dans

(1) Tertullian. de Præscript. c. 40.

le langage de la Bible (1); la doctrine vivifiante et entière achevée par les quatre points surnuméraires qui, distribués sur les trois fils des extrémités, rappellent le nom caché de quatre lettres comme manifesté parmi les autres. C'est la rosée que nous avons vue inonder les morts dans les bandelettes de Kirker, et que célèbre Isaïe, dans des versets commentés par Tertullien (2), où il parle de la résurrection des morts, dont les os sortiront de la terre comme l'herbe que fait croître la rosée. On reconnoît le motif analogue à celui qui a fait tracer les *Koua* dans les tombeaux des empereurs de la Chine, pour lequel on a suspendu le faisceau de tous les noms rappelant Dieu à l'entrée de la voie de la vie, à la tête d'un tableau de la résurrection, puisqu'il en forme comme une image sacrée, et que, placé au milieu de chanteurs, il peut exprimer avec eux le titre même de cantique de résurrection placé près du Psaume.

(1) Horap. I. 37. Deut. XXXII. 2. Ecclesiastic. XXXIX. 39; le mot hébreu *yarah*, pluie, doctrine. Un caractère chinois de savant est composé de ceux de rosée, ciel, homme.

(2) De Resurrectione carnis, c. 31. Isaïe, XXVI. 19. Vivent mortui tui, interfecti mei resurgant : expergescimini et laudate qui habitatis in pulvere : quia *ros lucis*, ros tuus, et terram gigantum detrahes in ruinam. *Voyez* aussi Isaïe, XLVI. surtout v. 14. Ossa vestra quasi herba germinabunt; et Osée VI. 2. 3. XIV. 6. Ero quasi ros Israeli, germinabit quasi lilium.

Le Psalmiste répétant son exhortation trois fois, et relevant la circonstance du nom qui figure Dieu, ajoute : Psalmodiez la gloire de son nom, rendez sa louange glorieuse. Le tableau hiéroglyphique, divisé en trois parties comme le verset du Psaume, répète dans la seconde ce que la première a déjà exprimé, mais par d'autres symboles. Des Cynocépales, représentans de toute la terre, y élèvent les mains pour bénir et célébrer le nom céleste exalté, ou *exposé* au milieu d'eux par un esprit, soit celui qui soutient le ciel, soit celui du défunt qui en exalte le nom, en présentant l'image de la gloire du nom. Nous voyons que la troisième partie la plus relevée de l'exhortation, quoique déjà exprimée en général, est encore particulièrement indiquée par la troisième partie vide du tableau qui, de même que des obélisques et des images-colonnes sans inscription, représente ce silence qui loue le Dieu suprême, qu'il ne faut louer que par le silence, et exprime cette formule, *tibi silentium laus*, par laquelle on a traduit un passage au commencement du Psaume précédent.

Les fragmens de manuscrits publiés par le journal de Trévoux et par Denon, Pl. 125, portent, dans cette partie, les mêmes symboles avec quelques variantes. Dans le dernier, le ciel versant la rosée de lumière est accompagné d'un texte en lettres

hiératiques, peut-être, que nous n'avons pu déchiffrer, mais qui rendent probablement le même cantique de la résurrection.

Après son introduction, le Psalmiste s'écrie : Dites à Dieu : Que vos œuvres, Seigneur, sont terribles! Dans la multitude de ta force, tes ennemis t'ont menti (t'ont renié en mentant à ton égard). La partie supérieure du papyrus ouvre *la voie des bienheureux* qu'elle retrace, par la grande image à tête d'épervier du Seigneur béni, le Très-Haut et miséricordieux. Elle est suivie de celle d'Harpocrate, soleil levant de justice, chargé du fléau qui sépare le bon blé du mauvais. Assis à l'entrée des mystères, il annonce par le symbole de justice et de création, et par son geste, ce mystère de terreur qu'il faut adorer en silence, que la création est un moyen par lequel la justice divine a voulu séparer les bons qu'il recueille, des méchans qu'il rejette ; que ce monde de fabrique, suivant l'expression des rabbins, est le *vestibule* par lequel le nom de quatre lettres sépare les justes des injustes (1).

Ce Sigaléon inspecteur, comme dit Plutarque (2), et réformateur du langage jeune encore et imparfaitement articulé des hommes novices, empêchoit l'indiscrétion de ce langage en imposant silence sur ce qu'on apprenoit dans les mystères concernant Dieu

(1) Œdip. II. 295.
(2) De Is. et Os. c. 68.

et ses œuvres, ou ses forces que le vulgaire avoit transformées en une multitude de dieux. C'est cette multitude de sa force dont parle le Psalmiste, et qui est indiquée par les douze lignes horizontales supérieures et par les dix perpendiculaires inférieures tracées sur la porte où Orus est assis comme sur un piédestal. Ces traits, qui signifient également nombres, élémens, forces, puissances, rois, se rapportent au nombre *dix*, sous lequel Pythagore entendoit l'universalité de la nature (1); et aux *douze rois* présidant au monde et au zodiaque, qui, suivant Chœremon, étoit l'objet de la science sacrée. Formant par la multiplication des uns par les autres le nombre des chapitres du second livre d'Horapollon, ils rappellent cette base antique de l'écriture chinoise qu'on cherche dans les dix nombres, ou trônes, et dans les douze branches ou heures : ainsi que cette autre base d'un système d'écriture que présente la cabale hébraïque dans *les dix nombres du silence et les vingt-deux lettres de la base ;* dans les deux cent seize lettres et les dix sephiroth qu'elle cherche dans l'Exod. XIV. 19. 20. 21., et dans le premier mot du chapitre suivant. Les cabalistes, en assignant ces symboles à la description de la colonne de nuée et de feu qui parut au passage de la mer Rouge, et à l'annonce du cantique des Israélites après la sortie de l'Égypte, type de

(1) Naturæ totius universalitas. Athenagor.

la sortie de cette vie, ne semblent être fondés que sur la colonne qui dans cet endroit, dans le papyrus de Denon, Pl. 137. et ailleurs, figure ce monde que laissent après eux ceux qui sortent de la vie, et qui est désigné par tous les nombres et parties servant d'élémens au système d'écriture qui le fit connoître aux novices, en exprimant leur langage jeune encore et imparfaitement articulé.

Sans nous arrêter à cette colonne, comme firent les Israélites dans une certaine procession, auprès de la plus grande pierre de Jérusalem, nous observerons qu'elle éclaircit plus d'une fable sacerdotale [1]. Il paroît même qu'on a en emprunté ce cri: *discite justitiam, moniti*, que répétoit Thésée assis dans l'enfer à cause de la violation de l'entrée des mystères, où, malgré la défense pour les mystes, il s'étoit assis, avant de forcer le passage de l'abîme, sur *la pierre triste* [2] consacrée par le repos de Cérès à son arrivée à Eleusis. Elle jette de la lumière sur les expressions figurées des gnostiques touchant la sagesse qui, ayant envie de voir son père et s'approchant trop près de sa lumière, fut arrêtée en chemin par Horus, garde-frontière du

(1) Ce que Clément d'Alexandrie, Hérodote, Proclus et AElien appellent ἱερατικὰς ἱστορίας Αἰγυπτίων, ἱεροὺς λόγους, λόγους ἱερατικοὺς, προφητικούς.

(2) Ἀγέλαστος πέτρα. Clem. Alex. Protrept. Scholiast. Equit. Aristophan. 1. 782. Apollodor. Biblioth. 1. 5. N°. 2.

ciel; sur leur second Æon, dénommé Silence, sorti de la profondeur, et désignant le ciel idéal, *le plan du monde*, tout comme le premier Horus né dans les ténèbres [1]; sur d'autres applications des symboles que nous ne pouvons recueillir dans notre course rapide. Le Psalmiste fait allusion au principal sens religieux du caractère de la justice terrible du Seigneur manifestée dans ses œuvres, que le mensonge des opinions populaires représentoit comme des dieux, en reniant par-là ce Dieu unique qu'enseignoit la doctrine secrète, avec la cause et le but de notre existence ici-bas : le tout annoncé à l'entrée même des mystères, à l'une de ces triples portes pyramidales qui figuroient les mondes par lesquels les esprits tombés sont descendus du ciel, et par lesquels ils devoient y remonter.

Aussi voit-on sortir de cette porte le *bario*, char des dieux qui servoit à ce passage des âmes, et à celui des morts à travers le Styx, qui étoit fait de papyrus, et qui, inventé par Isis, avoit servi de modèle aux barques de même matière dans lesquelles on n'avoit rien à craindre des crocodiles [2], ou de Typhon, le mal qu'il représente [3]. Son image même garantissoit, à celui qui la portoit, cette heureuse navigation mal-entendue dont nous

(1) De Is. et Os.

(2) *Id.*

(3) *Id.* Diod. Sic. et Horap. 1. 70.

avons déjà parlé (1); celle des morts dont les inscriptions sépulcrales phéniciennes font mention (2), et qu'on a vue sur des papyrus et des bandelettes déjà cités (3). Il paroît que c'est ici *le navire d'Osiris*, capitaine et gouverneur que les Égyptiens appeloient Canope du nom de l'étoile au bout du gouvernail dans la constellation du navire Argo, qu'ils disoient être celui d'Osiris placé parmi les astres (4). Ce dieu y conduit les trois camephées, chefs et soleils des trois mondes, dont le dernier en rang, du nom de son père et de son grand-père (5), porte sur la tête le scarabée qui, faisant des boules de boue, représente le soleil créateur du bas-monde fait de boue. Suivant la teneur de l'oraison funèbre, les dieux ont reçu, pour transporter par ces mondes qu'elle doit parcourir, l'âme suppliante du défunt agenouillé devant eux et à un autel de secours chargé de la fleur de lotus et d'une sphère, qui indiquent l'objet de sa demande : la renaissance au jour éternel. Revêtue du linge sacré dont parlent Apulée et Pausanias (6), sem-

(1) Reichelt, de Amuletis, p. 65.

(2) En Chypre.

(3) Hi quos vehit unda sepulti, que semble désigner la 194e. clef chinoise des cadavres, des âmes des défunts.

(4) De Is. et Os. c. 29.

(5) Jablonski.

(6) Dans la description de l'antre de Trophonius in Bœotic.

blable à l'unique et saint vêtement que conservent les pèlerins de la Mecque pour le jour de la course; revêtue d'un corps rouge de feu, l'âme délivrée du corps terrestre va considérer tout lieu [1]. Elle commence son voyage sur l'eau, de même que le myste d'Apulée, et ceux des mystères de Mithras [2], ou de Saïs, célébrés sur un lac [3]; de même que les morts transportés sur la barque de Caron dans ces cérémonies funéraires égyptiennes qui ont servi de modèle à celles des mystères [4] célébrés en acte de salut obtenu par la prière, et comme la mort volontaire est semblable à la mort naturelle [5]. Suivant un ancien, l'âme éprouve les mêmes passions dans l'une et l'autre de ces morts; les mots mêmes répondent aux mots comme les choses aux

(1) *Id.* Idem contigit et iis qui corpore liberati sunt. Recurrente enim in seipsam animâ, spiritus in sanguinem contrahitur, anima verò in spiritum. Mens autem amictibus nuda, natura divina, existens, *accepto corpore igneo*, omnem locum perlustrat deserens animum judicio, etc. Fragm. Hermet. x. 16. 17. 21. et 18. Cùm igitur mens à terreno corpore migraverit, propriam illicò induit *tunicam igneam*, quam habere non poterat cùm corpus terrenum incoleret.

(2) Nonnius, Collect. Hist. lib. 1. hist. 45. dans Gregor. Nazianz. Op. ad Orat. 1.

(3) Herodot.

(4) Diod. Sic.

(5) Apulée Metam. xi. Ipsamque traditionem ad instar voluntariæ mortis et precatoriæ salutis, etc.

choses, mourir ou être initié s'exprimant par des termes semblables [1].

L'âme du défunt, ou le myste qui s'est mis dans son état en se dépouillant des sens, arrive, comme le myste d'Apulée, aux portes de l'enfer [2], ou bien à celles de la mort [3] et de la vie ; car on voit des âmes pèlerines qui, tenant en main le bâton et la ceinture de continence nécessaire pour le retour au ciel [4], descendent et remontent vers ces portes occupées par les chefs assis sur des trônes [5], les esprits des sept planètes, dont la lumière figurée par des obélisques est terne et couleur de plomb dans la porte de descente, mais dans l'autre, de la couleur brillante de l'or. Ce sont les sept obélisques élevés par l'ancien culte de la Laconie pour figurer les planètes [6], dirigées dans leur course à travers l'hémisphère supérieur et l'inférieur par quatorze cosmocrates, assistans droits et gauches de ceux qui naissent

(1) Τελευτᾶν καὶ τελεῖσθαι. Fragment dans Stobée.

(2) Infernum claustra, confinium mortis.

(3) Iliad. II. Ps. IX. 15. Vadam ad portas inferi. Isaïe, XXXVIII. 10. 3. Machab. V. V. ultim. Math. XVI. 18. Ps. CVI. 18. Sap. XVI. 13.

(4) Hierocles ad Carm. Aur. § 26. Greg. Nazianz. 4. Serm. Paschal.

(5) Suivant les Ophites.

(6) Pausanias Lacon. XX. p. 262.

et qui meurent (1), et dont les images étoient peintes, les unes d'une couleur claire, et les autres d'une couleur obscure (2). De la même manière les échelons de l'échelle qui, dans les mystères de Mithras, représentoit la descente et le retour des âmes par les planètes, correspondoient à ces astres par les métaux dont ils étoient faits, le plus bas étant de plomb, et le plus haut, d'or (3). Cette représentation des esprits planétaires est encore constatée par leurs marques distinctives, l'un d'eux posant sa main sur les sept colonnes lumineuses des terres célestes, où il introduira les élus (4); tandis que l'autre, dans son caractère de rabdophore, étend sa baguette d'huissier de justice vers les sept colonnes obscures, qui rappellent tant d'usages et expressions symboliques : les chaînes de bronze qui embarrassent le chemin du ciel; les sept enfers des Orientaux, indépendamment de la terre, qui pour les Indiens en est un huitième; les sept colonnes auprès desquelles

(1) Damascius περὶ ἀρχῶν. Origenes contr. Celsum, avec les notes de Mosheim, les histoires des Ophites et d'autres sectes par cet auteur, et celle des Juifs par Basnage. Le testament de Ruben. Cotelerius ad Hermæ pastorem, l. II. mandat. 2.

(2) Macrob.

(3) Origenes, l. c.

(4) Exod. VI. 8.

les anciens Arabes faisoient leur serment comme au nom du Styx, etc., etc.

Parmi celles de ces expressions qui regardent la sortie des Israélites de l'Egypte, considérée comme un type de la sortie de ce monde [1], on peut encore citer ce nom de *sept nuées* assigné à la nuée ayant Dieu, et semblable à une colonne, conductrice par le désert [2]. Le myste passant par ces confins de la mort, pour retourner à sa patrie céleste, se trouve aussi au milieu de deux colonnes qui y conduisent, qui l'annoncent ainsi que la gloire de Dieu, à la manière des obélisques, devant les temples, images du ciel. Car de même que les colonnes qui, sur une montagne d'Arcadie, soutenoient deux aigles dorés près de l'autel de Jupiter [3], elles portent les ministres ailés de Dieu préposés aux deux hémisphères, ou posés sur elles. Elles répètent, par la réunion de ces deux régions à la plume, qui annonce célébration et louange, cette exhortation à toute la terre de louer et de célébrer le nom du Seigneur, que nous avons vue rendue par ces hémisphères et ces plumes, dans le tableau préliminaire qui exprime l'ouverture du cantique de la résurrection.

(1) Gregor. Nazianz.

(2) Targum Jonathan. Deut. xxxii. 10. 11. Epiphan. Or. de laud. Deip.

(3) Pausanias, l. viii. c. 38.

Aussi le Psalmiste la répète-t-il dans le quatrième verset, correspondant à cet endroit du papyrus, et avec la mention du nom divin, qui est en hiéroglyphe celui de l'esprit caché de la nature, maîtresse des élémens, figuré par le vautour à tête humaine voilée, qui porte en collier la colonne à quatre traits. La mère du monde, de la nature et de la vie, préside à la principauté des générations du monde sublunaire des élémens, où domine la lune, qui, adorée sous la forme du vautour [1], avoit tous ces attributs; et celui de confin de la mort et de la vie, d'où descendent sur la terre les âmes regardées comme mourantes, et d'où elles remontent vers le ciel supérieur [2], à leur résurrection. Son symbole, propre à éclaircir le motif de différentes acceptions du vautour consacré à Isis [3], préside à ceux de notre système planétaire, et de ses propres athlophores, ou porte-honneurs, tenant des plumes qui désignent aussi, et de même qu'en caractères chinois, ces végétaux qui sont la gloire de la terre. Par leur position, elles rappellent ces branches qui étoient attachées à l'entrée des grottes de mystères, dé-

(1) Euseb.

(2) Macrob. Somn. Scip. 1. 11. Ocellus Lucanus, c. 2, § 2. Apulée, l. c.

(3) AElian. de Animal. II. 22. Horap. I. 11.

crites par Virgile [1] et Porphyre [2], et dont la première fut indiquée au héros de l'Énéide par *les oiseaux de sa mère*, assis sur deux arbres. On voit par l'emploi des plumes dans cet endroit, que ce présent indispensablement dû à Proserpine, étoit l'honneur dû à la Divinité ; que cette branche exprimoit le premier précepte des mystères: honorez les dieux. D'après des emblèmes qu'on verra dans la suite, ceux au pied de ces arbres figurent vraisemblablement des modèles, ou des vases de transmigration [3], des présens offerts au myste par les habitans des régions qu'il va quitter. Ils étoient essentiels en cette occasion. Les Israélites s'en étoient pourvus au sortir de l'Égypte ; et Apulée, qui décrit l'initiation dans des termes moins voilés que Virgile, en parle nettement [4], aussi-bien que de l'approche des confins de la mort, du seuil de Proserpine, et du retour à travers tous *les élémens du monde* [5].

Il nous fait aussi reconnoître une nouvelle scène du papyrus, celle du mystagogue qui a placé de-

(1) AEneid. VI.

(2) In Antr. Nymph.

(3) Vasa transmigrationis faç tibi. Jerem. XLVI. 19.

(4) Tum ecce confluunt — undique turbæ, sacrorum ritu vetusto, variis quisque me muneribus — honorantes.

(5) Accessi confinium mortis, et calcato Proserpinæ limine, per omnia vectus elementa remeavi. *Voyez* saint Paul.

vant la déesse, son récipendiaire[1], qu'il invite à venir et à voir les œuvres de Dieu, terrible dans ses conseils sur les fils des hommes. C'est l'expression du Psalmiste dans le cinquième verset, correspondant à cet endroit du papyrus, qui le rend par le myste qui *vient* et qui *regarde* en bénissant l'idole du Créateur que lui montre le mystagogue. Cette image divine est distinguée par le même fléau que nous venons de voir figurer les mêmes expressions des œuvres et du terrible que porte le troisième verset du cantique, ainsi que par ces plumes sur sa tête, que nous avons aussi vues représenter le *conseil* orphique sur le bonnet de pareilles images. C'est l'image du Créateur qu'on ne montroit qu'à ceux qui entroient dans le lieu des mystères [2], celle d'Osiris qu'on ne montroit qu'une fois l'an, et qui représente le Créateur que figuroit aussi l'hiérophante lui-même [3]. Apulée introduit aussi ce dernier adressant au myste les paroles mystiques des préceptes, et retirant du sanctuaire des livres qu'il lui montre écrits en caractères inconnus de deux espèces. Notre auteur les définit comme les

(1) Jam duabus diei partibus transactis, ante ipsa deæ vestigia constituit.

(2) Pausanias, l. c.

(3) Ἐν τε τοῖς κατ' Ἐλευσῖνα μυστηρίοις ὁ μὲν ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα τοῦ δημιουργοῦ ἐνσκευάζεται. Euseb. Pr. Ev.

deux différentes espèces de caractères, dans les parties supérieures et inférieures du papyrus [1]. L'hiérophante de ce manuscrit, semblable au prêtre qui, dans la porte du sanctuaire, tenoit en main la table sacrée [2], réunit à l'image divine celle des cinq lois connues des mystères, figurée par la tablette sur laquelle nous avons vu écrire le secrétaire des dieux, et qui est distinguée par cinq *traits* que nous verrons, dans une table de lois, en désigner les cinq *règles*, comme les cinq rois d'autant de chapitres consécutifs d'Horapollon, qui semblent même se rapporter à cette station du sentier de la vie. Les idées de terreur, d'œuvres de la création, y sont réunies comme dans nos livres sacrés, dans le symbole égyptien du lion, et dans une de ces prières dont les Ophites accompagnoient les morts pour favoriser leur retour à travers les planètes, et qui commence : Prince de la *cinquième* puissance, terrible Sabaoth, premier prédicateur de la *loi* de tes créatures, etc., en revenant encore une fois sur le nombre cinq, par lequel le corps est délivré.

(1) Secretoque mandatis quibusdam — præcepit — de opertis adytis profert quosdam libros litteris ignorabilibus prænotatos : partìm figuris cujuscemodi animalium, concepti sermonis compendiosa verba suggerentes ; partìm nodosis et in modum rotæ tortuosis, capreolatìmque condensis apicibus à curiosâ profanorum lectione munita.

(2) Jamblic. de Myster.

Le myste délivré *passe* de la région des sphères errantes dans la route qui mène droit au ciel [1], ou au désert du ciel [2]. Il y est conduit par ce bélier transféré parmi les astres qui apparut à Hercule, dans le désert libyen, pour le conduire avec son armée altérée à une source d'eaux vives, et qui, sculpté en amulette, annonce l'élévation, la délivrance de l'emprisonnement et de tous les maux [3]. Ce bélier couché, qui a le corps de même couleur de sang ou de feu que le caractère du monde, qu'il soutient sur sa tête d'or [4], est élevé sur celui du firmament, en forme de *tau*, auquel il est attaché par des liens également rouges, qui retracent le cours elliptique des astres. Il est embarqué dans le bario céleste, dont les six rameurs sont désignés par leurs mitres comme des puissances conductrices, probablement des six signes supérieurs [5]. L'enseigne,

(1) Quod autem post errantes illos orbes iter suscipitur, rectè conducit in cœlum. Plato.

(2) Pindare; et Virgile introduisant son initié, *inque domus ditis vacuas, et inania regna.*

(3) Le juif Raphaël dans Reichelt, de Amuletis, p. 56.

(4) C'est le bélier de bon augure étrusque, dans Macrobe, sat. III. 7. Purpureo aureove colore ovis ariesve si aspergatur; principi ordinis et generis summâ cum felicitate largitatem auget, etc.

(5) Deux rames du bario désignoient les esprits conducteurs du monde. Hécatée dans Kirker, Obelisc. Pamphil. p. 482.

à la poupe comme à la proue, est la fleur de lotus qui, en se relevant, annonce le soleil qui se relève dans ce signe du bélier. En conséquence, le lion solaire levé et assisté des autres dieux du même temple et du même trône, emporte le mort qu'il a reçu, suivant la teneur de l'oraison funèbre. Conformément à une autre expression du rituel des mystères, le myste s'est glissé sur la table qu'il forme, ou sur le lit dans l'acception figurée que lui donne Grégoire de Nysse [1]. Le terme a cette double valeur correspondant à la forme aussi équivoque du lion si souvent répété sur les monumens funéraires, où il semble figurer le tombeau d'Osiris, modèle de celui des initiés osiriaques, gardé aux pieds et à la tête par des esprits célestes. Car de même qu'au cercueil de ce dieu, on y voit déposés les symboles des élémens du monde [2], au travers desquels le myste est reconduit, comme celui d'Apulée. Ces vases à quatre couleurs qui les représentent, rappellent les 360 vases remplis d'eau ou de lait, qui étoient rangés autour du tombeau d'Osiris, en quatre groupes, d'après la division du ciel et de l'année par la marche du soleil. Tels que des vases chimiques, ils sont à doubles gouleaux croi-

(1) Humanæ naturæ cum divinâ contemperatio.

(2) Prope Osiridis arcam deponere sacra mundanorum elementorum symbola. Minerva mundi.

sés, formant la lettre Y, symbole pythagoricien de la vie, de l'entrée et de la sortie. La base sur laquelle marche ce lion, étant de la même couleur que la mer sur laquelle avance le bario qui transporte le bélier, mais sans que les vagues y soient tracées comme sur la dernière, paroît figurer la mer changée en terre, où le lion transporte le passant à pied sec.

Une telle acception des deux représentations symboliques paroît confirmée par les lions ministres de Dieu qui, placés entre elles, supportent le monde reposant sur une montagne, sur le sec où il s'est sauvé. Elle l'est aussi par le 64ᵉ. chapitre du premier livre d'Horapollon, qui, après les cinq chapitres des rois, correspondans aux cinq traits de la table des préceptes, et qui sont précédés des pieds de l'homme dans l'eau désignant l'impossible, répète les mêmes pieds pour représenter le foulon *d'après la similitude* de Mercure. C'est que le passage devient possible par l'accomplissement de la loi et le nettoiement du manteau rougeâtre du défunt, posé sur le catafalque, qui est le type de ses œuvres, et que nous reverrons blanchi comme la laine rouge, le jour des expiations. L'oiseau dénommé, joie, et les âmes de feu et d'éther, figurées par des femmes nues, assises et chantant des cantiques, achèvent le tableau du sixième verset du cantique de la résurrection, correspondant à cet

endroit du papyrus : Lui qui a changé la mer en une terre sèche, qui a fait passer le fleuve à pied sec. C'est là que nous nous sommes réjouis en lui. On reconnoît l'origine et l'objet des fêtes des Hilaires, célébrées à l'équinoxe du printemps, au passage du soleil par le bélier, parce qu'alors s'opère le retour de l'âme vers Dieu (1); et dans les mystères d'Atys, en souvenir du retour du dieu à la vie (2) : à quoi Macrobe (3) ajoute que la même chose se faisoit en Égypte sous des noms différens. Les chanteuses qui les célèbrent, environnent, avec le prophète à tête de chien qui préside à leur chœur, la porte de la vie et du salut, décorée, comme une porte de triomphe, des symboles de gloire et de justice. Le tout rappelle le cantique de triomphe chanté après le passage de la mer Rouge, auquel le Psalmiste fait allusion, et que les Juifs répétoient ensuite comme un *chant nouveau* à chaque occasion d'une délivrance de grands malheurs.

Le septième verset, lié au précédent, ajoute : Il domine éternellement ; ses yeux sont sur les nations. Que les rebelles [ou ceux qui sont dans les tombeaux] (4), ne s'élèvent point. — L'hiéro-

(1) Le philosophe Salluste.
(2) Julian. Orat. 5. p. 311.
(3) Sat. 1. 21.
(4) On a traduit par rebelles le terme παραπικραίνοντες,

glyphe porte principalement l'œil gardien posé sur un palais-temple comme sur un trône; deux autres sur deux régénérés, en forme de momies dressées debout (1); et plus loin, six hommes assis et immobiles, ayant les jambes réunies. Ils sont assis trois à trois sur deux chaises, à la manière des doubles images memnoniques du tombeau de Thèbes, représentées s'aidant de leurs mains pour se lever, se relever, ressusciter : ce que les figures du papyrus ne pouvant faire par la privation de bras, elles paroissent condamnées à rester aussi éternellement assises que Thésée, ou à habiter les sépulcres. Car être assis, c'est habiter; et nous verrons que ces sortes d'images étoient consacrées aux tombeaux. Les différentes figures d'élus, et de réprouvés en plus grand nombre, paroissent liées, comme tous ces tableaux, à la fable sacrée d'Osiris âme du monde, dont les destinées sont les types de celles de l'âme humaine (2). La scène embrasse, sous un pareil rapport, deux

que la vulgate rend par l'expression *qui exasperant*, commentée par Isaïe, LXVIII. 7. *qui exasperant, qui habitant in sepulcris.*

(1) State super pedes, etc.

(2) Animæ enim sicut mundi, ita et hominis unius modò *divisionis* reperiuntur ignaræ, si divinæ naturæ simplicitas cogitetur; modò capaces, cùm illa per mundi, hæc per hominis membra diffunditur. Macrob. Somn. Scip. I. 12. Jamblic. de Myster.

signes du zodiaque, le taureau céleste et les gémeaux. Le premier est Apis, la belle image, et, en même temps, le tombeau de l'âme d'Osiris. Comme la vache tombeau de la fille de Mycerinus [1], il est couché, et sur un temple fort bas, ou sur un tombeau. Son corps est sanglant, ou de feu, dans le sens vraisemblablement qu'on couvroit Apis d'une housse rouge, lorsque le soleil étoit dans sa gloire au haut du ciel, et d'une autre noire lorsque cet astre étoit dans la région inférieure : ce qui paroît avoir servi de modèle aux couleurs rouge et noire affectées à l'habillement du haut et bas clergé. Les expressions des cabalistes sur la vache rousse et son écurie; l'hiéroglyphe indien d'une étable à vache de la prospérité et de l'Isis des Indes, qui est la même porte, ou temple pyramidal sur lequel est couché l'Apis de cet endroit [2], peuvent servir à éclaircir ce symbole du taureau, qui, en amulette, annonce d'heureux voyages *par tout lieu* [3]. Le myste pèlerin lui présente, en invoquant, un pot de terre d'où s'élève un brin d'herbe, à l'instar de

(1) Sa description dans Hérodote, II. 62. répond à cette image : Bos quoque cum cæterum corpus operta est Phoeniceo pallio, tum vero cervicem et caput crasso admodum auro; cujus inter media cornua circulus annexus inest, soli assimilatus. Neque stans est bos, sed in genua cubans, etc.

(2) Fr. Paolino.

(3) Reichelt, l. c. p. 57.

laquelle il demande à refleurir et se relever de terre, comme l'âme d'Osiris elle-même, en son nom et à cause d'elle. Son âme, figurée par la tête d'un même nom hébreu, est élevée au-dessus de l'enclos des planètes et des sphères à sept barreaux et à triple voûte : et, en langue sacrée, élever la tête de quelqu'un, c'est le faire sortir de prison [1]. Elle est reçue dans les élémens de ces régions, sources et principes différens pour les trois mondes [2], qui sont figurés par des cruches aux têtes des chefs des élémens et à leurs couleurs [3], sur lesquelles est tracée la croix de la réception. Par-là, elle se trouve au nombre des adoptés *qui restent debout*, des régénérés dont nous avons déjà vu les symboles opposés aux symboles de ceux qui sont éternellement assis. Au milieu des uns et des autres, des caractères moindres retracent le ciel et ses deux régions, etc. Le vaisseau céleste est chargé des murailles flamboyantes du monde à douze créneaux de flammes, auxquelles président huit lignes perpendiculaires, caractères de rois, de puissances; ou bien d'un

(1) Gen. XL. 13 20. Jerem. LII. 31. 2. Reg. XXV. 27. Ps. CXLII. 8. Educ ex claustro hanc animam.

(2) Macrob.

(3) Purpura enim est ex aquâ, et byssus ex terrâ ; et hyacinthus assimilatus est aeri, cùm sit ater et obscurus, sicuti coccus igni. Clem. Alex. Strom. V. sur le voile du sanctuaire.

ogdoade. Les missionnaires ont cru reconnoître, dans un pareil caractère chinois, la tradition de la famille de Noë dans l'arche. Tous ces débris des premières traditions du genre humain, disséminés sur le globe entier, ne peuvent que contribuer à éclaircir les symboles des anciens peuples; et peut-être trouvera-t-on, dans la bénédiction de Jacob, ou plutôt sa malédiction sur Siméon et Lévi, en tant que signes du zodiaque configuré par les douze fils de ce patriarche, quelque lumière sur le motif qui, indépendamment de la valeur sinistre du nombre *duel*, a fait assigner la représentation des réprouvés au signe des gémeaux.

Celui du cancer, qui lui succède, représenté, comme sur les zodiaques égyptiens, par le scarabée, est environné des symboles des nations qui bénissent le nom du Créateur, qui font entendre le son de sa louange : conformément au huitième verset du cantique. Il remplace la tête d'un dieu décapité, comme l'avoit été Orus, figuré probablement par la statue sans tête qu'on vit dans les mystères égyptiens, mais qui, dans cet endroit, se rapporte encore peut-être au 58e. chapitre du premier livre d'Horapollon, puisque le suppliant, non reçu dans le navire qui le porte, est adopté dans celui qui suit immédiatement. Ceux qui chantent les louanges de Dieu, sont représen-

tés par les mêmes cynocéphales, au nombre de huit en quatre groupes, et par le même caractère d'une région du monde, réuni à une plume, et surmonté d'un épervier sur une colonne, qui, dans deux endroits précédens du papyrus, ont correspondu aux versets 1 et 4 du Psaume, exhortant toute la terre à chanter les louanges du Seigneur. Mais son huitième verset, exhortant d'abord à bénir, les quatre premiers de ces nouveaux cynocéphales sont assis dans l'attitude du culte de bénédiction. Le même verset exhortant les peuples, au lieu de toute la terre dont il est fait mention dans les premiers passages cités, les cynocéphales qui, suivant Horappollon, signifient l'un et l'autre, ont, dans le dernier exemple, le corps distingué par des divisions qui désignent les divisions des habitans de la terre en peuples; tandis que ceux du tableau préliminaire représentant la terre en masse, ont le corps uni. Les quatre derniers des cynocéphales qui sont debout dans le tableau supérieur, ont même ces divisions appliquées aux oreilles; et cela parce que la seconde partie du verset, à laquelle ils correspondent avec le nouveau navire et la nouvelle image de la divinité qu'ils environnent, exhorte à faire entendre le son, etc. A ces célébrans, le papyrus ajoute encore les déités du même trône et du même temple, répétées en deux groupes, et telles qu'on les voit

sur les momies et ailleurs, levant toujours une main pour célébrer et bénir.

A la tête de ce vaste tableau, deux premiers adorans sont présidés par la chatte de la déesse qui tient en main la tutelle du salut humain [1]; laquelle exprime cet attribut en posant sa pate sur un serpent de couleur rouge, *Adam*. La grande feuille verdoyante, jointe à ce symbole, indique l'objet de tous les vœux des justes, qui reverdissent comme la feuille, à l'âme de qui le Seigneur a rendu la vie : comme s'exprime le neuvième verset du cantique. Cet objet est ultérieurement exposé par le myste représentant de l'âme qui, à un autel chargé de la fleur de lotus, implore devant le premier vaisseau du Créateur la réception qu'il obtient dans le second. L'un et l'autre de ces barios célestes portent derrière l'image divine le couteau formateur de la création avec l'équerre de justice qui l'a réglée, et les désignations des enclos formés et brisés des sept planètes et des cinq élémens. Ces emblèmes se lient aux précédens de la prison de l'âme, et à ceux qui suivent de sa délivrance. Parmi eux, son représentant porte en triomphe son corps nouveau épuré ; sa nouvelle maison éternelle sans sortie, de la couleur d'or du feu solaire et astral, son temple rétabli en tabernacle, demeure de

(1) Salutis tutela in deæ manu posita.

Dieu [1]. Reçu par Anubis, conducteur des âmes, et portier du monde invisible de l'oubli [2], qu'il rappelle par sa couleur noire, il bénit auprès du triple autel de la résurrection, consacré au soleil immortel, ⊙. Il semble adresser à ce premier juge invisible la formule connue : *Da, pater, æthereos mentis conscendere cœtus* [3]. Car c'est là, dans l'éther immortel, qu'après être admis à passer, il se rend tombant [4] et transformé dans un corps immense et luisant, [5] tel que les thalmudistes décrivent celui d'Adam; ou les gnostiques, l'essai d'homme fait par les anges des sphères célestes [6], et qui, ne pouvant se tenir debout ni marcher, devoit être refait, ou réanimé par l'étincelle de vie que donne une vertu supérieure. D'après l'ancienne doctrine l'homme devoit être refait en effet dans

(1) σκηνὴ, σκῆνος, noms symboliques du corps, comme au 2. Corinth. II. Plutarc. de Is. et Os. c. 63. Hierocles, l. c. § 18.

(2) Janitor Lethæus. Statius, Sylv. l. 3. N°. 2. v. 112.

(3) Martianus Capella, hymne au soleil.

(4) εἰς ἀθάνατον αἰθέρ ἐμπεσὼν. L'égyptienne Théonoe in Helena Euripid. v. 1020. et la pierre gravée dans Kirker, Œdip. II. P. 2. 467. N°. 27.

(5) Et nunc magna meî sub terras ibit imago. C'est exactement, τὸ αὐγοειδὲς, συμφυὲς ἀθάνατον σῶμα ; σῶμα πνευματικὸν, φωτεινὸν, ἄυλον, ψυχῆς λεπτὸν σχῆμα des pythagoriciens, platoniciens, etc. et Corinth. XV.

(6) Platon in Protagor. Alcinous, Isagog. c. 16. 17. Simon, Carpocrate, etc.

le monde éthéréen, et préparé pour le monde céleste. Mais ces sectaires semblent avoir emprunté leurs expressions symboliques des pieds joints de la figure, qui caractérisent cette immuabilité des dieux immortels communiquée à l'âme, à laquelle le Psalmiste paroît aussi faire allusion dans le neuvième verset : Qui a rendu la vie à notre âme, et qui n'a pas permis que nos pieds bronchassent ; ou plutôt, qui n'a pas abandonné nos pieds au mouvement.

Ce verset, embrassant le sujet du grand tableau que nous venons de parcourir, expose le résultat de la première partie de l'initiation, κάθαρσις, de la purification à travers les sphères, élémens du monde visible : ou par ces mêmes parties du ciel dont parle Oupnek'hat à ce sujet. Celui, y est-il dit, qui a connu le Créateur, lorsqu'il vient à mourir, va se réunir à l'être universel dans les régions célestes, conduit par les anges de la lumière et du jour, par celui de la lune en croissant, et *par ceux des mois pendant lesquels, le soleil allant au nord, la lumière croît.* Ceux qui ne connoissent pas Dieu descendent aux lieux inférieurs, où leurs âmes prennent le corps de vers, de papillons, de chiens, de couleuvres, etc. Elles y sont conduites par les génies de la fumée de la nuit, de la lune en décours et des six mois pendant lesquels, le soleil allant au midi, la lumière décroît. — On reconnoît dans ce passage le sens des quatre signes célestes occupant la partie

du papyrus qui se termine ici, et qu'un grand espace vide sépare des deux suivans, également divisés de l'initiation proprement dite, qui éclaircit, μύησις, et de la vision céleste ἐποπτεία, l'union aux dieux, la perfection (1). La première ayant été figurée par l'architecture des temples, image du ciel, et par leurs parties accessibles, tandis que les suivantes ont été représentées dans les sanctuaires et dans les souterrains, c'est aussi à ces derniers que les anciens se sont attachés dans leurs descriptions, ou allusions aux cérémonies des mystères. Nous allons les considérer avec eux, en commençant, d'après l'ordre du papyrus qu'ils ont observé, par ces épreuves auxquelles se rapportent les versets suivans, 10, 11, 12 du Psaume : Car vous nous avez éprouvés, ô Dieu, vous nous avez éprouvés par le feu, ainsi qu'on éprouve l'argent. Vous nous avez amenés dans le filet; vous avez posé des afflictions sur notre dos. Vous avez fait monter des hommes sur notre tête. Nous avons passé par le feu et par l'eau (2).

Conduite par le soleil invisible et créateur, dominateur du monde invisible, lequel est celui de la loi, le Jezirah, le Tartare, Adès, Amenthès

(1) Gale in Jamblic. de Myster. p. 252. Tres in ἱερατελεστικῇ βαθμοί. Ils correspondent à ce qu'on a appelé depuis actions angéliques, purgatio, illuminatio et perfectio.

(2) Horap. 1. 43.

qui émet les âmes et les reprend, l'âme transformée tombe du cancer, ou du symbole du soleil dans ce signe, dans les régions inférieures et cachées auxquelles préside le lion vengeur de la loi[1], de la force de Dieu qui conduit toute chose à l'existence[2]. Semblable au cerbère *adverso recubans immanis in antro*, le ministre de justice veille à la porte de ces lieux d'épreuve où l'âme *tombe* dans l'éther. Car, de même que l'égyptienne Theonoe que nous venons de citer, Macrobe, en parlant du passage de l'âme entre ces signes, emploie le terme consacré, tomber, si bien exprimé dans le papyrus[3]. Ce qu'il ajoute sur les auspices de leur condition future que prennent les âmes à cette station, sur les rudimens de naissance et de nature humaine qui sont dans le lion opposé au verseau, et désignant, dans les mystères de Mithras, la nature aride et ardente : toutes ces images et expressions diverses se rapportent à la doctrine des douze dieux sortis de huit, du monde

(1) Conformément aux images sacrées du lion, symbole du monde jéziratique. Basnage, l. c. p. 790. Sicut catulus leonis habitans in abditis, Ps. x. 19. Jer. IV. 7. Amos. III. 4. 8. Osée, XI. 10. Ps. XVIII. 13. XVII. 12.

(2) Tertullian, de Monogam. x.

(3) *Cùm animæ à cancro ad leonem labendo pervenerint*, illic conditionis futuræ conspicitur exordium, et quia in leone sunt rudimenta nascendi, etc. Macrob. Somn. Scip. τούτους ἐμπεσεῖν μὲν εἰς τὸν τάρταρον. Plato in Phædon.

visible sorti de son invisible modèle éthéréen, dont les régions inférieures et ténébreuses, *la cour du milieu* des géans dans l'ancienne mythologie du nord, étoient habitées par l'assemblée des géans qui gémissent sous les eaux, les cabires, les huit dieux grands de taille, les neuf grands chefs du ciel aérien qui sépare le bas-monde du ciel supérieur, les neuf descendans de Sophia, les fils de Jaldabaoth, les égrégores, les héros sublimes des frontières de l'autopsie, les héros de l'éther, les démons; par tous les symboles du mélange primitif des élémens et des qualités qui effrayoient le myste arrivé à ces confins de Proserpine reine du chaos (1), *où tout se présentoit sous un aspect effrayant, où l'on faisoit paroître des fantômes sous la figure de chiens, et plusieurs autres spectres monstrueux* (2).

A la tête de ces êtres, et aussitôt après les assesseurs du lion du même trône et du même temple, paroît, avec ses assistans, la vierge cachée de ce ciel invisible, la reine de cette terre, Latone à l'habit couleur de mer (3), Buto, Némésis, qui, différant du sphinx par la tête du lion et le corps d'une vierge, annonce la justice vengeresse prenant le dessus sur la miséricorde. Elle présente

(1) Possedit dotale chaos.

(2) Fragment dans Stobée et Apulée, l. c.

(3) Αντὸ κυανόπεπλος. Hésiod.

toutefois le sceptre divin de la miséricorde *prédominante* au myste qui l'invoque pour que sa fleur se relève, et qui est admis à passer outre pour répéter une pareille prière à *huit* autels élevés devant autant de groupes de déités infernales [1]. Considérés comme les parties constituantes du monde éthéréen [2], ces êtres divins sont distingués par les quatre grands symboles des divisions d'un monde, par *les quatre lettres*, l'épervier, l'ibis et deux chiens. Ils répondent, d'ailleurs, par leurs figures de fils de Dieu et de filles des hommes, aux nombres exacts des deux divisions d'Osiris, du ciel, de l'âme du monde; par vingt-cinq et par quatorze. Le vingt-sixième membre de la première division s'étant perdu, c'est de là peut-être que dérive l'institution du supplice légal de quarante coups, moins un, modelé sur les souffrances de ce lieu de supplice. Au même modèle paroissent se rapporter les quarante juges égyptiens des morts, les quarante temps des épreuves dans les déserts, les quarante jours de jeûne des lamas de

(1) Accessi coram, etc. Apulée.

(2) Numinum multitudo est quasi mundus aliquis, habens multos ordines in unum conspirantes. Jamblic. de Myster.; et ailleurs : Quilibet enim Deus cuilibet parti mundi totus adest, sed partes aliæ aliter hunc accipiunt, æther quidem ætherea, aer autem aerea ratione. *Voyez* aussi Euseb. l. c. I. 9. III. 4. 6. 9. Philo de Abraham. p. 282. Cicero de Nat. deor. I. 14.

Thibet, les quatre-vingts épreuves des mystères de Mithras, les quatre-vingts *grands* créateurs, etc.[1]. On peut en rapprocher les quarante mains de l'idole des Budaïstes chinois, figurant les qualités éternelles, tandis que ses trois têtes représentent le soleil, la lune et les élémens; l'enfer fabuleux des Indiens, ayant ses tribunaux, ses géans, ses monstres, ses terreurs, et étant divisé en sept parties, avec une huitième du milieu, qui, de même que le huitième symbole ajouté dans les doctrines égyptienne, phénicienne et persane, porte le nom de tout, et du monde inférieur parmi les trois que Dieu avoit créés : la tradition arabe de quarante personnes, au lieu de huit, qui entroient dans l'arche de Noé le même jour qu'Osiris dans le cercueil que lui présenta Typhon. On voit aussi répondre à ces nombres diviseurs, tantôt dans l'histoire mythologique chinoise, les *vingt-cinq* fils de Hoang-Ti, dont *quatorze* mariés [2] lui avoient donné des petits-fils, avant qu'il se retirât parmi les esprits des montagnes; tantôt dans la fable grecque, les *vingt-cinq* et les *quatorze* enfans qu'avoit eus Ouranous avec Ops et avec la Terre; les vingt-cinq et vingt-six rois d'Arcadie, de Sycion

(1) Fragment Tanjoux dans Thesaur. Epistol. Lacroz. p. 31.

(2) Les vingt-cinq hommes de ce tableau n'étant accompagnés que de quatorze femmes.

et d'Argos (la suite de ces derniers, partagée par dix-neuf et sept, est distinguée par l'aventure des quatorze filles de Niobé); tantôt dans la doctrine persane, les vingt-cinq esprits subordonnés aux six amochaspando, ou parmi des chrétiens, quatorze saints principaux invoqués contre les maux de la vie[1]. Par un esprit religieux, les mêmes nombres sont observés dans les institutions de tout genre, depuis les chœurs du théâtre grec jusqu'aux contrées voisines de la Chine, où la cour et l'armée, tous les ordres des citoyens sont distribués en vingt-cinq classes. Les mêmes nombres, aussi religieusement observés dans les fables du Nord, ou dans les institutions des Américains et des Nègres d'Afrique, indiquent, sans doute, une tradition primitive, ou des filiations partout répandues des anciens mystères, dont la doctrine entendoit sous ce nombre, quarante, toutes les proportions de l'harmonie par laquelle on représentoit l'ensemble de toute chose, l'âme de la nature et de l'homme. Vraisemblablement elle le considéroit comme rétabli et complété par la rentrée d'un membre perdu dans le corps divisé d'où il s'étoit égaré.

L'âme du myste avançant dans son retour vers sa source, et demandant à revivre autant de fois

(1) Fabric. Bibliogr. Antiq. p. 266.

qu'elle a souffert la mort en descendant ici-bas[1], arrive au triple autel élevé à Orus le juste, chef de cet empire, où il a établi l'ordre, et où il réside sur son trône de juge et de roi, environné de sa cour. Il manifeste, par son sceptre de seule miséricorde, qu'il exauce les supplications définies par les fleurs de lotus sur les autels. Le myste passe, en conséquence, la nouvelle et double *profondeur* qui sépare cette région de celle de la lumière et de l'autopsie. Après avoir subi toutes les épreuves, *après tant et de si grands travaux*[2], *après tant d'erreurs et d'incertitudes, de courses laborieuses, de marches terribles et effrayantes à travers les ténèbres épaisses de la nuit*[3], il est admis à passer à l'Élysée, aux *îles* fortunées, que paroissent figurer les différens tableaux *isolés*, aux appartemens divers de la maison céleste. Dans son antichambre, il demande encore que sa fleur se relève, placé auprès de deux bienheureux qui, assis sur leur estrade de béatitude, semblent garder l'entrée de ce *pont de repos*, le troisième ciel que figure la tête humaine du quadruple animal prophétique, et manifestent le sceptre de la miséricorde : et bien-

(1) Et ideò totidem mortibus, quot sphæras transit, ad hanc pervenit quæ in terris vita vocitatur. Macrob. Somn. Scip. I. 11.

(2) Tot et tantis exantlatis laboribus. Apul. l. c.

(3) Le fragment dans Stobée.

tôt après, *l'initié rendu parfait se promène triomphant dans les régions des bienheureux*, appuyé sur son bâton de pèlerin, ou étendant la main en signe de triomphe. *Libre désormais, et n'étant asservi à aucune contrainte*, car sa ceinture qu'il tient est brisée, *il jouit de l'autopsie*, *de la vue distincte des lumières divines et miraculeuses*, *des images mystiques de la nature et des dieux*, *images de feu qu'on ne pouvoit regarder avant que l'âme fût dégagée de ses liens corporels.*

Ces images, les quatre animaux de ces régions, les symboles de leur ciel, de leur soleil, astres et êtres nouveaux, paroissent être les deux éperviers, entre le ciel versant une rosée de lumière et une pique flamboyante dressée devant une muraille de feu qu'elle semble garder, avec l'entrée de ces lieux. De l'autre côté de cette pique, avance un serpent sur des jambes humaines à couleur rouge. Près de la rosée retraçant le double faisceau de cordelettes à six fils, et le caractère du bois du sacré et interdit, qui, avec celui de l'homme, constitue le symbole du bien et du mal, est l'emblème de l'esprit qu'elle vivifie : la tête humaine séparée du corps, et qui, posée sur la fleur du jardin de Jupiter, du monde intellectuel où les idées sont plantées comme des arbres (1), surmonte l'échelle ténébreuse de l'empire, traversé des quatorze cosmo-

(1) Œdip. II. P. I. 198.

crates. Derrière ce symbole, est celui de l'âme de la nature, le vautour à tête de femme. Le ciel versant la rosée est la même image divine et de doctrine vivifiante que nous avons vue adorée, à l'ouverture du cantique, pour le but qu'on voit obtenu dans cet endroit, le *lieu de rafraîchissement :* ou, à la lettre, l'*arrosée* de laquelle Dieu nous a fait sortir, suivant l'expression à la fin du douzième verset déjà cité du cantique de la résurrection, qui décrit les épreuves par lesquelles la sortie a eu lieu. La variante dans Denon, Pl. 125, N°. 9, présente un *vase d'eau* fraîche posé sur un autel, avec une fleur de lotus à demi relevée, et un suppliant qui demande qu'elle soit relevée entièrement dans ce lieu de rafraîchissement : le même vase que nous verrons à la fin de notre papyrus, et la même eau fraîche qui est demandée à Osiris dans des inscriptions sépulcrales grecques.

Tout ce tableau du retour des âmes étant aussi celui de leur descente par la même voie, et de l'origine des choses, Grégoire de Nazianze (1) a considéré le fruit défendu comme le symbole de la contemplation des parfaits ; tandis que les Ophites ont placé ici, et dans *la descente de la rosée*, celle des êtres supérieurs tombés dans la matière, dans l'eau. C'est à quoi se rapportent les *quatre-vingt-dix* points

(1) Orat. Paschal. 3. 4.

du faisceau, et *les animaux intellectuels* (1) qui se succèdent ici dans des tableaux séparés. Le premier ne renferme qu'un oiseau solitaire noir et blanc, monté sur l'hémisphère supérieur, qui est plus distinctement tracé dans la variante, Pl. 125. N°. 11. de Denon. Il paroît en être la reine, l'esprit de l'air ténébreux, la Vénus céleste et ténébreuse égyptienne (2), Athor, la Nuit à ailes noires (3); la Nuit immortelle, nourrice suprême des Dieux; Nuit origine de toute chose, que nous appelons Vénus; car c'est ainsi que parle Orphée (4).

Le tableau suivant paroissant se rapporter à une première cause de la matière créée précédant l'antique nuit dont nous venons de voir le symbole, à l'origine du mal au milieu de l'Élysée, ou qui est sorti du bien, à la question la plus difficile de la verbeuse doctrine mystique des anciens, est aussi difficile à expliquer en peu de mots. Il porte les symboles de la bonté de Dieu, de sa puissance terrible et de sa sagesse, ou ceux de Cneph, de Phta et de Neith, mais modifiés sous l'application obscure au sujet que nous venons d'indiquer.

(1) ζῶα νοητὰ de Platon, illustrés par Philon, de Confusione linguar. p. 345.

(2) AElian de Animal. XI. 27. Macrob. Sat. I. 21. Diod. Sic. I. p. 87.

(3) Νὺξ ἡ μελανόπτερος. Aristophan. in nubibus.

(4) Proclus in Tim.

Car le bon serpent Cneph étant couvert de ce que les oracles chaldaïques appellent sections intellectuelles, et ayant la tête humaine au lieu de celle d'épervier, présente bien l'idée du bon esprit, Agathodæmon, mais aussi celle du basilique maître de la vie et de la mort, qui environnoit les images divines, et qui ceignoit les têtes des rois en symbole de justice : valeur qui lui est commune avec la plume, laquelle sur la tête de Cneph a aussi celle de spiritualité, qui est l'acception la plus générique du serpent. Phta, dont le nom signifie en copte, un grand feu, mais en hébreu, *il a ouvert*, ouvre ici la bouche de sa tête effrayante, composée de chacal, de crocodile et de cochon : comme on diroit l'intelligence descendue dans l'abîme des eaux, sur la terre et dans la boue. — L'oiseau de la sagesse et de la miséricorde, le houd-houd, porteur des lettres d'amour et de sagesse entre le sage roi et la reine de Saba, est également un composé semblable à Junon revêtue de la ceinture de Vénus, ou à cette colombe de l'écriture à plumes argentées et à dos couleur d'or pâle, dont le nom se confond avec celui d'un autre oiseau signifiant, *fille de la voix*. On reconnoît cette Sagesse de la doctrine des gnostiques dont les larmes, les courses et les aventures, le feu génital et humide, dont toute l'histoire mystique se retrouve dans celle d'Isis; la Sagesse et le serpent en querelle avec Jal-

dabaoth, le Dieu fort du discours, créateur sorti du côté gauche de sa mère, de même que Typhon; le silence rompu avant le temps, quand le ciel sans mouvement et sans parties s'appeloit *silence*, et que rompre le silence c'étoit mettre en pièces Osiris, le ciel premier : c'étoit créer, suivant la double valeur du mot hébraïque BRA, que l'inquisiteur Oleaster a traduit, mettre en pièces, et que les docteurs juifs n'expliquent qu'aux adeptes. On reconnoît le sens caché des valeurs que les mêmes cabalistes assignent aux trois premières lettres de l'alphabet hébraïque correspondant aux trois lettres du tableau hiéroglyphique, et aux trois premiers zephiroth. Elles désignent la couronne que figuroient le serpent, la sagesse et le feu, ou celui qui compose les choses les plus opposées, qui ramène à une juste égalité la justice et la miséricorde. C'est ce qu'entreprit le Phta grec, Vulcain feu celeste, qui, tâchant de réconcilier son père et sa mère, l'esprit et le désir inhérent à la matière subtile, fut jeté en bas du ciel dans la mer et sur une île, pour exécuter les travaux qui l'ont illustré, parmi lesquels les trônes des dieux qui marchent tout seuls dans le ciel, c'est-à-dire, les astres. Si la politesse des Grecs s'est permis de voiler de la sorte, sous une fable populaire, la tradition religieuse égyptienne de la création, et de travestir en dieu boiteux l'idée de l'immuabilité de la nature divine,

figurée par les jambes réunies en colonnes de l'image de Phta, leurs sages l'ont expliquée dans son vrai sens (1), ou y ont substitué la triade, esprit, âme et sagesse inséparables, aussi appelés le même, l'autre et l'essence, οὐσία : le second desquels désisignant le principe du matériel, porte le nom que les Juifs donnent au cochon.

Au-delà de la création et de ses causes, le myste où le défunt va entrer dans la maison de Dieu, comme dit le Psalmiste dans cet endroit, v. 13, et comme cela est représenté dans le papyrus. Le lion solaire, le soleil qui l'a porté dès le commencement en état de momie et en robe rougeâtre, l'y transporte encore vers la triple maison de Dieu, mais revêtu de la longue robe blanchie comme l'étoffe d'écarlate, qui blanchissoit le jour des expiations, pour signifier que l'expiation des péchés étoit faite. Adopté par l'esprit de la nature qui lui imprime son caractère et celui de la vérité (2), qui vole devant lui et qui reparoît dans son temple pour le recevoir, il avance en invoquant le Seigneur béni qui l'exauce : qui, lui ayant tourné le dos par sa position dans le vaisseau céleste, retourne sa face vers lui (3). La prière de fleurir comme le cédre

(1) Pherecydes.

(2) Τῶν — ἐσφράγισεν ὁ Θεός. *Voyez* Isaïe, LXVI. 19.

(3) Convertat Dominus vultum suum ad te, etc. Ps. LXI. 20. 21. *Quantas ostendisti mihi tribulationes multas et*

élevé sur la montagne à double cime, étant exaucée de la sorte, il avance vers le temple de la mère des dieux, et celui de son fils dont les portes s'ouvrent : car la Miséricorde monte la barque de Dieu où il est admis à travailler à son salut en ramant lui-même. Le caractère de la mère des élémens premiers reparoît devant son temple. De l'autre côté, l'épopte, assis enfin pour la première fois dans le port de repos, et sur *le siége de tous les saints parfaits* (1), de tous ceux qui craignent Dieu, paroît leur raconter ce qui lui est arrivé, ce que Dieu a fait à son âme. Il y reçoit lui-même, pendant les entretiens sur les sublimes doctrines de la science sacrée dont parle le fragment dans Stobée, cette instruction sur les secrets de la nature et des dieux qui attendoit les initiés au bout de leur carrière, où l'univers s'ouvroit devant eux en temple de tous les dieux; où ils jouissoient, pour complément de toute doctrine, de la vision véritable des choses telles qu'elles sont, et de leurs vraies images; où il ne leur restoit plus rien à ap-

malas: et conversus vivificasti me: et de abyssis terræ eduxisti me. Multiplicasti magnificentiam tuam: et conversus consolatus es me : tout comme dans ce tableau encore éclairci par le Ps. CIV. 29, et le passage de Platon qu'Eusèbe rapproche du Psalmiste : *Cùm igitur ad nos conversus Deus respiciat nos; tùm ipsius radiis fit, ut vivamus,* etc. Pr. Ev. XI.

(1) Le monde superieur, en indien.

prendre (1). Car c'est ce que retracent la scène qui l'environne, et le grand tableau qui va suivre, et ce qu'indiquent ces temples monolithes, ces ἄδυτα ou sanctuaires inaccessibles qu'il ouvre pour considérer les images divines. Dans le papyrus, Pl. 125, N°. 12. 13. de Denon, ces dernières sont remplacées par les oiseaux sacrés, et par le nom auguste du soleil et des dieux en caractères linéaires, intellectuels et saisis par l'esprit seul, tels que ceux qu'il *approche* dans cette scène même.

Approcher du nom de Dieu est encore une de ces expressions consacrées, également employées par les Pères de l'Église et par les sages de la Grèce, et qui parmi les docteurs juifs désigne le souverain degré de connoissance et de bonheur (2). L'épopte invoque ce nom qui comprend toute chose, puisque c'est celui du soleil et des dieux, le Seigneur, le Seigneur des trois cieux : ce nom que dans son acception la plus relevée il n'étoit pas permis de représenter par des images. Il en remplace toutefois une, étant monté sur un de ces bâtons en forme de *tau* qui supportoient les images des

(1) Hæc ipsis initiamenta sunt. Ingens omnium deorum templum, mundus iste reseratur, cujus vera simulacra verasque imagines sacris cernendas mentibus protulit. Senec. Epist. 90. ὃ μανθάνειν ἔτι ὑπολείπεται, ἐποπτεύειν δὲ καὶ περινοεῖν τὴν φύσιν καὶ τὰ πράγματα. Clem. Alex. Strom. Jamblic. de Myster. Themistius Orat. in patrem. 2. Corinth. 12.

(2) *Voyez* Ps. LXXIII. 28.



dieux dans les processions. Il est encadré dans ce tétragone dans lequel l'inscription de Rosette [1] ordonne d'inscrire le nom divin de Ptolémée, et dont la variante au N°. 16 du papyrus cité de Denon, répond à celui d'un phylactère dans Horapollon, I. 24. Son caractère linéaire retrace de même le caractère chinois du mortier, qu'on a comparé au schin hébraïque essentiel à la composition des phylactères, auxquels les Arabes, aussi bien que les Hébreux, donnent des noms d'une valeur équivalente à celle du caractère chinois [2]. Platon compare à ce mortier le réceptacle primitif des êtres simples.

Au pied de ce nom, les deux sommets du rocher sur lequel il s'élève portent le vase de terre rouge, Adam, et la masse de limon dont a été fait ce vase fragile, premier ouvrage de l'homme, auquel celui du Créateur a été comparé. Cette masse, ou ce vase traversé d'une ligne droite, est présenté ensuite à la Divinité par l'épopte, qui l'élève sous la ceinture de ses vœux : ces vœux que sa bouche avoit prononcés lorsqu'il étoit en détresse, et qu'il a accomplis sous le joug et suivant la teneur des cinq préceptes qui lui avoient été dictés au commencement de sa carrière. Il paroît exposer de la sorte, ou proclamer, que l'*œuvre du rocher est parfait*, et suivant

(1) Lig. 12. fig. 5.

(2) Pistoriola, pelvis, infundibulum, trajectorium.

le modèle qui a été montré sur la montagne : expressions célèbres dont les Juifs récitent la première en déposant leurs morts dans *la maison des vivans*, ainsi que la suite du verset emprunté du dernier cantique de Moïse, et nommé *justification du jugement* (1).

Un grand tableau traverse le manuscrit dans cet endroit. Il retrace les destinées de l'âme du monde et de l'homme manifestées dans ces visions saintes et respectables qui tenoient les sens des initiés en admiration, quand à la fin de leur carrière ils célébroient les sacrés mystères au gré de leurs désirs (2), en nourrissant leur âme dans un festin spirituel, de cette viande des dieux qui est la doctrine et la vérité (3), de ces idées divines que mangeoit Pythagore dans la prairie de la vérité (4). Le tableau qui concerne l'univers (5) est comme lui environné de ces grandes eaux souterraines, montrées dans les mystères d'Égypte, qui contiennent tout, et desquelles tout est procréé (6). On reconnoît parmi elles le Cocyte,

(1) Deut. xxxii. 4. Apocal. xv. 3.

(2) Fragment dans Stobée.

(3) Apulée, l. c. Dion Chrysostom.

(4) Photius, Cod. 242. Nullus suavior animo cibus est quàm cognitio veritatis, dit Lactance, comme Cicéron, Sénèque, les Orientaux, etc.

(5) Clem. Alex. l. c. Hierocles, l. c. § 27.

(6) Servius ad Georg. iv. 363.

soulevé, à côté de ces derniers, sur le cou du bœuf laboureur, qui achève ses œuvres en foulant le blé que son maître bat avec lui. Le van mystique d'Iacchus, le tamis d'Isis sur lequel furent posés les membres d'Osiris, est rempli de grain épuré, et élevé, en symbole de la purification de l'âme, au-dessus de celui de la miséricorde, pour implorer en son nom l'admission dans le grenier de Dieu. De même que dans les mystères d'Éleusis, la corbeille sacrée est élevée hors de la vue de tout spectateur, hormis le seul Hespérus qui annonce le nouveau jour et son soleil, la vie nouvelle. On le reconnoît par les fleurs tombées et relevées sur sa tête, et par sa variante, le soleil à demi-levé sur la montagne, dans le manuscrit de Denon, Pl. 125, N°. 25; ainsi que par les fonctions qu'il exerce de Rhadamantus, juge de l'Orient ou de l'Asie, et par le juge d'Europe, Æacus assis devant lui à l'Occident. Dans un tableau supérieur, les juges vicaires, pendant la minorité de Jupiter, sont assis à la porte du jugement, présidés par le terrible Minotaure, qui exerce les fonctions de son père. Sur l'intercession du prophète de Dieu, et sur le témoignage qu'il rend de *la simplicité*, de l'innocence parfaite de l'âme conduite devant son tribunal, il prononce sa *réception dans les trois cieux*. En conséquence, elle passe à la maison du Seigneur,

sur la barque des douze dieux, désignés par autant de traits qui s'élèvent comme des épines sur leur autel. De la même manière, sept traits pareils, posés sur un hémisphère qui est rempli de quatre lignes horizontales, figurent, dans un des tableaux latéraux, *les sept rois de la section des quatre élémens*, auxquels sacrifice et prières sont offerts pour le même objet.

Ces détails principaux et plusieurs moindres sont exposés dans le dixième chapitre d'Osée, où, à l'exemple des autres prophètes des Hébreux, il fait une allusion soutenue aux cérémonies des mystères, dont ces docteurs condamnoient l'adoption par le peuple de Dieu. Il faut consulter dans l'original ces expressions consacrées de la vigne vide, les autels et les statues multipliés, le serment et l'alliance; le jugement qui germe sur les sillons des champs, comme des herbes amères; les habitans épouvantés à cause des jeunes vaches; le peuple en deuil sur son idole, parce que sa gloire a été transportée ailleurs; le roi retranché comme l'écume sur la surface des eaux; les hauts lieux; l'épine et le chardon qui croîtront sur les autels; les peuples assemblés contre ceux qui seront liés à cause de leurs deux iniquités; ces versets, enfin : Éphraïm est comme une jeune vache dressée à fouler le grain. J'ai passé sur la beauté de son cou; je ferai qu'Éphraïm tirera

la charrue ; Juda labourera, Jacob rompra ses mottes. Semez dans la justice, et vous moissonnerez la miséricorde : travaillez à défricher votre terre, et il sera temps de rechercher le Seigneur, lorsque celui qui doit vous enseigner la justice sera venu. » — On voit que tout y est, jusqu'à l'opération distincte de la charrue et de la houe; la position du fléau et du symbole de la miséricorde ; l'annonce, mais non pas l'arrivée du juge suprême, du soleil de justice.

Le cantique de la résurrection continue aussi d'indiquer les grands traits de ces tableaux, et toujours dans le même ordre, faisant mention de l'entrée dans la maison de Dieu, et des vœux faits et rendus, dont nous avons déjà cité les expressions, ainsi que des holocaustes avec l'encens, et des chairs des béliers, des bœufs et des boucs, qui sont celles qu'on voit posées sur des autels composés de vases d'encens, symboles de prières. Après cela, le Psalmiste fait l'appel à tous ceux qui ont la crainte de Dieu : Venez, écoutez, et je raconterai ce qu'il a fait à mon âme ; en définissant de la sorte le sujet de ce grand tableau, et en le désignant aussi comme l'objet des entretiens des hommes pieux.

Ce qu'il ajoute jusqu'à la fin du cantique, des louanges de Dieu qui l'a exaucé, constitue également le sujet de la suite du papyrus, qui déve-

loppe ultérieurement l'adoption de l'épopte dans la maison de Dieu, dans ses appartemens plus élevés, vers lesquels il s'avance en invoquant les images divines devant l'autel de sa fleur qui se relève, avec le soleil immortel. Il paroît que les trois fois trois de ces déités *en marche* qui occupent les trois premiers espaces qu'il parcourt, représentent la triple triade [1] qui *procède* de la divinité pour former l'âme, le temps et le monde; et que les six qui viennent ensuite doivent figurer le nombre six, par lequel les hommes sont sortis de Dieu, et par lequel ils rentreront en lui; les six premiers dieux que créa Ormuzd, et qu'a célébrés la secte orphique avec tant d'autres; les six perfections de Dieu, par lesquelles le monde fut créé; les six principes premiers, en un mot, ou une première division par six, en temps et lieu, et en tout ce qui les représente : division adoptée depuis la Chine, où ce nombre est aussi fondamental que dans le système pythagoricien, jusqu'à la Palestine et à l'Égypte, où Osiris, en souvenir des actes équitables de sa vie, consacroit une colonne aux dieux immortels : l'esprit et le ciel et la terre, la nuit et le jour, et l'Amour, père de ce qui est et de ce qui sera.

Cela paroît conforme à la doctrine antique de la triade, le père et un, l'esprit et l'amour, adoptée

(1) *Voyez* Œdipe, t. II. p. I. 107. 108.

par Parménides, mais dont le premier Dieu suprême est passé en silence, tandis que le ciel et la terre, la nuit et le jour accompagnent les deux autres en ministres assistans. Car c'est de cette manière que le papyrus retrace, dans cet endroit, les représentans du ciel et de la terre qui en portent les masses animées sur leurs têtes d'épervier et de lion, environnant au premier rang celui de l'esprit, figuré par la plume sur sa tête, et qui occupe la place d'honneur entre les deux autres. Le représentant du jour, ayant un corps rouge de feu, vient ensuite, avec celui de la nuit, de couleur foncée, qui porte le caractère de la lune sur sa mitre, et le messager, médiateur entre Dieu et les hommes. On voit que la première image de l'esprit est celle du Créateur, Émeph ou Émeth, telle qu'elle est décrite dans Eusèbe (1), de forme humaine, couleur de mer, portant le sceptre et la ceinture en main, et sur la tête une plume : le tout désignant

(1) Creatorem AEgyptii Cneph appellant : cujus imaginem in formam hominis faciunt colore cœruleo, zonam tenentem et sceptrum : cujus in capite pennam ponunt, significantes difficile inventu esse Creatorem, et nemini conspicuum, vivificum et regem et intelligibili motu circumlatum. — La plume est aussi citée par Tertullien adv. Marcien. l. 1. 13. Una tetraonis pennula — Sordidum artificem pronuntiabit tibi creatorem.

le Créateur invisible et difficile à trouver, vivifiant, roi, ayant un mouvement intellectuel. La ceinture est remplacée par une clef du Nil, ceinture de la vérité et du tout, composée du caractère du tout et du cercle dont le nom est commun à une ceinture. On reconnoît aussi, dans la déité de la terre idéale, un rapport avec Buto ou Némésis, fondé, sans doute, sur le même motif qui a rendu communs aux châtimens divins presque tous les symboles des œuvres matérielles de la création. La nuit, qui est à la tête des déités orphiques, et qui couvre le trône du Dieu suprême aux yeux des mortels, en est aussi la plus proche dans la partie supérieure du papyrus, où elle termine la suite des images divines, après lesquelles, et au milieu des trois divisions de la maison de Dieu, fondée sur un roc, la réception de l'épopte dans cette demeure est formellement proclamée par l'élévation du caractère de ce tabernacle, rempli de deux croix grecques qui désignent la réception. Il ne reste plus à l'âme bienheureuse de ces régions, qu'à célébrer Dieu dans l'assemblée de tous les justes (1) qui sont représentés, dans un dernier petit tableau, par trois parfaits, rois semblables aux dieux, en possession de la vérité, illuminés : ou d'un corps

(1) Le poëte lyrique dans Clem. Alex. Strom. IV.

luisant comme de l'or [1]. Le texte étendu qui succède au tableau, renferme ces louanges, et une longue liturgie d'allelujah, écrite sur vingt-deux colonnes, qui chacune en contient deux.

Ce nombre des chapitres de l'Apocalypse et des lettres de l'alphabet hébraïque placées quelquefois à autant de divisions de Psaumes de David, répond à celui des célébrans autour du trône de Dieu, qui, dans le grand tableau final du papyrus, juge comme Minos en appel, et en dernière instance. L'époptе, revêtu du ceinturon de beauté, est introduit par sa mère spirituelle devant le tribunal de ce monde nouveau, *la région du juste*, comme cela est écrit à l'entrée. Il lève la main pour faire confession [2], et ce serment, soutien de l'ordre dans l'univers que l'ami de Dieu s'engage à maintenir, dont la foi mystique est atteinte quand on retourne à Dieu. Son vase fragile de limon rouge étant pesé ensuite, et de la manière dont nous avons déjà vu des exemples, avec la plume éthéréenne, l'aile de l'âme perdue à sa chute du ciel, et qu'elle va recouvrer, le messager intercesseur, appuyé sur le mystère de la miséricorde, écrit sur

(1) Justi sicut sol.—Qui autem docti fuerunt, fulgebunt quasi splendor firmamenti. Dan. xii. 13.

(2) Jusjurandum quidem confessio definitiva cum divina assumtione. Clem. Alex. Strom. vi. Hierocles in Carm. Aur. = Confessio et pulchritudo in conspectu ejus.

ses tablettes le résultat de cet examen, et proclame devant Dieu, *vase de simplicité et de pureté.*

Ce témoignage que rend Job de lui-même, avec le vœu d'être pesé dans de justes balances pour que Dieu apprenne sa simplicité[1], est exprimé par un vase, le point *simple*, et la ligne perpendiculaire droite et *pure*[2]. Le monstrueux accusateur à la tête de Vulcain réclame en vain les droits du four ardent de fer sur lequel il domine. L'âme qui, entre lui et son défenseur, est figurée par la tête séparée du corps, est exaucée, Dieu n'ayant point rejeté sa requête, ou éloigné la miséricorde, suivant la conclusion du cantique de la résurrection. Sa fleur, suspendue sur le vase de rosée rafraîchissante que soutient l'autel de la prière, se relève avec les élémens immuables devant le trône de son invisible juge, sur la tête duquel brille le nom de l'esprit universel en qui tout vit et a son mouvement [3], et dont les deux sceptres séparés indiquent que les droits de la jus-

(1) Job, XXXI. 6. VI. 2. Isaïe, XXXIII. 18.

(2) Perpendicularis linea nota puritatis. Démosthène honore les juges d'Athènes de cet attribut, *recti et simplices.*

(3) Abenephi et un fragment chaldaïque de Sanchoniaton, cités par Kirker, Obelisc. Pamphil. p. 403. 420, et définissant la valeur de la sphère ailée animée du serpent, conformément aux Fragm. Hermet. XI. 18. Hoc enim vitæ instar et motûs Deo inest, omnia scilicet movere et viva efficere.

tice et de la miséricorde ayant été conservés dans ce jugement dernier, l'ouvrage du rocher est parfait; que le défunt a été trouvé pur devant Osiris, comme dit l'inscription sépulcrale phénicienne déjà citée.

Ramené à Dieu par la purification et les connoissances, il sera adopté enfin, comme il l'a sollicité à genoux, dans les chœurs divins des bienheureux (1), au bout de leur ascension, qui ont recouvré l'aile de l'élévation de leur esprit (2), et qui sont revêtus d'habits brillans des mêmes couleurs réservées aux musulmans, et qui étoient prescrites pour les ornemens sacerdotaux parmi les Hébreux. Occupant la place vacante pour lui dans l'un de ces groupes, qui n'est composé que de vingt-un célébrans au lieu de vingt-deux, il servira devant Dieu avec eux, et partagera dans le festin qu'ils célèbrent, parce que le vice n'a pas été trouvé dans le peuple d'Égypte; parce que son nom enregistré dans le livre de vie y a été maintenu; qu'il a vaincu, et que vainqueur, il offrira encens dans la maison du Seigneur, etc. : comme cela est écrit dans les petites tablettes de cette

(1) Hierocles, l. c. § 3. 24.

(2) Penna declarat — quòd ab omni rerum terrenarum studio et cupiditate abhorret: proptereà quòd sursùm feratur, etc. Dion. Areop. dans Œdip. III. p. 223. Basnage, II. 789.

scène conforme aux expressions et aux cérémonies usitées à l'adoption dans le clergé hébreu, auxquelles il est fait allusion dans l'Apocalypse, III. 5 (1). Parmi leurs caractères, tous déjà connus, nous ne releverons que deux caractères remarquables de même valeur que dans l'inscription de Rosette : celui de l'enregistrement, et la colonne élevée figurant un livre primitif, qui accompagnent l'ovale d'un nom au-dessus du céleste notaire enregistrant. L'ovale est répété au-dessus du récipiendaire avec l'expression, béni soit; comme dans l'inscription phénicienne que nous avons citée. Il paroît renfermer une figure d'animal qui doit exprimer le nom du défunt sur lequel ce papyrus a été trouvé. Sa réception parmi les élus, et son triomphe, sont annoncés sur le toit du temple (2), avec les louanges du Dieu bon; comme dans la célébration des mystères grecs, le nouvel initié fut conduit en triomphe pour être montré au public.

Nous ne pouvons nous arrêter à ces détails, ni encore moins au déchiffrement du texte en menus caractères, qui parcourt tout le papyrus. Les

(1) Goodwin, Moses et Aaron, p. 23.

(2) Κηρύξατε ἐπὶ τῶν δωμάτων. Math. x. 27, et les observations citées de M. Norberg, p. 101. La main élevée sur un toit entre dans un caractère chinois de la gloire. Bayer, II. 106.

groupes d'hiéroglyphes du premier hymne déchiffré, et les symboles abrégés du tableau supérieur qu'il répète partout, y font reconnoître un vaste développement de ce cantique, et de celui de la résurrection, dans le grand office des morts et des mystères; dans tout un Psautier roulant sur le même sujet de la résurrection, que saint Jérôme a reconnu dans celui de David. Grégoire de Nysse [1] a aussi considéré ce dernier comme un tableau du *chemin de la béatitude*, divisé en cinq degrés, d'après les grades de l'initiation, et dont les trois parties, annoncées dans le premier Psaume, correspondent à celles des mystères et du papyrus, puisqu'elles sont : 1°. l'abstinence du mal; 2°. la méditation des choses célestes et divines; 3°. la similitude avec Dieu. Les hymnes du papyrus, distingués par des manières de titres en lettres rouges, et divisés en trois parties, comme les tableaux qu'ils accompagnent des trois grandes parties des mystères égyptiens, y correspondent, ainsi qu'aux prières sacerdotales qu'on y adressoit aux trois classes de dieux, dont les vers dorés recommandent le culte. Car ces prières étoient divisées, suivant Jamblique [2], en trois parties, ayant les objets communs à

(1) Εἰς τὴν ἐπιγραφὴν τῶν ψαλμῶν.

(2) *Voyez* aussi Porphyr. de Abstin. l. IV. Euseb. Pr. Ev. IV. 5. Stanley Philos. Chald. p. 1122.

celles de l'initiation, le retour de cette captivité aux vrais pères [1], la purification de l'âme, sa séparation du corps, et son salut; servant à éclaircir le priant, à lui obtenir les dons des dieux et l'exemption des maux de la vie, à l'enflammer enfin, et à le réunir à Dieu : ce qui étoit le but final de l'initiation, de la célébration du retour des âmes vers Dieu, dont ces invocations constituoient une partie considérable [2].

Nous devons nous borner à ces observations sur un fragment aussi intéressant du code religieux égyptien, probablement composé de dialogues et de cantiques, comme ceux des Indes et de l'ancienne Perse, et comme les premières lois. Il doit servir à éclaircir les sculptures et les tableaux si nombreux, mais peu connus encore, des sanctuaires d'Égypte, dans l'un desquels Bitys avoit expliqué le retour des âmes vers Dieu; ceux des tombeaux et des canaux souterrains qui leur ressembloient [3], où les mystères se célébroient avec l'office des morts, sur lequel ils étoient modelés [4]; où l'on en avoit tracé les cérémonies sacrées pour les préserver de l'oubli [5]; où s'ensei-

(1) Porphyre dans Proclus in Tim. II.

(2) οὐκ ἄρα σμικρόν τι μόριόν ἐστιν ἡ εὐχὴ τῆς ὅλης ἀνόδου τῶν ψυχῶν. Proclus, *ib.*

(3) De Is. et Os.

(4) Diod. Sic.

(5) Ammian Marcellin. XXII. 15. p. 263.

gnoit cette philosophie qui étoit une méditation de la mort, cherchant à délivrer l'âme de la prison du corps (1). La valeur des cavernes, dans la doctrine symbolique des anciens théologiens, qui désignoient par elles le monde, avec les puissances incorporées dans le monde (2); et celle des tombeaux qui, en hébreu ou en songe, signifient également ténèbres et doctrine secrète, livre de sagesse occulte, les actions et les écrits des morts (3), nous apprennent encore ce qu'il faut chercher dans ces lieux cachés, où, à l'exemple des anciens, les thérapeutes et les premiers chrétiens ont célébré leurs mystères. Aussi peut-on juger par les expressions des voyageurs, et par quelques fragmens qu'ils ont copiés, que les tableaux même du papyrus y doivent être répétés avec un développement de son sujet et de ses symboles; avec leur application morale, politique, physique et historique même : puisqu'on empruntoit de l'histoire des hommes les personnages qui représentoient celle des dieux, et que les mystères

(1) Μελέτη θανάτου, définition de la philosophie par Pythagore dans Jamblique, de sa vie. Hieron. contr. Ruffin. Op. t. IV. p. 470. Cicero, Somn. Scip. Tota philosophorum vita commentatio mortis est. Macrob. Somn. Scip. I. 13; et Apulée. Existimandum philosophiam esse mortis affectum, consuetudinemque moriendi.

(2) Porphyr. de Antr. Nymph. Plato, de Rep. VII.

(3) Cardan, l. c. p. 137. 219.

grecs, copiés des Égyptiens, avoient adopté la même méthode dont Plutarque fait mention en parlant de ces derniers [1]. On peut juger par-là que les tableaux qu'on y trouve de pêche et de chasse, d'agriculture et de la culture de la vigne, ou de la vie pastorale, de ces arts premiers de l'homme, qui ont prêté les premiers signes à ses idées qu'ils inspiroient, ont été également tracés dans ces souterrains, sous la même acception principalement religieuse des images que la Bible emprunte constamment de ces métiers; sous celle du tableau d'agriculture du papyrus, et du labour de la terre, parmi les épreuves symboliques des mystères de Mithras [2]; dans le sens que les instrumens de ces arts distinguent les images divines; dans le sens que les attributs de filet, charrue, veau, laboureur, pasteur, pêcheur, etc., ont été appliqués à Jésus-Christ. Les applications même à la société civile, dont nous venons de parler, ont dû être subordonnées à la valeur des symboles, consacrée et fixée par le culte; par l'exposé

(1) Car il n'y avoit rien de fabuleux, ni hors de raison, ni superstitieux, comme aucuns cuident faussement, qui servît de note et de signe dans leurs *saintes cérémonies*; ainsi étoient toutes marques qui avoient quelques causes et raisons *morales* et utiles à la vie, ou bien qui représentoient quelque notable *histoire*, ou bien quelque *déduction naturelle*, etc. De Is. et Os.

(2) Huet, Alnet. Quæst. p. 376.

de doctrine primitive d'où l'on avoit tiré les clefs de tous ces caractères descendant de Dieu sur les objets terrestres. A plus forte raison, les joueurs d'instrumens copiés par Denon et Bruce, peuvent être assignés au sujet religieux de cantiques et d'hymnes de louange offerts à la Divinité : d'autant plus que la harpe en elle-même a cette valeur symbolique d'hymne de louange et de gloire, et que les instrumens de ce genre, dans les copies citées, sont distingués par les attributs de la Divinité. Dans celles de Bruce, et aux N°. 26. 30. Pl. 135 de Denon, c'est la miséricorde et la justice divine, ou la miséricorde seule, qui sont louées dans le sphinx, ou sa tête. Au N°. 31, la manifestation de l'esprit toujours vivant résonne dans le lièvre, la tête humaine et le serpent formant l'instrument à cordes.

M. Pugnet a publié, dans un numéro du Journal Encyclopédique, le fragment d'un tableau plus mystérieux, copié dans les tombeaux des rois à Thèbes, que les Arabes appellent portes des rois, et, à ce qu'il paroît, d'après la tradition, puisque les tombeaux sont des portes de sortie de cette vie et d'entrée dans l'autre (1). L'angle du carré, symbole des dieux qui donnent la vie, y est trois

(1) On attribue ce sens à la forme de porte des monumens de Stonehenge. Deslandes, Hist. crit. de la Philosophie, t. 1. p. 30.

fois répété ; revêtu d'une figure humaine noire sans bras et à jambes réunies, pour désigner la vie, la raison, l'invisibilité, l'inaction et l'immuabilité de ces dieux, dont le rapport à la matière est exprimé par le roc pyramidal qui caractérise la matière, et qui est attaché à la tête des figures [1]. Un scarabée noir, qui est placé au-dessous d'elles pour désigner l'invisible soleil créateur, leur jette à la bouche, ou y sème des grains de lumière qui leur sortent ensuite par le membre viril avec le dieu de la lumière [2], le petit Orus d'un monde visible [3] : car il est rouge. Il invoque en naissant le Créateur, manifesté au même moment avec ses œuvres [4] ; puisqu'un nouveau scarabée couleur de feu, et la sphéroïde aussi rouge du monde, environnent la grande figure de la nature que le soleil ensemence [5]. Un groupe de papyrus, une charrue, deux fleurs de lis et le caractère de l'espace astrale répètent, au-dessus de la triple répétition de cette figure, l'attribut du père qui cultive

(1) Porphyr. in Antro. Abenephi dans Kirker, Obelisc. Pamphil. p. 169.

(2) Dans la cabale, la rosée du vieillard, du grand visage, ou figure.

(3) Le petit visage qui a des bras, et qui est illuminé.

(4) Ἀθεώρητος [θεὸς] ἀπ' ἔργων θεωρεῖται.

(5) Sol inseminare dicitur naturam. Euseb. Pr. Ev. l. 3. c. 13. Macrob. Sat. 1. 17. Psellus in Orac. Zoroastr. σύμβολα πατρικὸς νοῦς ἔσπειρε ψυχαῖς.

les lis des champs éthéréens, leurs ornemens et leur gloire : qui crée. On retrouve cette image de l'Évangile [1] dans les Fragmens Hermétiques [2] qui invitent à considérer le laboureur semant la terre, pour entendre comment Dieu sème l'immortalité dans le ciel, le changement sur la terre, en tout la vie et le mouvement. Ces derniers détails appartiennent aux inscriptions inférieures du tableau, dont la première exprime, par la ligne droite, la charrue-sceptre, l'espace et la fleur de lotus, ce cri entendu à la naissance d'Osiris, le roi de la nature vient de naître. Le firmament des neuf sphères, l'arc et la flèche de l'armée céleste, et le caractère de l'espace qui, dans une autre de ces inscriptions, dessinent les sphères suspendues dans l'espace ; des caractères semblables dans la troisième indiquent, pour les suivantes, un exposé de la production successive des êtres : ou ce que Moïse appelle les sept jours de la création [3].

L'entrée de ces sépulcres royaux, ordinairement murés, pour indiquer la demeure éternelle d'où l'on ne sort jamais, est aussi décorée du nom du Créateur du ciel, qu'adorent des âmes pieuses qui y sont exhortées, ou qui ressusciteront pour

(1) Matt. VI. 28. 30.

(2) Le XIVe. § 9.

(3) *Voyez* les opinions d'Eusèbe et de saint Augustin à ce sujet.

louer leur Créateur [1]. Dans l'intérieur de l'un d'eux, Pokock a copié l'inscription gravée sur la muraille auprès du sarcophage d'un roi, distingué, entre autres, par l'indication des douze régions du ciel où le défunt est rentré. Elle ne contient que peu de caractères. Celui de l'élévation renversée qui, dans d'autres exemples pareils, désigne l'auguste s'humiliant devant les dieux, en accompagne les caractères, ou ceux d'Osiris et d'Orus, du fort et du juste. Plus bas sont tracés un trône, le caractère, *dans*, et celui du Seigneur trois fois un, le Très-Puissant. On peut lire : Que l'auguste adorateur d'Ormuzd [d'Osiris et d'Orus ; ou bien, que le pieux, le fort et le juste] repose en Dieu.

Un pareil vœu pour le repos des âmes, conforme à une inscription sépulcrale phénicienne à Larnaca de Chypre [2], est exprimé aux N°. 2. 3. 4. Pl. 76. de Denon, par des figures humaines, ou d'êtres raisonnables sans vêtement qui, de même que les statues nues de Psyché et des dieux, représentent toujours des esprits, des âmes sans corps ; vêtement des âmes [3] assises, se donnant amicalement les bras, ou les reposant, elles offrent le tableau parlant des âmes qui reposent en paix, et dont un

(1) Denon, Pl. 42. N°. 2. Pl. 122. N°. 10.

(2) Paix à leurs mânes.

(3) Abencphi dans Kirker.

sens a passé dans les monomeries [1], où trois hommes en marche qui se donnent le bras, annoncent un homme joyeux et sociable. Peut-être les premiers inventeurs de ce symbole ont ils pensé comme les insulaires de la mer du Sud, qui croient que les âmes des défunts habitent leurs images qu'ils placent sur leurs tombeaux, en les appelant du même nom que l'âme.

La même planche porte, au N°. 1, une vue extérieure des tombeaux de Silsilie, où l'on voit ces figures d'âmes, auprès desquelles Norden a copié les rits funéraires des prières et des sacrifices qui sont offerts aux dieux pour leur repos [2]. Comme dans des cérémonies de mystères, ils sont administrés par vingt-quatre officians, et un vingt-cinquième plus grand, le grand-prêtre. Tous rappellent, tant par ce nombre que par ceux des groupes qu'ils forment de trois fois quatre ou douze, de huit et de quatre, les divinités que ces groupes honorent par l'encens et, les prières : le soleil et les heures, les douze dieux et les huit, et les quatre élémens. Dans le tableau supérieur, deux prêtres précèdent la bière soutenue par deux porteurs, et dont le drap mortuaire est marqué du caractère de l'entrée et de la sortie de la vie. Le premier des prêtres invoque les dieux avec les

(1) Le second décan de la lune.

(2) Norden, Pl. cxxv. Denon, pl. 76. N°. 2.

mains modestement élevées, tandis que l'autre porte, dans la fleur de lotus, le symbole de l'objet de sa prière, la renaissance de celui dont ils accompagnent le cercueil (1). Le second et le troisième groupes amènent les animaux avec les herbes des sacrifices, et les vases sacrés. Les deux groupes les plus inférieurs semblent représenter le peuple en prières qui, à bras croisés, comme les prières personnifiées, récite l'oraison pour les morts dont parle Diodore de Sicile, conforme à celle qui a été conservée par Porphyre. Devant le grand-prêtre sont tracés les caractères de père et roi de la terre et du ciel, du Seigneur qu'il invoque pour qu'il brise l'ennemi, en le détournant de lui. L'autel de ce Dieu, chargé d'offrandes, est accompagné du double symbole de maître de la vie perpétuelle et du salut demandé pour le mort, ainsi que du sceptre des dieux quatre fois répété. On ne peut distinguer si c'est celui du Tout-Puissant maître de la vie, ou bien du clément et juste. N'ayant sous les yeux qu'une copie mal faite d'après celle de Norden, nous n'avancerons rien de positif sur les inscriptions au-dessus de l'autel. L'on y reconnoît, dans l'œil, le vase de myrrhe, la main ouverte, la ligne droite, le sceptre des dieux et la coupe, le sceptre, l'équerre et la charrue dressée debout, etc. la louange de Dieu li-

(1) *Voyez* les pierres gravées ci-dessus citées.

béral, bienfaisant, le maître plein de justice et de bonté, le juste juge qui nourrit, etc., des expressions fort approchant de celles d'un office des morts dans Zend-Avesta. Nous invitons le lecteur à les rapprocher de ce tableau, qui offre beaucoup de rapports avec le rituel funéraire des anciens Persans (1).

(1) Zend-Avesta, t. 2. p. 2. 584. suiv. t. 1. p. 167.

FIN DU TROISIÈME FRAGMENT.



